

ZA



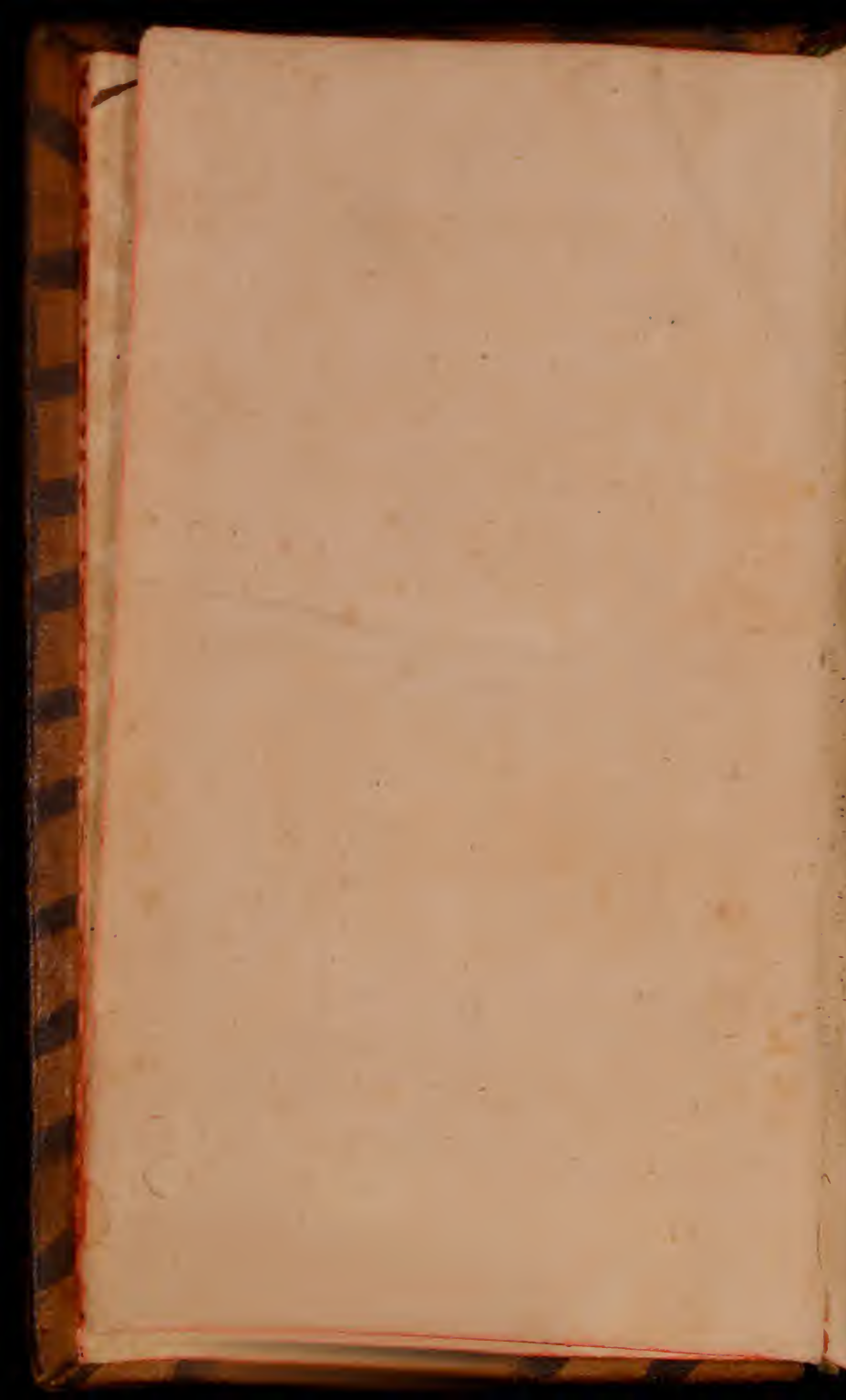




h inv 5225 III 0 155

F-ANT. 4:2.69

REC. 36859



OEUVRES
de
M^r. S. GESNER.
trad. de l'Allemand
par
M^r. HUBER.
Tome I.

a ZURIC
chez Orell, Gesner, & Comp.
1768

S. Gesner. f.

UNIVERSITÀ DI PADOVA
ISTITUTO
di
FILOSOFIA DEL DIRITTO
e di
DIRITTO COMPARATO

THE
JOURNAL
OF
JAMES
M. SMITH
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

LA MORT

D^r A B E L.

Paulò majora canamus :
Non omnes arbuta juvant, humilesque miricæ.

Virg. Ecl. iv.

P R E F A C E.

*R*isquer un Poëme après n'avoir donné que des Pastorales , c'est une entreprise bien hasardeuse. J'ai cru pourtant, que l'un n'excluoit pas nécessairement l'autre ; & qu'après avoir chanté sur un ton simple, il étoit au moins permis d'essayer, si l'on ne pourroit pas s'élever à un sublime. Il me semble, qu'un Auteur devoit toujours avoir cette curiosité. On borne trop les talens. Parce qu'un jeune Poëte en aura marqué dans un genre, on l'y veut concentrer ; comme si d'y avoir réussi faisoit preuve qu'il n'eût de verve & d'aptitude que pour ce genre seul, tandis que souvent c'est moins la trempe de son génie qui l'y a déterminé, que des circonstances accidentelles, où le hasard a

en plus de part que le choix. Je ne dis pas qu'on doive lui savoir gré d'avoir pris un vol plus haut : mais j'assure qu'il est payé comptant des peines de son entreprise, par le plaisir d'avoir mis à fin un ouvrage de plus longue haleine. Promener sa pensée sur une grande variété de faits ; remonter jusqu'aux premiers principes des actions, pour en démêler les motifs ; soutenir les caractères de tous les personnages, & par une suite d'événemens bien liés, les faire atteindre à leur but, c'est une occupation dont rien ne peut égaler les charmes. Le Poète fouille dans la nature entière, où il trouve, soit parmi les êtres existans, soit parmi les possibles, une multitude infinie d'images dont il orne artistement son objet chéri. Les mouvemens délicieux dont son ame est émue, en reveillent l'activité, qui, sans ces puissans mobiles, seroit peut-être toujours restée dans l'inertie.

Quelques-uns diront peut-être, n'aurons-nous donc plus à la fin que des Poèmes ou des Tragédies ? Mais qu'ils se rassurent. J'ai observé que ce genre de travail flattoit beaucoup plus un Auteur, par la diversité, l'assemblage

Et la grandeur des matériaux qu'il emploie , que ne feroit un ouvrage moins considérable : je pourrois même étendre le charme jusqu'au Lecteur, Et supposer qu'il le partage avec le Poëte. Mais quoi qu'il en soit, il ne se trouvera toujours qu'un petit nombre d'écrivains qui ayent assez de loisir Et de courage pour embrasser Et suivre constamment un plan étendu. La plupart en seront détournés par des occupations d'une nature différente ; d'autres, faute de résolution, quitteront ces routes escarpées , pour se livrer aux douces inspirations d'une muse plus accessible. Ainsi rien ne nous empêche d'espérer toujours des chefs-d'œuvres dans tous les genres de Poësie : car je n'entends en dépriser aucun ; Et lorsque je souhaite que nous ayons plusieurs Homères, je n'en suis pas moins, avec tout l'Univers, l'admirateur d'Esopé Et d'Anacréon.

Quelques-uns s'étonnent, d'autres se scandalisent de ce que j'ai fait choix d'un événement tiré des Livres saints. A ceux-là je réponds, que fait pour fait, un événement tiré de la Bible en vaut bien un qu'auroit fourni la Mythologie ; Et qu'il a de plus l'avantage d'être

plus intéressant pour des Chrétiens qui respectent les saintes Ecritures. Quant à ceux qui s'en scandalisent, ce sont sans doute des gens de l'autre siècle, qui peu familiarisés avec la nouvelle Poésie allemande, dont ils ne jugent que par les rapsodies informes de l'ancienne, croient que la dignité de la Religion est dégradée par les vers; Et seroient excusables de le croire, si les vers qu'on fait à présent étoient du ton de ceux qu'on faisoit au tems de nos Peres. Les Poètes d'alors, si l'on en excepte un très-petit nombre, n'étoient que des plaisans à gages, faits pour amuser la noble Nation allemande. Répondons à ces Censeurs prévenus, (car pour ceux qui, après avoir lu ceux de nos Poèmes, dont les sujets tirés de la Bible étoient traités avec la noblesse & la dignité qu'ils exigent, loin d'en sentir le mérite & la beauté, ont crié à la profanation; puisqu'ils portent le défaut de goût & de sentiment à un point si révoltant, ce seroit prétendre éclairer un aveugle avec un flambeau;) répondons, dis-je aux autres, qui ne blâment cet alliage de la Poésie avec les faits consacrés par les Livres saints, qu'à cause du

peu d'idée qu'ils ont de notre Poësie actuelle ; qu'il n'est pas de la nature de la Poësie de dés-honorer les sujets pieux dont elle s'empare ; qu'elle n'est au-dessous de pareils sujets que quand on l'a laissée avilir ; mais que rappelée à sa dignité, elle est faite pour être, & a toujours été l'interprète de la Religion ; qu'elle lui a rendu de grands services, & qu'il n'est pas de langage plus propre pour élever l'ame à des sentimens d'honneur & de piété. Son effet naturel est d'éclairer l'entendement, de corriger les affections vicieuses du cœur, de rendre les hommes vertueux & sensibles pour le beau. Loin de tourner l'esprit à la licence & à l'obscénité, elle annoblit jusqu'à ses plus frivoles badinages. Je méprise au moins toute Poësie qui n'auroit pas ces caractères.

Celle qui les a, ne fait point tort à la Religion, en lui empruntant des faits pour les chanter. Elle les prend dans cette source sacrée, parce que cette origine les rend incontestables pour quiconque a le bonheur d'être Chrétien ; parce qu'étant regardés comme constans, ils en ont bien plus d'intérêt ; parce qu'ils font

voir clairement quelles influences la véritable Religion a sur l'homme dans les diverses situations de sa vie. Elle présente l'Histoire sainte par ses endroits les plus saillans, met à profit, pour en augmenter la crédibilité, les circonstances les plus convaincantes, & les réflexions les plus instructives. Il est bien vrai, que les génies médiocres qui entreprendroient de pareils ouvrages, pourroient plutôt nuire à la Religion, que la servir. Mais toute mauvaise interprétation des Livres saints n'a-t-elle pas le même inconvénient? & faudra-t-il pour cela défendre de les interpréter?

En un mot, c'est une liberté que toutes les Nations se sont donnée: & dans les deux Communions, la Catholique & la Réformée, on a également permis les représentations des pièces dramatiques tirées de la Bible, plus excusables par la bonne intention des Auteurs, que par le mérite de leur Poëse.

Qu'on ne dise pas, que par cette licence la Bible à la fin se trouvera convertie en fable. Je demande, si jamais aucune Histoire a eu ce sort là? Homère & Virgile ont chanté des événe-

mens de l'Histoire ancienne : y a-t-il eu pour cela des gens assez stupides pour aller chercher la vérité de cette Histoire , au dans Homère , ou dans Virgile , & pour oublier la différence d'entre un Historien & un Poète ?

Il y a aussi dans le monde une classe d'hommes aimables & galans , à qui ne sauroient plaire des personages qui parlent d'un ton grave & religieux , qui ne songent jamais à faire étalage d'esprit. Mieux ces personages seront caractérisés suivant leurs usages , leurs sentimens & leurs idées ; moins ils auront d'attrait pour tout ce qu'on appelle beau monde. Quel langage , quelles mœurs ! aux yeux de pareils juges ils doivent paroître aussi ridicules , que les mœurs des Héros d'Homère le paroissent aux Détracteurs des Anciens , précisément parce qu'elles sont anciennes. Par rapport à ces hommes du siècle , si galans & si polis , moi qui me pique aussi d'être poli & galant , pour avoir leur suffrage , qui m'importe fort , & mériter leurs bonnes grâces , j'ai résolu de traiter le même sujet d'une manière qui leur convienne mieux. J'aurai soin d'y amener une intrigue amoureuse , (car qu'est-

ce qu'un Poëme épique sans ce piquant épisode ?) Abel sera un jeune Seigneur, bien maniéré, bien douxereux. Caïn sera un Capitaine Cosaque ou Hongrois, à leur choix ; Et Adam ne dira rien, que ne puisse dire en bonne compagnie un François d'un âge fait, qui connoît le monde.





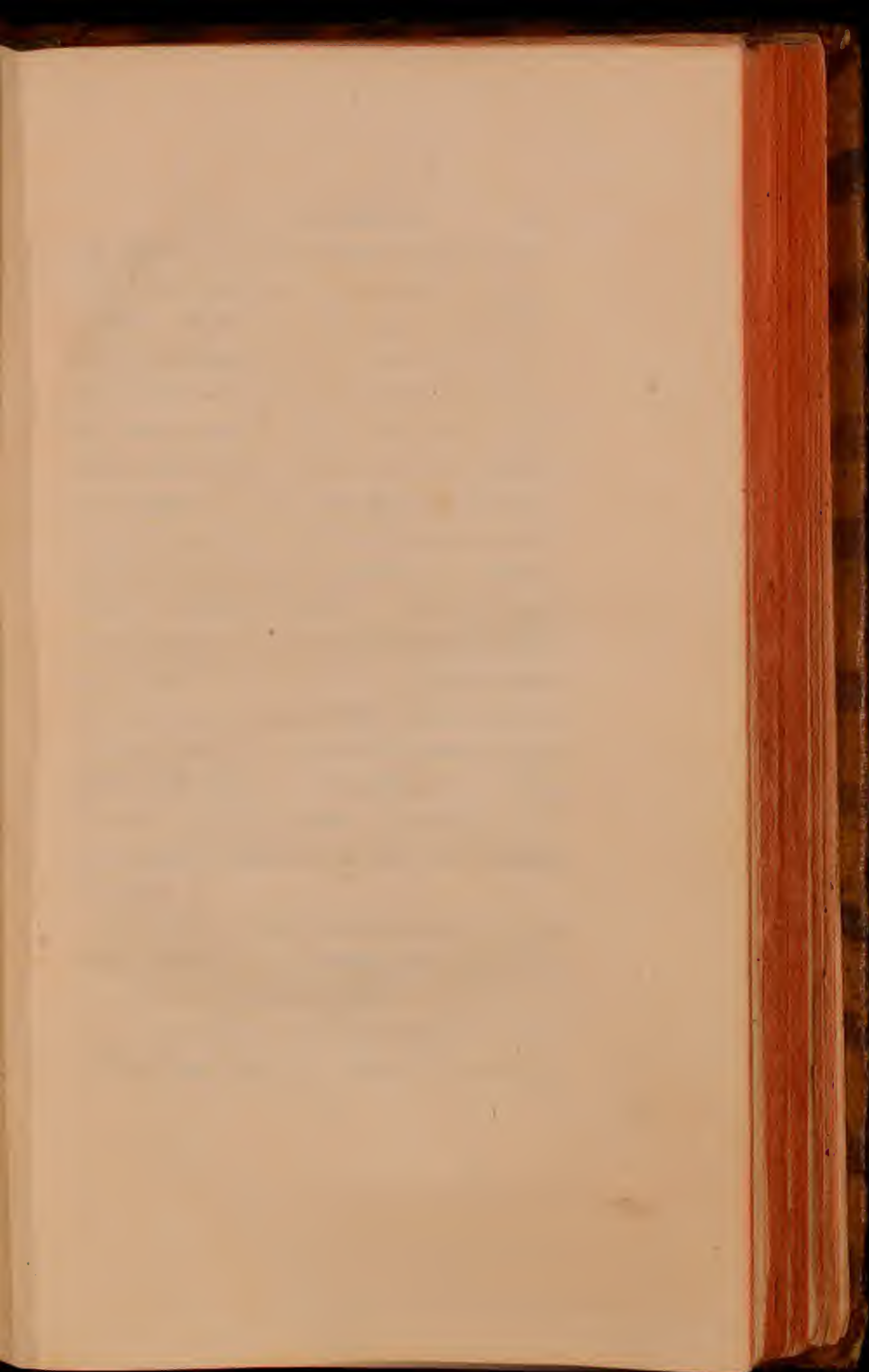
LA MORT

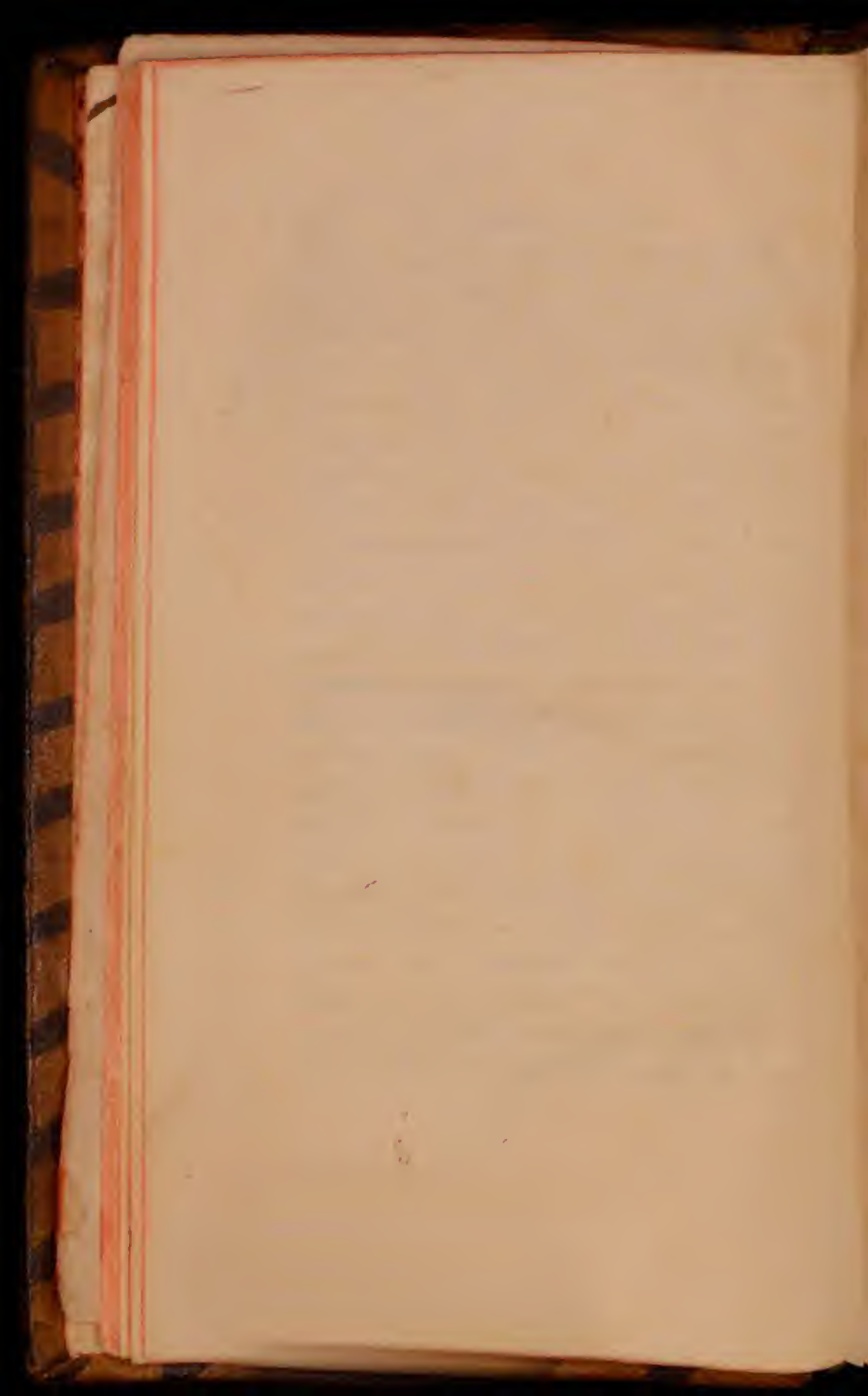
D' A B E L.

CHANT PREMIER.

Je voudrois chanter en Vers sublimes les
aventures de nos premiers parens après leur
triste chute, & célébrer celui qui le premier
rendit sa poussière à la terre, immolé par la
fureur de son frère. Repose-toi désormais
doux chalumeau avec lequel je chantois au-
trefois l'agréable simplicité & les mœurs de
l'homme champêtre. Viens à mon secours,
noble Enthousiasme, qui remplis l'ame du

Poète rêvant seul, dans une paisible retraite, ou dans l'obscurité des bois, ou près d'une fontaine bordée d'arbrisseaux, tandis que durant le silence de la nuit la lune éclaire le monde de son pâle flambeau. Dès que le saint transport s'empare de lui, son imagination prend un effor vigoureux, & traversant d'un vol hardi la région des substances créées, elle pénètre jusques dans l'Empire 'éloigné du possible; elle découvre par-tout le merveilleux qui saisit, & le beau qui enchante. Chargée de riches thrésors, elle revient construire & arranger ses divers matériaux, pendant que la raison œconome, combinant tout, en règle l'usage. C'est celle-ci qui choisit & rejette, n'admettant que ce qui forme des rapports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du Poète, les heures, les précieuses heures lui échappent rapidement. O digne occupation des grandes ames ! Constance louable, que de veiller au Chant nocturne de la cigale, jusqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquérir l'estime & l'amour de ceux, dont le





goût épuré fait priser chaque beauté, & pour exciter des sentimens de vertu dans les cœurs sensibles. Il est bien juste, que la postérité honore & couronne l'Urne d'un Poëte, qui a consacré ses talens aux mœurs & à l'innocence. Son nom ne périra point. Sa réputation est toujours florissante, pendant que les trophées d'un Conquérant pourrissent dans la poussière, & que le mausolée superbe d'un Prince sans mérite, vieillit ignoré au milieu d'un désert, parmi les buissons d'épines, couvert d'une mousse grisâtre, sur laquelle le voyageur égaré ne se repose que rarement. Il est vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets, ont obtenu de la nature le don de les bien chanter. Mais c'est déjà un effort louable, de l'avoir tenté. J'y consacre mes promenades solitaires, & tous mes instans de loisir.

Les heures paisibles ramenoient l'aurore au teint de rose, & rabattoient les vapeurs de la nuit sur la terre ombragée; le soleil dardant ses premiers rayons de derrière les noirs cédres de la montagne, teignoit d'un pourpre

étincellant les nuées qui nageoient dans le vague des airs encore foiblement éclairés : lorsqu'Abel & sa bienaimée Thirza sortirent de leur cabane pour se rendre sous le prochain berceau, tissé de jasmin & de roses entrelacées. L'amour le plus tendre & la vertu la plus pure répandoient un doux fouris dans les beaux yeux bleus de Thirza, & des grâces attrayantes sur l'incarnat de ses joues ; pendant que des ondes de sa blonde chevelure descendoient sur son cou d'albâtre, ou se jouant sur ses épaules, ornoient sa taille fine & déliée ; c'est ainsi qu'elle marchoit à côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme étoit ombragé par les boucles de ses cheveux bruns, qui ne passaient pas ses épaules. Un air de réflexion & de pensée se mêloit agréablement à la sérénité de ses regards ; il marchoit avec cette grace aisée qu'a un Ange, lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour se rendre visible aux mortels ; & que chargé d'un bon message de la part du Seigneur, il doit apparaitre à quelque homme pieux, qui implore le ciel dans la solitude. Il est à la

vérité, voilé d'un corps de forme humaine ; mais le voile est d'une beauté si ravissante , qu'on voit à travers briller l'Ange. Thirza le régarda avec un tendre souris , en lui disant : O mon bien-aimé ! maintenant, que les oiseaux se réveillent pour le chant du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau Cantique que tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t-il de plus gracieux, que de louer le Seigneur par des chants ? Oh ! quand tu chantes, mon cœur, plein d'un saint transport, en palpite. Rien ne me charme, comme de t'entendre exprimer en termes propres, des sentimens que j'éprouvois, mais que je ne pouvois pas rendre. Abel lui répondit en l'embrassant : O ma Thirza ! ce que ta belle bouche demandait t'être accordé. Dès que je lis ton désir dans tes yeux, je m'empresse de le remplir. Asseyons-nous sur cette tendre mousse, & je chanterai le Cantique. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le soleil du matin dorait l'entrée, & Abel commença ainsi son Cantique.

Rétire-toi, ô sommeil, des yeux de tous

les Etres; fuyez songes volages. La raison commence à reparoitre, & rend la clarté à l'ame, ainsi que le soleil du matin rend la lumière aux campagnes. Nous te saluons, aimable soleil, toi, qui parois derrière les cédres; tu répands les charmes sur toute la nature, & chaque beauté vient nous sourire avec des graces rajeunies.

Rétire-toi, ô sommeil, des yeux de tous les Etres; fuyez songes volages vers les ombres de la nuit. Où sont-elles les ombres de la nuit? Elles se sont retirées dans le fond des forêts & dans les antres des rochers, pour nous y attendre; nous les y trouverons dans d'épais berceaux avec une fraîcheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas, où le matin a réveillé l'aigle le premier, là-bas sur les sommets éclatans des rochers & sur les fronts brillans des montagnes, quelles exhalaisons se mêlent à l'air ferein du matin, ainsi que la fumée des holocaustes s'élève de dessus l'Autel! C'est la nature, qui célèbre l'ouverture du jour, & qui fait au Dieu Créateur des sacrifices d'actions de graces. Cha-

que créature doit le louer , lui qui produit & qui conserve tout ; c'est pour le louer que les fleurs naissantes exhalent dès le point du jour leurs parfums odorans ; c'est pour lui que les chœurs divers des oiseaux chantent du haut des airs , ou du sommet des arbres , à la vue du soleil levant ; c'est pour l'honorer que le lion sort de sa caverne , & fait retentir les déserts de ses terribles rugissemens. Loue , ô mon ame , le Dieu Créateur & Conservateur ! Que le Cantique des hommes s'élève vers toi , Seigneur , avant ceux des autres créatures ; que l'homme te loue , pendant que les oiseaux sommeillent encore sur les sommets & dans les bocages. Que mes chants solitaires les préviennent dès la naissance du crépuscule , & invitent tout ce qui existe à louer le Créateur ! O que ta création est magnifique ! tu nous y développes gracieusement les vûes de ta sagesse & de ta bonté. Chacun de mes sens puise des transports dans cette mer infinie de beautés , & les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t-elle te balbutier ses louanges ? Qu'est-ce qui

t'a obligé, ô Tout-puissant, de sortir du sacré silence qui environnoit ton thrône ; d'appeller des Etres du néant, & de tirer cet univers immense de la nuit ? Ce fut ta bonté infinie ; tu voulois faire naître & rendre heureux des Etres hors de toi. O toi matin, quand le soleil, dégagé des vapeurs de l'horison, chasse la nuit devant ses pas, quand ensuite la nature brille d'une beauté rajeunie, & que toutes les créatures qui étoient livrées au sommeil, se réveillent pour tes louanges ; alors tu es pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le Créateur étoit porté au-dessus de la terre naissante. Un vaste silence régnoit sur la surface inhabitée de notre terre, lorsque le Créateur fit entendre sa voix ; aussitôt une armée infiniment variée en beautés, s'élance dans les airs, portée sur des ailes bigarrées, ou cherche les ombres des forêts : son chant perçant retentit à travers les bois étonnés, & l'air bruyant répète les louanges du Créateur. Même prodige lorsqu'il fut porté de nouveau au-dessus de la terre, &

qu'il y appella les animaux. Il fit entendre sa voix : aussitôt les mottes se développant , formèrent des figures in^{no}mbrables ; la terre animée se mit à sauter sur la verte prairie , sous la forme d'un cheval vif , qui secoue sa crinière en hennissant ; moitié terre encore , & moitié animal , le fort lion impatient de se dégager , essaya ses premiers rugissemens ; plus loin s'agitoit une colline , & la voilà qui s'avance d'elle-même devenue Eléphant ; ainsi des voix innombrables s'élèverent tout-à-coup vers le Créateur. C'est ainsi , grand Dieu , que tu tires chaque matin tes créatures de leur sommeil , image du néant ; elles se réveillent & se voyant environnées des thrésors de ta bonté , elles chantent unanimement ta gloire. Un jour viendra , (car l'avenir se découvre à mes yeux) où l'espèce humaine étant répandue par toute la terre , tu auras des Autels sur chaque colline , & quand le soleil du matin réveillera les Nations , les Hymnes & les Cantiques rétentiront dans tous les coins de la terre , depuis l'orient jusqu'à l'occident.

Ainsi chanta Abel assis à côté de sa bien-aimée, qui ravie par un transport religieux, sembloit encore écouter lorsqu'il eut fini. Alors lui ayant passé ses bras de lis autour des reins, elle le regarda tendrement, en lui disant : O mon bienaimé, comme tes chants élèvent mon ame vers Dieu ! O mon bien-aimé, non-seulement tes tendres soins protègent mon corps plus foible que le tien ; mais mon ame même prend l'essor sous ta direction. Quand elle s'égare de son sentier, quand elle ne voit plus que de l'obscurité autour d'elle & qu'elle tombe dans un saint étonnement ; alors tu la soutiens, tu écarter les nuages, & tu convertis sa surprise en admiration & en enthousiasme. Hélas combien de fois n'ai-je pas rendu grâces à la bonté éternelle ! — A chaque heure je la remercie avec des larmes de joie, de ce qu'elle t'a créé pour moi, & moi pour toi : d'accord en tout ce que l'ame peut penser & ce que le cœur peut désirer, nous sommes faits l'un pour l'autre.

Tandis qu'elle parloit, le tendre amour

versoit des graces inexprimables sur chaque parole & sur chaque geste. Abel ne lui répondit point : mais les larmes de joie qui coulèrent sur ses joues, tandis qu'il la regardoit tendrement & la serroit contre son sein, exprimoient mieux ses sentimens que n'eussent pû faire des paroles. Hélas ! telle est la félicité de l'homme, lorsqu'encore content du nécessaire, il ne demandoit à la terre que les fruits qu'elle lui accordoit libéralement, lorsqu'il n'imploroit le ciel que pour la vertu & la santé. Son mécontentement n'avoit pas encore multiplié ces vœux insatiables, qui enfantèrent des besoins sans nombre, & qui ensevelirent son bonheur sous des maux éclatans. Que leur falloit-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu & des charmes ? Au lieu qu'à présent, malheur hélas trop fréquent ! des amans vertueux que le ciel avoit formés l'un pour l'autre, se consument en regrets, sans espérance de pouvoir jamais s'unir ensemble : ou parce que l'indigence menace leurs jours de disette & de misère.

ou parce que l'orgueil & la fausse ambition des parens traversent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étoient encore assis , lorsqu'Adam & Eve entrèrent. Ils avoient écouté devant le berceau le Cantique d'Abel & les discours amoureux de Thirza. Ils embrassèrent tendrement leurs enfans ; leur bonheur & leur vertu répandirent sur leurs joues les symboles de la plus vive joie que l'amour paternel puisse faire goûter à des parens satisfaits. Mehala, l'épouse de Caïn, avoit suivi jusqu'au berceau les traces de sa mère ; le chagrin, que lui causoit l'humeur altière & emportée de son époux, avoit imprimé à son front un air sérieux. Une douce langueur étoit peinte dans ses yeux noirs, & la pâleur couvroit ses joues qu'accompagnoient des boucles rembrunies. Elle avoit pleuré à côté du feuillage, pendant le tems, que Thirza embrassoit son époux, & lui exprimoit la joie, quelle avoit d'être créée pour lui ; mais ayant essuyé les larmes de ses joues, elle entra avec un souris gracieux sous le berceau, &

salua avec une tendre affection son frère & sa sœur. A cette même heure Cain passa devant le berceau, il avoit aussi entendu le chant d'Abel; il avoit vu avec quelle tendresse leur père commun l'avoit embrassé; il lança des regards furieux sur le berceau, & dit: Comme ils s'embrassent, parce qu'il a chanté je ne fai quelle chanson! Il fait bien de composer des chansons, & de les fredonner pour s'empêcher de dormir, quand il est sans rien faire assis à l'ombre, près de son troupeau. Pour moi, brulé par l'ardeur du soleil, il ne me reste dans mes rudes travaux, ni tems, ni courage pour chanter. Quand j'ai supporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres lassés demandent le repos, & dès le matin le travail m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme, délicat & oisif, qui mourroit, s'il supportoit un seul jour mes travaux, il est sans cesse baigné de leur larmes, ils passent leur vie à l'embrasser. Je hais ces tendresses efféminées, mais — aussi n'en suis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate

pendant toute l'ardeur du jour. — Comme elles content leur larmes de joie!

Ces mots dits, il continua de marcher vers ses champs. On l'avoit entendu dans le berceau. Mehala devenue encore plus pâle, se laissa tomber à côté de Thirza en pleurant amèrement, & Eve appuyée languissamment sur son époux, pleura aussi de la dureté de son premier né. Cependant Abel leur dit: O mes chers parens, je vais aux champs trouver mon frère, l'embrasser amicalement; je vais lui dire tout ce, que l'amour fraternel peut inspirer, je vais le tenir serré dans mes bras jusqu'à ce, qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, jusqu'à ce qu'il me promette de m'aimer. Hélas! j'ai sondé le fond de mon ame; je l'ai interrogée, pour savoir par quelle voie je pourrois gagner l'amour de mon frère, & me frayer le chemin de son cœur. J'ai réussi quelquefois, j'ai rallumé son amour éteint; mais hélas! le chagrin & le mécontentement au front farouche, révenoient bientôt éteindre ce feu naissant, & étouffer sa sainte flamme.

Le père lui répondit consterné : Je veux , mon cher fils , je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas ! je lui dirai tout ce que mon amour paternel , tout ce que la raison me pourront suggérer. Cain ! Cain ! ah que tu remplis mon ame de soucis cuisans ! Les passions peuvent-elles exciter dans l'ame du pécheur un tumulte si terrible , & en arracher tout sentiment de bienfaisance & de vertu ! Ah malheureux que je suis ! quels sombres pressentiments accompagnent les regards , que je hazarde dans l'avenir sur mes derniers neveux ? O péché , péché destructeur ! quelle funeste désolation tu répands dans l'ame des mortels ! Ainsi parla Adam , & sortant du berceau , enseveli dans une profonde méditation , il alla aux champs , trouver son premier né. Cain le voyant venir à lui , interrompit son travail , & lui parla ainsi : Quel air sérieux , mon père ! ce n'est pas avec ce front sévère , que tu viens d'embrasser mon frère ; déjà je lis le reproche dans tes yeux.

Tu le lis , (lui dit Adam , après lui avoir

donné le salut paternel ,) tu le lis dans mes yeux ; tu fais donc , que tu le mérites ? Oui, Caïn, tu mérites des reproches, c'est le chagrin, c'est la douleur amère dont tu abreuves l'ame de ton père, qui me conduisent auprès de toi.

Et non pas l'amour, interrompit Caïn, ce sentiment est réservé pour Abel.

C'est aussi l'amour, Caïn, lui répondit Adam : le ciel m'en est témoin : ces larmes, ces chagrins, ces soucis inquiets qui m'agitent, & qui agitent aussi celle, qui t'a enfanté avec douleur, sont les effets de l'amour le plus affectueux ; c'est ce même amour qui obscurcit nos jours par l'affliction ; & nous fait passer les nuits à gémir sans relâche. O Caïn ! Caïn ! si tu nous aimois, ton soin le plus tendre seroit d'essuyer nos larmes, & d'écarter l'horreur ténébreuse, qui couvre nos jours. Ah ! si tu conserves encore dans ton cœur du respect pour le Toutpuissant, qui voit dans l'intérieur ; si la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur : je te conjure par ce respect, par cet amour,

rend-nous nôtre repos, rends-nous nôtre joie éteinte ; ne nourris pas plus long-tems cette sombre humeur , & cette haine invétérée contre un frère qui t'aime , & qui fait tous ses efforts , pour arracher de ton ame cette yvraie qui l'infecte. O Cain ! ce qui te fâche , ce qui excite cette violente tempête dans ton ame , ce sont ces larmes de joie , que nous inspire sa vertu sans tache. Les Anges , qui nous environnent , applaudissent à chaque bonne action , qu'ils contemplent , & le Tout-puissant du haut des cieux les voit avec une gracieuse complaisance. Voudrois-tu changer la nature invariable de ce , qui est beau & bon ? Nous ne le pouvons pas ; & quand nous le pourrions , Cam , quelle triste faculté , que de pouvoir résister à cette noble joie , à ces douces impressions , qui entraînent nôtre ame dans le ravissement ! Un orage nocturne , un tonnerre furieux ne répandent point sur les joues un souris gracieux ; l'agitation de l'ame , & le tumulte des passions ne font pas germer la joie dans le cœur.

Cain répondit : Serai-je donc éternellement persécuté par ces fâcheux reproches ? Si l'agréable souris n'est pas toujours peint sur mes lèvres, ou si des larmes de tendresse ne coulent pas toujours sur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices détestables ? Né d'un caractère plus viril, j'ai toujours choisi les entreprises les plus hardies, & les travaux les plus rudes, & je ne puis pas commander au sérieux empreint sur mon front de se résoudre en larmes de tendresse, ou de se changer en souris. L'aigle n'a pas coutume de gémir comme la tendre colombe.

Adam lui répondit avec une majestueuse gravité : Tu te trompes toi-même, tu te caches soigneusement d'affreux sentimens, que tu ferois mieux d'étouffer. O Cain, ce n'est pas une mâle gravité qui est empreinte sur ton front, c'est le chagrin, c'est le mécontentement qui se découvre dans toutes tes actions ; ces passions ont répandu un nuage épais sur tout ce qui t'environne. C'est là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les

travaux de la journée ; c'est là ce qui te donne contre nous cette haine chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te satisfaire ? parle , nous le ferons. Ah ! si nous pouvions rendre tes jours sereins comme une belle matinée du printemps , nos vœux les plus ardens seroient accomplis. Mais Caïn , à quoi en veut ton inquiétude violente ! Toutes les sources du bonheur ne te sont-elles pas ouvertes ? La nature entière ne t'offre-t-elle pas toutes ses beautés ? Tout ce qui est bon , utile , agréable , tout ce que peuvent produire à notre avantage , la nature , l'esprit & la vertu , ne t'est-il pas offert comme à nous ? Mais tu négliges tous les biens sans en jouir , & après cela tu te plains de la misère. Est-ce que tu serois mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laisser à l'homme déchu ? Envierois-tu le sort des Anges ? Sache que des Anges ont pu être mécontents ; il voulurent être des Dieux , & perdirent le ciel. Est-ce que tu murmurerois contre la conduite du Créateur , par rapport au pécheur ? Quoi ! tandis que l'as-

semblage général des Etres créés loue son Créateur, un mortel tiré de la fange, un vermineux ose lever la tête de sa poussière, & murmurer contre celui, dont la sagesse infinie gouverne les cieux, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre destin est ouvert; qui connoît ce qui est, ce qui sera, & qui fait comment le mal distribué sagement sur la terre y doit faire fleurir le bien. O mon fils, de la gaieté dans l'ame! mon cher fils, que le mécontentement & le chagrin ne troublent plus tes pensées, n'obscurcissent point tes regards, & te laissent voir d'un œil serein tous les plaisirs innocens que la nature te prépare!

Qu'ai-je à faire de ces exhortations, dit Caïn, en détournant un front sourcilieux? Ne le fai-je pas bien, que si je pouvois être gai, tout ce qui m'environne seroit riant comme une belle aurore? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, & au torrent impétueux de rester paisible? Je suis né de la femme, & dès mon origine condamné au malheur; le Seigneur a versé

sur moi la plus grande coupe de malédiction ;
les sources de plaisir & de bonheur où vous
puisez ne coulent pas pour moi.

Cependant des pleurs inondoient le visage
du pere. Hélas ! mon fils , oui sans doute
il n'est que trop vrai , la malédiction divine
a frappé tous ceux qui sont nés de la femme :
mais , mon bienaimé , le Seigneur auroit-il
versé plus de malédiction sur la naissance du
premier né , qu'il n'en a versé sur nous ,
lorsque nous avons péché ? Non , il ne l'a
pas fait , ni pû faire , ce Dieu infiniment
bon. Non Caïn , tu n'es pas né pour la mi-
sère ; le Seigneur n'appelle aucune créature
du néant , pour qu'elle soit malheureuse. Il
est vrai que l'homme par sa faute peut être
malheureux , qu'il peut ne pas savoir jouir ,
& se faire de la vie un supplice. Quand la
raison succombe aux attaques des passions
impétueuses , à la cupidité , aux desirs cri-
minels , il devient misérable , & tout ce qui
étoit bon de sa nature lui tourne en poison.
Tu ne peux pas , commander à l'orage de n'être
pas furieux , & au torrent impétueux de re-

ster paisible : mais tu peux dégager ta raison des nuages qui l'obscurcissent , & rendre la clarté à ton ame ; alors elle commandera impérieusement à ces passions qui la gourmandent , elle modérera la cupidité , ira fouiller au fond de ton ame ; tous tes sentimens mis au creuset seront épurés ; les vains souhaits & les desirs impurs disparaîtront comme les brouillards du matin disparaissent devant le soleil. J'ai vu , Caïn , avant ces temps-ci , j'ai vu des larmes de joie sur tes joues ; la joie se répandoit sur toute ton ame , quand ta raison approuvoit tes actions vertueuses. Parle toi-même , Caïn : n'étois-tu pas heureux alors ? Ton ame n'étoit-elle pas alors comme le pur azur des cieux sans taches & sans nuages ? Rapelle à toi , ce rayon de la Divinité , cette saine raison , directrice des mœurs : & la vertu , sa compagne inséparable , ramenera la joie dans ton ame , en y ramenant le bonheur. O mon cher fils , écoute mes exhortations ! La première chose que te commande ta raison remise dans ses droits , c'est d'aller embrasser ton frere. Comme

sa joie s'épanchera en larmes ! avec quelle tendresse il te ferrera contre sa poitrine !

Je l'embrasserai, mon pere, reprit Caïn, quand je serai de retour des champs : maintenant l'ouvrage m'appelle. Je l'embrasserai : mais . . . de ma vie, mon ame, qui est née forte & mâle, ne s'accoutumera à cette mollesse efféminée, qui vous le rend si cher, & qui vous arrache tant de larmes de joie ; à cette mollesse qui a attiré sur nous tous la malédiction, lorsque dans le paradis tu te laissas gagner trop facilement par quelques larmes. — Mais que fais-je, misérable ? Est-ce que je m'échapperois en reproches ? Non, mon pere, je t'honore, ó mon pere, & je me tais. Ainsi parla Caïn, & s'en retourna à son travail.

Adam étoit resté immobile, pleurant amèrement, & levant les mains vers le ciel. Ah Caïn, Caïn, lui cria-t-il en s'en allant, je les ai mérités, hélas, ces sanglans reproches. Mais ne devois-tu pas épargner ton pere, & t'interdire ce blâme outrageant, qui ébranle mon ame comme un tonnerre ? Ah

malheureux qui je suis ! C'est ainsi , (car je le pressens déjà) c'est ainsi que mes derniers neveux , quand ils se traineront dans la fange du péché , & que le châtimement inséparable du crime , se fera sentir dans toute sa rigueur , s'élèveront contre ma poussière , & maudiront le premier pécheur ! Ainsi parla Adam , en se retirant des champs , contristé , la face penchée contre terre. De temps en temps seulement il levoit les yeux au ciel , en gémissant tout haut , & portoit ses deux mains jointes au-dessus de sa tête. Cain le regardoit , & s'écria , pénétré de douleur à son tour : Comme il leve tristement les mains vers le ciel ! comme il se lamente ! comme il gémit ! — Je lui ai fait des reproches insultans , à ce bon pere ! — Où m'emporte mon aveugle rage ? Un enfer déchire mes entrailles ! Ah malheureux que je suis ! je porte une horreur continuelle dans leur ame ; j'empoisonne , je détruis tous leurs plaisirs. Je ne suis pas digne d'habiter parmi les hommes , je devrois demeurer parmi les monstres sauvages , qui exercent brutalement

leur fureur dans les déserts. Le voilà déjà loin de moi, & je l'entens encore gémir. Comme il chancelle, accablé par la douleur ! — Si je courois après lui ? Si j'allois embrasser les genoux, & lui demander ma grace par ce qu'il y a de plus sacré ? — Oui, je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors ; c'est dans mon propre cœur, foible & mal gardé, que s'élèvent ces noirs orages qui foudroyent tous mes plaisirs & les leurs. Révenez, ô raison, ô vertu ! triomphez des passions fougueuses, qui vous effusquent, & éteignez cet enfer, qui déchire mon ame ! Voilà mon père arrêté là-bas, comme sans sentiment, les mains levées au-dessus de sa tête, il paroît implorer le ciel. Je cours me jeter à ses pieds, ô misérable que je suis !

Et sans délai Caïn courut à son père, qui appuyé sans force contre une souche, rêvoit tristement, & pleuroit les yeux baissés vers la terre. Toute l'ame du fils fut ébranlée à cette vue, il se jeta sur la poussière devant lui, embrassa ses genoux, un torrent de larmes

mes sortit de ses yeux, il leva ses regards sur son père, en lui disant : Pardonne - moi , ô mon père ! — encore ne suis - je pas digne de t'appeller mon père , je mérite , que tu te détournes de moi avec horreur. Mais, vois les larmes de mon repentir, vois mes regrets, & me pardonne. Misérable que je suis ! j'étois sourd à tes exhortations ; mais, ô mon père ! lorsque tu t'en retournois en pleurant, les mains levées vers le ciel, un frémissement a saisi mon ame & l'a éclairée d'un trait subit ; je viens à présent — je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité ; mais vois aussi ma désolation, je demande humblement pardon, ô mon père, à Dieu, à toi-même, à mon frère, à tous ceux, que j'ai offensés.

Leve-toi, mon fils, leve-toi, que je t'embrasse, dit le père en sanglottant & le serrant affectueusement contre sa poitrine. Celui, qui habite dans le ciel, voit avec une bénigne complaisance ces larmes, que tu verses. Mon fils, mon bien-aimé, embrasse-moi. — Oh que mon chagrin s'est rapide.

ment converti en joie ! Heure solennelle ,
heure à jamais bénie , dans laquelle mon fils ,
mon premier né , nous rend la paix , dans
laquelle il m'embrasse avec des larmes d'at-
tendrissement. Embrasse - moi encore , sou-
tiens-moi , mon fils , la joie me fait chancel-
ler ; mais ne différons pas , mon bien-aimé ,
allons trouver ton frère , qu'il t'embrasse
aussi.

Ils alloient trouver le frère aux pâturages ,
lorsqu'Abel , à côté de sa mère , avec Mehala
& Thirza , sortit des bocages. Ils avoient
suivi secrètement Adam , pour écouter leur
entretien , si intéressant pour toute la famille.
Abel vole à bras ouvert au devant de Cain ,
le presse en pleurant , sans pouvoir exprimer
ses transports. Mon frère , mon frère , dit-
il , d'une voix entrecoupée par ses sanglots ,
& tu m'aimes ! ah fais , fais , que je l'entende
de ta bouche ! tu m'aimes --- ô joie inex-
primable !

Oui mon frère , je t'aime , répondit Cain
en l'embrassant ; peux-tu , --- Pouvez-vous
tous oublier mes offenses , me pardonner d'a-

voir si long-tems chassé le repos loin de vous, & répandu sur vos jours l'affliction & la douleur? Mon ame, comme un éclair, s'est dégagée de cette obscurité, & a dissipé cette tempête furieuse. Cette herbe maudite, qui étouffoit dans mon sein le germe du bien, est foulée à mes pieds, & ne se relèvera jamais. Pardonne-moi, mon frère, & garde-toi de jeter la vue dans la funeste obscurité du passé.

Abel répartit vivement, en l'embrassant avec un nouveau transport de tendresse: Non jamais, ni toi non plus, mon bien-aimé; laissons le passé. Quoi nous n'oublierions pas le chagrin d'un songe léger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur assuré, & que des torrens de joie nous environnent! Ah Caïn, que ne puisje t'exprimer ma joie, la moitié de mes transports! je perds la voix, je pleure, je te serre contre ma poitrine, & pleure encore.

Pendant que les freres s'embrassoient, Eve témoin de cette scène si touchante, fondeit en larmes; & lorsque les sanglots un peu mo-

dérés eurent fait place à la voix : Non , mes enfans , dit - elle ; non , mes bien - aimés , depuis que j'ai entendu pour la première fois le doux nom de mère des lèvres de mon premier né , jamais je n'ai senti une joie si vive. Il me semble que de lourdes montagnes se soient écroulées tout - à - coup de dessus ma tête , tant je me sens légère & déchargée du poids des ennuis qui m'accabloient. Toutes les heures vont m'être désormais riantes & agréables. La joie & la concorde sont au milieu de ceux qui reposoient dans mon flanc , qui ont sucé mes mamelles. Oui , me voici semblable à une vigne féconde qui porte de doux raisins : le passant bénit cette vigne de ce qu'elle porte de si doux fruits. Embrassez - vous , mes enfans , embrassez - moi , que je baïse chaque larme répandue sur vos joues , ces pleurs précieuses que l'amour fraternel a fait couler. Elle dit , & remplie d'un transport inexprimable , elle embrassa ses fils. Elle embrassa aussi Mehala & Thirza , & de nouvelles larmes accompagnèrent encore ces nouveaux embrassemens.

Alors l'épouse de Cain dit à sa sœur avec un soupir de joie ! Ah ma bien-aimée ! ah quelles délices ! que ce jour soit un jour solennel ! Vicas cueillir les plus belles fleurs pour les répandre sur la table dans le berceau ; allons choisir les meilleurs fruits que portent nos arbres & nos arbustes ; Que ce jour soit pour nous un jour de délices , qu'il s'écoule dans de doux transports. Elles se hâterent d'aller dépouiller les arbres & les fertiles espaliers ; la joie leur prêtoit des ailes.

Cain & Abel se tenant la main , & près d'eux Adam & Eve , enivrés d'une satisfaction parfaite , s'avançoient ensemble vers la colline. Lorsqu'ils y arrivèrent , les sœurs avoient déjà paré la table du berceau de divers fruits , entremêlés de fleurs odorantes , mélange délicieux d'éclat , de couleurs , & d'odeurs suaves. Ils s'affirent pour ce repas délicieux : la joie , la gaieté , les doux entretiens amenèrent rapidement la fraîche soirée.

LA MORT

D' A B E L.

CHANT SECOND.

Tandis que la première famille du monde goûtoit une joie pure dans le bercéau, le pere des hommes prit la parole en ces termes : Vous sentez à présent, ô mes enfans, quelle sérénité se répand dans notre ame après une bonne action, vous sentez qu'on n'est heureux véritablement que quand on est vertueux. Par la vertu nous nous égalons aux purs esprits; nous nous portons pour ainsi dire dans le ciel; tandis qu'au contraire si nous nous laissons subjugué par la passion, elle nous dégrade, & nous entraîne dans de sombres labyrinthes, où l'inquiétude, la détresse, la misère & le repentir, nous épient & s'emparent de nous. O Eve! eussions-nous cru, lorsque nous tenant par la main,

nous quittâmes tristement le Paradis, que tant de félicité nous fût réservé dans cette terre maudite. Hélas ! j'ai toujours présentes à l'esprit les circonstances de ce triste bannissement.

Adam se tut, & Abel lui dit : O mon pere, si rien ne t'empêche de goûter avec nous les charmes de cette belle soirée, sous ce riant berceau ; si tu ne t'es pas proposé d'aller à la tendre lueur du crépuscule, te plonger dans des méditations profondes, daigne descendre à ma priere ; fais-nous le tableau des jours qui se sont écoulés depuis l'époque de votre fatale transmigration en cette vaste terre, jusqu'au moment présent.

Tous alors regarderent Adam avec une attention muette, impatiens de savoir ce que produiroit la priere d'Abel. Y a-t-il quelque chose, lui dit-il, que je puisse te refuser en ce jour de joie ? Je vais vous raconter ces temps de grace & de miséricorde, signalés par les promesses & les espérances données à l'homme pécheur. Dismoi, chere Eve, où commencerai-je cette importante

histoire ? Sera-ce à l'instant où vous tenant par la main , nous nous éloignâmes du Paradis ? Mais , ô ma bien-aimée , déjà je vois tes yeux inondés de pleurs. Commence-la , dit-elle, cher époux, à l'endroit où jettant mes derniers regards sur le Paradis avec un torrent de larmes , je me laissai tomber dans tes bras accablée de regret & de désespoir. Mais ce que je sentis alors , laisse-le-moi décrire moi-même ; car je craindrois que pour ménager ma foiblesse tu n'esquissasses trop légèrement cette scène si touchante. Déjà l'épée de l'Ange qui nous conduisoit hors du Paradis avec une compassion obligante , flamboyoit loin derrière nous ; sa voix nous rappelloit encore le souvenir des promesses & de la grace excessive d'un Dieu offensé. Déjà nous étions descendus sur la terre & marchions à travers des déserts arides ; là il n'y avoit plus d'Eden ; ce que nous traversions n'étoit pas tapissé de ces fleurs agréablement odorantes , ni garni d'arbres ou d'arbrisseaux fertiles ; on n'en voyoit que de loin en loin , sur un terrain sec ,

comme on voit des isles semées à de grandes distances dans les mers. Nous marchions en silence , & la terre n'étoit devant nous qu'un triste & vaste désert. Adam me tenoit la main. Je jetois sans cesse en pleurant des regards défolés sur le séjour de délices que nous perdions ; main je n'osois lever les yeux sur la déplorable victime de ma séduction qui partageoit mon désastre. Il marchoit à côté de moi la tête panchée vers la terre , tantôt laissant errer sa vue sur les campagnes , tantôt la fixant sur moi ; je fondois aussi-tôt en larmes. Ces larmes lui fermoient la bouche ; il ne pouvoit que me presser langoureusement contre sa poitrine. Arrivés au panchant d'une colline , dont le sommet commençoit à nous dérober la vue du Paradis ; je m'arrêtai saisie d'un accablement qui me rendoit immobile , & le contemplant douloureusement , je fis retentir la contrée de mes cris. Hélas ! c'est peut-être pour la dernière fois , que je le vois , ce Paradis , mon lieu natal , où , cher époux , si tu me permets encore de t'appeller de ce

nom , ayant demandé avec instance une
compagne à ton Créateur , tu fus malheureu-
sement exaucé , & ta perte naquit de ton
propre flanc. Belles fleurs , que ma main
soigneuse a cultivées , pour qui exhalez-vous
maintenant vos suaves émanations ? Vous
charmans bosquets , qui est-ce qui jouit du
frais qu'entretiennent vos feuillages odorans ?
Arbres féconds en fruits de toutes espèces , à
qui réservez-vous vos riches dépouilles ? Je
ne verrai plus ce lieu enchanteur. L'air
balsamique , qu'on y respire , est trop pur
pour une malheureuse souillée de crimes ;
c'est un séjour trop saint pour une péchereuse.
O funeste dégradation ! chéris des esprits cé-
lestes , fortis si purs , si heureux , des mains
du Créateur , que nôtre chute à tous deux
est affreuse ! A tous deux , hélas ! car tu es
tombé toi-même , séduit par ta perfide épouse.
Oh toi , cher & déplorable complice , sur
qui j'ose à peine lever les yeux , n'use point
hélas , du droit que je t'ai donné de me haïr.
Ne m'abandonne pas , ô mon unique soutien ,
ne m'abandonne pas ; je t'en conjure par le

Dieu, que nous servons, par les promesses même que son indulgente bonté nous a faites, par notre misère présente. Il est vrai, je ne mérite de ta part que haine & exécutions; mais permets-moi seulement de suivre servilement tes pas, de soulager les peines, où je t'ai plongé; qu'un regard, un signe m'expliquent tes vœux & tes volontés! je joncherai de fleurs tous les lieux, où tu auras établi ta demeure, j'irai dans des réduits solitaires cueillir pour toi les fruits les plus exquis; & je m'estimerai heureuse, si pour lors tu récompenses mes foibles services d'un regard de compassion. Ayant cessé de parler je me laissai tomber dans ses bras; il me ferma affectueusement contre sa poitrine, m'arrosa de ses larmes, & me dit: O épouse tendrement chérie, ne rendons pas par des reproches amers nos maux plus amers encore; nous en avons tous deux mérité bien plus que nous n'en souffrons; notre Dieu, en nous punissant, a tempéré les vengeances par des promesses. Il est vrai, qu'elles sont voilées d'une sainte obscurité: mais à travers

CHANT SECOND.

49

cette obscurité même , la bonté divine perce & se fait sentir. S'il n'eût écouté que sa juste colere , hélas ! que serions-nous devenus ? Non , ma bien-aimée , il ne faut pas , que des plaintes importunes & des reproches amers nous rendent indignes de sa grace , & profanent nos levres ; ne les ouvrons que pour des actes de piété & des actions de graces. Son regard pénétrant perce les plus obscures ténèbres ; & comme il découvre au fond des ames les péchés les plus secrets , il verra de même dans les nôtres notre humiliation , notre reconnoissance , nos hommages , & nos efforts imparfaits pour le bien. Embrasse-moi , chère Eve , donnons cet innocent intermède à notre misère. Que des secours mutuels servent à l'adoncir ; luttons de concert contre notre ennemi commun , l'affreux péché , & tâchons de nous réhabiliter dans notre dignité primitive , autant que notre corruption actuelle le permet ; que la paix & le tendre amour soient toujours au milieu de nous , & nous prêtant une main secourable , nous supporterons avec moins de

tristesse & d'accablement le fardeau, qui nous est imposé, & nous irons courageusement au-devant de la mort, qui, comme il paroît, ne s'avance que lentement. Maintenant descendons vers les peupliers, qui servent d'avenue à ce rocher; le soir vient, & ce lieu fera commode pour y passer la nuit. Adam cessa de parler, je l'embrassai à mon tour; ensuite ayant essuyé les larmes de mes yeux avec les tresses de ma chevelure, nous descendîmes au pied de la colline; & gagnâmes le bois de peupliers qui boidoit le pied du rocher.

Eve se tut, & jeta un tendre souris sur Adam, qui reprit ainsi le fil de l'histoire: Nous avançâmes, mes enfans, sous ces peupliers, & ayant pénétré jusqu'au rocher, nous le trouvâmes creux; sa cavité formoit une grotte. Vois, dis-je à votre mere, vois combien de commodités la nature nous offre, vois cette grotte riante & cette source pure, qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici notre gîte; mais chère Eve, il faudra que j'en ferme l'entrée aux

surprises nocturnes des ennemis. Quels ennemis, demanda Eve avec émotion ? N'as-tu pas remarqué, lui dis-je, que la malédiction a frappé tout ce qui est créé, que les liens d'amitié sont rompus entre les Etres vivans, & que le plus foible est la proie du plus fort ? Là-bas dans la campagne, j'ai vu un jeune lion poursuivre avec un rugissement funeste un chevreuil effaré ; j'ai vu la guerre parmi les oiseaux de l'air. Nous ne sommes plus des maîtres en droit de commander aux animaux, à moins que ce ne soit à ceux, dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui auparavant jouoient autour de nous d'un air caressant & soumis, le tigre tacheté, & le lion à longue crinière poussaient contre nous d'effrayans rugissemens, & ont dans les yeux un feu menaçant. Il est vrai, que nous gagnerons les plus traitables par la douceur, que nous nous garantirons des plus féroces par notre adresse. Je vais toujours entre-lacer des brossailles devant l'entrée de la grotte ; & je me mis aussitôt à l'œuvre.

Eve cependant timide & sans me perdre de vue alla cueillir des fleurs & des feuilles, pour nous en former un lit, & mit à contribution pour notre table les arbres & les arbrisseaux d'alentour. Sa provision faite, elle revint avec hâte, & la posa devant moi sur l'herbe tendre.

Alors nous nous assîmes dans la grotte sur des sièges tapissés de fleurs, & nous commençons notre repas frugal, l'affaisonnant d'entretiens gracieux, lorsqu'un sombre nuage vint tout-à-coup obscurcir le soleil couchant, & gagna jusques sur nos têtes. Le sombre voile dont il couvrit la terre sembloit être pour ses habitans & pour toute la nature un présage de destruction. Un vent orageux qui s'éleva ensuite, mugit à travers les montagnes, & bouleversa toutes les forêts; des flammes sortirent du sein des nuages, & les éclats du tonnerre vinrent augmenter l'horreur & l'effroi. Eve épouvantée s'élança dans mes bras & se tenoit serrée contre ma poitrine, respirant à peine. Il vient, dit-elle, il vient, il vient, le juge :

qu'il est terrible ! il vient nous apporter la mort, à nous & à toute la nature, à cause de ma prévarication. O Adam, Adam ! — A ces mots elle resta tremblante & sans voix, toujours appuyée sur moi. Rassure-toi, lui disje, ma bien-aimée ! mettons-nous à genoux devant la grotte, & adorons ce Dieu terrible porté sur les nuages, & précédé d'éclairs & de foudres. O toi, grand Dieu, qui tempérois avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi, dès que je pus ouvrir les yeux, au sortir de tes mains créatrices, que tu es terrible quand tu marches pour venir juger ta créature ! & sur le champ nous nous prosternâmes devant la grotte, où le visage pâle & les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le Souverain Juge porté au-dessus de nos têtes nous diroit par son tonnerre : Mourez ingrats ; & que la terre, qui vous a portés, s'anéantisse devant ma fureur. Le ciel cependant se fondoit en eau ; mais il ne sortoit plus de flammes de nuées, & le tonnerre ne mugissoit plus que dans le

lointain. Alors je levai ma tête en disant : Le Seigneur a passé près de nous, chère Eve ; il ne détruira pas la terre , & nous ne mourrons pas aujourd'hui ; car que deviendrait sa promesse s'il nous détruisoit , & dans notre personne , nos descendans ? La sagesse éternelle ne se repent pas des promesses , qu'elle a faites. Nous nous rassurâmes , les nuages se dissipèrent , & le soleil couchant répandit un éclat admirable sur les nuages ; tel que celui qui brilloit lorsque des légions d'AnGES étoient portées sur des nuages légers au-dessus d'Eden , & que leur trace répandant sur leur route un long sillon de lumière , rendoit les nuages étincellans comme la flamme. Les campagnes humectées reposoient en silence , les couleurs renaissoient plus vives ; & le soleil couchant lançant sur nous ses derniers rayons , nous célébrâmes avec un saint étonnement , cette scène touchante. C'est ainsi que le premier orage passa par-dessus nos têtes. Bientôt la lumière rougeâtre du soir fit place au sombre crépuscule , & les nuées ne furent plus éclairées que par les foibles rayons

de la lune. Alors nous sentîmes pour la première fois sur nos membres frappés, l'effet des fraîcheurs de la nuit : comme nous venions de sentir quelques heures auparavant l'ardeur brûlante du soleil à son midi. Nous nous envelopâmes dans les peaux, dont notre Juge bienfaisant avoit daigné ceindre nos reins, avant què nous sortissions du Paradis, pour preuve qu'il n'avoit pas retiré de dessus nous sa main secourable. Nous nous étendîmes dans la grotte sur un lit d'herbages & de fleurs, & nous attendîmes le sommeil dans un doux embrassement. Il vint, mais non pas aussi aisément, non pas avec cette douceur qu'il venoit quand nous étions encore innocens. Alors notre imagination ne se remplissoit que d'images riantes & agréables : mais depuis elle fut troublée par l'inquiétude, la crainte & les remords qui y méloient des phantômes bizarres. La nuit étoit tranquille, notre sommeil l'étoit aussi ; mais pourtant, quelle différence d'avec cette nuit délicieuse, où je te conduisis, à Eve, pour la première fois dans le berceau

nuptial. Les fleurs étoient encore plus odorantes que de coutume ; jamais les accens de l'oiseau nocturne n'avoient retenti avec tant d'harmonie , jamais la lune n'avoit brillé d'un éclat si pur. Mais pourquoi m'arrêter à des images , qui réveillent ma douleur assoupie ; Déjà le soleil du matin élevoit à lui la rosée limpide , lorsque nos paupières s'ouvrirent , déjà les oiseaux célébroient par leurs chants le retour de la lumière. Le nombre en étoit petit , car la terre n'avoit pas encore d'autres animaux , que ceux , qui après la malédiction s'étoient enfui du Paradis ; le Jardin du Seigneur ne devoit point voir régner la mort dans son enceinte. Nous allâmes devant la grotte , faire notre adoration , après quoi je dis à Eve : Allons plus loin ; je vois en parcourant des yeux cette contrée immense , qu'il nous est libre de promener notre choix sur beaucoup d'autres habitations , dont les productions seront plus abondantes , & les beautés plus diversifiées. Vois-tu cette rivière serpenter à travers une verte prairie ? La colline qui la borde présente de

loin à la vue un jardin plein d'arbres , sur son dos couvert de verdure. Mon bien-aimé, dit Eve , en pressant ma main de la sienne , jé te suivrai par-tout , où tu me conduiras ; & nous poursuivîmes notre chemin vers la colline. Nous en approchions lorsque Eve vit presque au-dessus de sa tête un oiseau foible , dont le plumage sembloit hérissé , voler avec peine en poussant des cris plaintifs , tournoyer quelques instans dans l'air , & s'abatre ensuite sans force parmi des brossailles. Elle approcha , & en vit un autre étendu sans mouvement sur l'herbe , que celui-ci sembloit pleurer. Eve l'examina long-temps courbée sur lui ; puis le prenant , mais en vain , pour le tirer de ce qu'elle croyoit un sommeil : Il ne se réveille pas , dit-elle avec effroi , & elle le reposa sur l'herbe d'une main tremblante ; il ne se réveillera même jamais. A ces mots elle fondit en larmes. Hélas ! continua-t-elle , en apostrophant celui qui pouffoit des cris lamentables , c'étoit peut-être là ta compagne. C'est moi , malheureuse , qui ai attiré la

malédiction & la misère sur chaque créature, c'est moi qui te fais souffrir, innocente volatile! Ses pleurs redoublerent, & se tournant vers moi: Quel accident est-ce là, me dit-elle? quel engourdissement affreux! Je ne lui vois plus de sentiment, ses membres roidis refusent leur service. Parle Adam, ne seroit-ce point la mort? Ah, ce l'est, j'en frémis; un frisson glacé me pénètre jusqu'aux os! Ah si la mort dont nous sommes menacés est de même, ô quelle est terrible! Si elle me séparoit donc aussi de toi, & que frappé toi-même, — O — Adam! soutiens-moi, je n'en puis plus. Alors elle poussa de longs sanglots, courbée vers la terre dans l'abattement de la plus profonde douleur. J'embrassai mon épouse éplorée, en lui disant: N'aie pas, ô chère épouse, tes craintes & ta douleur; mettons notre confiance dans celui, qui gouverne toutes ses créatures avec une sagesse infinie; songeons que quand il monte sur son tribunal formidable, que l'ombre du mystère environne, la miséricorde & l'amour sont toujours à ses

côtés. Pourquoi guidés par une imagination lugubre aller chercher des malheurs dans l'avenir ? Notre raison ne verra donc que nos maux ? Est-il juste que nous détournions les yeux de dessus les monumens de sa sagesse & de sa bonté , au risque de nous plonger plus profondément dans la misère par notre aveuglement ? C'est cette sagesse & cette bonté , qui ont réglé le sort , qui nous est destiné. Ainsi , marchons en assurance sous sa direction , & respectons ses décrets sans les pénétrer.

Cependant nous continuâmes d'avancer vers la colline , & nous traversâmes les buissons féconds qui couronnoient le pied du côteau. Sur le sommet , au milieu d'arbres fruitiers , s'élevoit un haut cédre , dont le feuillage épais entretenoit au loin la fraîcheur , augmentée par une source pure , qui serpentoit à l'ombre parmi les fleurs. Ce lieu ouvroit aux regards une perspective immense , où l'œil se perdoit dans un air nébuleux. Voilà , dis-je alors , une ombre du Paradis , une habitation au moins commode. Pour le Pa-

radis même, nous ne le retrouverons nulle part. Recevez-nous sous votre ombrage, Cèdre majestueux ! Et vous arbres divers, je ne cueillerai pas vos fruits sans reconnaissance ; ils feront la récompense de ma culture & de mes travaux. O Dieu tout-puissant ; daigne regarder favorablement notre demeure du haut de ton ciel, prête une oreille bénigne aux actions de grâces, que nous ne cessons jamais de diriger vers ton trône céleste à travers les sommets touffus de ces arbres. Car ce sera ici que nous prendrons notre nourriture à la sueur de notre corps ; ce sera sous ces ombrages, ô chère Eve, que tu enfanteras avec douleur, c'est d'ici que nos petits-fils doivent se répandre sur la terre, & c'est sous ces mêmes arbres que la mort qui s'approche, doit nous trouver un jour. O Seigneur, ô Seigneur mon Dieu, verse ta bénédiction sur la demeure profane du pécheur ! Et en même temps, Eve prioit aussi à mon côté les yeux mouillés de larmes & pieusement élevés vers le ciel.

Alors je commençai à construire une cabane

à l'ombre du cèdre, je plantai un cercle de pieux dans la terre, dont je formai un mur en les entrelaçant de branchages déliés. Eve conduisoit la source à travers les fleurs, ou arrangeoit des arbrisseaux en espaliers, ou soutenoit avec des baguettes des fleurs penchées, ou cueilloit des fruits parvenus à leur maturité. Ce fut alors que nous commençâmes à manger notre nourriture à la sueur de notre visage. J'allois vers la rivière chercher des roseaux pour couvrir notre cabane, lorsque je vis cinq brebis, blanches comme de petites nuées du midi, & un jeune béliet qui païssoit au milieu sur la rive. Je m'approchai tout doucement pour voir s'ils ne s'enfueroient pas comme le tigre & le lion, qui auparavant jouoient à mes pieds : mais ils ne s'enfuirent pas, & je les menai devant moi avec un roseau sur notre côté pour les y faire paître. Eve occupée à construire un berceau du superflu des buissons ne vit pas d'abord le petit troupeau ; mais il se décela par des bêlemens. Alors elle tourna la tête, & laissa tomber de surprise

les branchages. Son premier mouvement fut la crainte; elle s'arrêta: mais bientôt elle s'écria avec joie: Oh! ils sont doux & caressans comme dans le Paradis. Soyez la bien-venue, ô aimable compagnie, vous demeurerez avec nous: oui, je vous prie, demeurez-y. Nous avons pour vos besoins de prés fleuris, des plantes odorantes & une claire fontaine. Quel plaisir ce sera, que de vous voir bondir sur l'herbe autour de nous, tandis que nous soignerons nos arbres & nos arbustes! Elle dit, & caressoit de la main leur épaisse toison.

Cependant la cabane fut construite, & nous prenions le frais à l'entrée, ensevelis dans une profonde rêverie, lorsqu'Eve rompit le silence par ces mots: Que cette contrée est belle & diversifiée, quelle est fertile en productions de toutes espèces! Qui nous empêche, de joindre les fruits d'alentour à ceux que porte déjà cette colline? Alors notre demeure ressemblera au Paradis, comme le Paradis ressembloit au Ciel, à ce que nous ont dit les Anges, qui nous honoroient

de leurs visites ; c'en fera du moins une ombre. Ah que ce charmant séjour réunif-
soit de beautés diverses ! la nature y verfoit
richement ses plus douces influences, l'agréa-
ble & l'utile y étoient prodigués avec la mê-
me profusion. Les prés émaillés des plus
belles couleurs donnoient d'abondans pâtura-
ges. De rians bocages présentoient à la vue
l'assemblage aimable des fleurs & des fruits.
Des cabinets de verdure, des allées cintrées,
des bosquets touffus offroient des asyles déli-
cieux. Tous les sens trouvoient des volup-
tés dans ce jardin enchanteur. Hélas en
comparaison d'un si beau fol, tout paroît
n'être autour de nous que des landes arides :
il semble que la terre maudite ne puisse plus
rien produire, ou qu'appauvrie elle n'accorde
qu'à différens climats ses diverses productions.
Ah Adam, j'ai déjà vû comme la mort & la
corruption (car c'est sans doute la même
chose) s'étendent sur toute la nature ; j'ai
vû des fruits tombés, gâtés, des fleurs fanées
sur leurs tiges, j'ai vû des arbrisseaux morts,
tristement dépouillés de feuilles & de fruits.

D'autres plus jeunes , à la vérité , germoient à côté , des fruits plus frais réparent ceux qui sont tombés , & la semence que repandent les fleurs fanées , en fait naître de nouvelles. C'est ainsi , Adam , c'est ainsi qu'un jour nous nous fanerons nous mêmes , & ferons place à nos enfans qui fleuriront à leur tour.

Elle se tut , & moi attendri jusqu'au fond de l'ame , je pris ainsi la parole : Hélas ! chere Eve , notre plus grande perte n'est pas celle de ces richesses terrestres : on peut s'en passer. Ce qui m'afflige , ce qui me désespère , c'est d'être banni de cette heureuse contrée , où il plaisoit à Dieu de se montrer visiblement ; où tempérant l'éclat de sa Divinité il marchoit dans les bocages , quand un silence respectueux célébroit sa présence. Hélas ! j'osois souvent alors lui parler , profondément prosterné , & le Tout-puissant daignoit écouter sa créature , & même lui répondre. Mais hélas ! nous avons perdu cette prérogative des purs esprits. L'intelligence la plus pure habitera-t-elle

parmi les pécheurs ? Cet Etre suprême habitera-t-il une terre qui a mérité sa malédiction ? Il est vrai, que du haut de son trône il jette sur nous un œil de compassion, & que sa grace excède tous les souhaits que notre misère nous permettoit de former. Il vient même ici des Anges exécuter ses ordres, mais invisiblement & sans éclat ; ils abandonnent soudain ce lieu de corruption, où ne peuvent séjourner que des Etres disgraciés du Souverain Maître.

C'est ainsi que nous regardions tristement la terre devant nous : lorsqu'une nuée éclatante descendit sur la terre, & appuyant sa base sur la colline s'ouvrit pour laisser sortir une figure radieuse. C'étoit un Ange. Nous volâmes au-devant, nous courbâmes respectueusement nos corps devant lui : & l'Esprit céleste nous parla ainsi. Celui qui a son trône dans le ciel, a entendu vos discours : „ Va, dit il, apprendre à ces créatures affligées, que ma présence n'est point „ bornée par l'enceinte des cieux, elle „ s'étend sur tout ce que j'ai créé. Qu'est-

„ ce qui fait que le soleil continue de dar-
„ der ses rayons ; que les étoiles ne s'arrê-
„ tent point dans leur cours ; que la terre
„ produit ses fruits à l'ordinaire , & que le
„ jour & la nuit se succèdent régulièrement ?
„ Qu'est - ce qui conserve les Etres , les fait
„ vivre & respirer ? Ma présence. Qu'est -
„ ce qui te préserve toi - même de tomber
„ en corruption ? c'est que je suis auprès
„ de toi , où je démele tes plus secrètes
„ pensées. „

Comme la sphère lumineuse qui environ-
noit le messager céleste, s'étendoit jusque sur
moi, plein d'un saint saisissement, & levant
vers lui mes yeux éblouis : Que les graces
du Seigneur, lui dis - je, sont incompréhen-
sibles ! Il jette des regards de pitié sur no-
tre misère, & nous fait visiter par les An-
ges. J'en suis, hélas ! tout confus, & n'ose
qu'à peine t'envifager, ô esprit lumineux :
mais permets - moi, de te dire mes sombres
appréhensions. Je ne doute point de la pré-
sence de Dieu parmi ses créatures ; je le
vois, je le sens perpétuellement ; & je n'ai

garde de prétendre que l'Etre le plus pur se communique plus intimement à une créature souillée de péché. Mais je crains que par la fuite l'homme multiplié ne se dégrade encore; que dégradé, sa misère n'empire; & qu'il n'en vienne à n'avoir plus de l'Etre suprême que des notions confuses & ténébreuses. Car puisque je suis tombé, mes enfans pourront tomber aussi, & tomber plus profondément. Il viendra un temps, où je ne ferai plus avec eux pour leur faire voir en ma personne des preuves sensibles de sa bienfaisance. Il est vrai que le moindre insecte pourra l'annoncer assez clairement : mais la voix de la nature ne fera-t-elle pas alors trop foible pour eux, lorsque Dieu continuera de cacher sa face aux humains ? Ah ! cette pensée m'est un fardeau pesant comme une montagne.

Pere des hommes, me répondit gracieusement l'Esprit céleste ; celui en qui & par qui tout vit & respire, n'abandonnera pas ta postérité. Souvent à la vérité leurs péchés monteront jusqu'à crier vangeance, lui

feront saisir son tonnerre, & manifester ses jugemens. Les pécheurs alors se traineront dans la poussière, & diront: Le voilà ce Dieu terrible. Mais plus souvent encore il se manifestera par sa miséricorde. Quand ils se feront écartés de sa voie, il ira les appeler avec bonté, il suscitera des sages parmi eux qui éclaireront leur intelligence; ils tourneront leurs regards vers le Seigneur, & reviendront des voies ingrates de l'extravagance & de la stupidité, dans les sentiers de la justice & de la droite raison. Des Prophètes autorisés par sa mission leur annonceront long-temps d'avance les jugemens & les graces du Très-haut, renfermés dans le trésor d'un avenir éloigné, afin qu'ils voyent que c'est sa sagesse éternelle qui gouverne les ressorts impénétrables du destin. Il leur parlera souvent par des Anges, souvent aussi par des prodiges, & il y aura des justes pour qui sa bonté infinie le fera descendre lui-même de son trône, jusqu'à ce qu'enfin le grand mystère du salut des hommes se développe, & que la race de la femme écrase la tête du serpent.

L'Ange se tut : son souris gracieux m'enhardit à lui parler encore une fois ; ô ami céleste , lui dis-je , si tu permets à l'homme pécheur de te nommer ainsi ; (& tu le permets sans doute , car pourrois-tu haïr celui que l'éternel ne hait pas , celui pour qui la clémence divine se manifeste avec tant d'éclat , que les cieux en font dans l'admiration , & que l'ame humiliée dans la poussière ne balbutie qu'imparfaitement sa reconnaissance , faute de termes suffisans pour l'exprimer ?) Oserai-je te demander , Esprit lumineux , s'il ne t'est pas permis de tirer ces augustes Mystères de la sainte obscurité qui les voile ; de m'apprendre au moins ce que signifie cette grande promesse , que la race de la femme brisera la tête du serpent , & quelle est la malédiction que Dieu a lancée contre l'homme quand il lui a dit ; tu mourras. L'Ange répondit : je ne te cacherai rien de ce qu'il m'est permis de te dévoiler. Apprends donc , ô Adam , qu'à l'instant que tu eus péché , Dieu dit aux Esprits bienheureux : „ Adam m'a désobéi , & il mourra. „

Cependant tout-à-coup un nuage ténébreux environna le thrône de l'Eternel, & il se fit d'une extrémité du ciel à l'autre un silence profond, qui remplit d'effroi toute la Cour céleste : mais ce silence ne dura que peu de temps. Le nuage ténébreux s'écarta comme un rideau de devant le thrône ; jamais Dieu ne s'étoit manifesté aux Anges avec tant de magnificence, si ce n'est en cet instant mémorable, où sa voix créatrice appelant les astres du néant, leur dit : Soyez faits, & continua de parcourir en créant, toute l'imensité de l'espace. Tandis que tout étoit dans l'attente de ce qui alloit suivre, sa voix retentissante comme le tonnerre fit entendre ces mots pleins de bonté. „ Je ne
„ détourne point mes regards de dessus le pé-
„ cheur. La terre rendra témoignage de ma
„ miséricorde infinie. La femme donnera
„ naissance à un vengeur qui écrasera la tête
„ du serpent. L'enfer n'aura pas lieu de se
„ réjouir de sa victoire, & la mort perdra sa
„ proie. Cieux célébrez ce jour ! „ Ainsi parla l'Eternel ; l'éclat éblouissant de sa gloire

auroit terrassé les Archanges mêmes, si quelque léger voile n'en eût tempéré sur le champ la vivacité. Les cieux célébrerent tout ce jour-là le grand mystère de la bonté divine : mais comment Dieu pourra-il, sans blesser sa justice, faire grace au pécheur ? Voilà ce qui est incompréhensible pour l'Archange même. Il doit suffire que Dieu l'ait dit, Nous savons, & il t'est permis de savoir que la mort a perdu sa puissance, qu'elle ne fera que dégager l'ame de ses liens. Le corps, cette enveloppe de boue qui l'enferme, retournera dans la poussière dont il fut formé. L'ame épurée s'élancera au séjour céleste pour y être infiniment heureuse, comme nous le sommes. Ecoute, Adam, l'ordre de ton Dieu. „ Je veux t'être favorable à toi & à ta race ; je veux qu'il y ait un signe entre moi & toi qui soit le sceau de cette grande promesse. Bâtiſ un Autel sur cette colline ; immole dessus un jeune agneau ; & de ma part j'enverrai un feu dévorant qui consumera la victime. Tous les ans tu renouvelleras

„ le même sacrifice , & tous les ans j'en
„ verrai la même flamme pour le consumer. „
Voilà , dit l'Ange , continuant de parler ,
voilà que je t'ai révélé tout ce qu'il plaît
au Très-haut que la créature sache de ses
decrets. Seulement il m'a permis encore
de vous montrer , avant de vous quitter ,
que vous n'êtes pas si seuls qu'il vous sem-
ble sur ce globe , & que cette terre , toute
maudite qu'elle est , est encore habitée par
de purs Esprits , à qui l'Eternel a ordonné
de veiller pour vous défendre & vous con-
server. L'ange à l'instant toucha nos pau-
pières , & nos yeux défilés virent des beau-
tés que je n'entreprends pas de décrire : nulle
expression ne peut rendre les traits maje-
stueux que je vis. Toute la contrée étoit
peuplée d'enfans des cieux plus beaux que
n'étoit Eve , lorsque nouvellement créée ,
elle sortit des mains de l'Eternel , & qu'elle
me réveilla d'une voix gracieuse en me ten-
dant les bras avec tendresse. Quelques-uns
recueilloient de légers brouillards de la terre ,
& les portoient en haut sur leurs ailes dé-

ployées, pour en faire de douces rosées & des pluies rafraîchissantes ; d'autres repo-
soient près des ruisseaux gascouillans, veil-
lant à ce que la source ne tarît pas, de peur
que les plantes ne fussent privées de leur
humide nourriture. Plusieurs étoient disper-
sés dans la plaine ; là ils présidoient à la
croissance des fruits ; répandoient sur des
fleurs naissantes le couleur de feu, l'aurore
ou l'azur, & leur insinuoient des parfums
agréables en les fomentant de leur haleine ;
plusieurs erroient diversement occupés dans
l'ombre des bocages ; & de leurs ailes bril-
lantes faisoient éclorre à chaque pas de doux
zéphirs, qui tantôt voltigeoient en murmurant
à travers les ombrages, tantôt planoient
agréablement sur les fleurs, & s'alloient
ensuite rafraîchir sur la surface frémissante
des ruisseaux ou des lacs. D'autres esprits
se reposoient de leurs travaux, & assis à
l'ombre, des harpes d'or à la main, chan-
toient en chœur, en s'accompagnant, à la
louange du Tres-haut, des hymnes que
l'oreille des mortels ne sauroit entendre.

Plusieurs se promenoient sur notre colline même & parmi nos berceaux , où par leurs doux regards ils sembloient compatir à notre sort. Mais bientôt la taye levée de dessus nos yeux se rabbatit , & cette scène ravissante disparut.

Ce sont là , nous dit l'Ange , les esprits tutélaires de la terre ; la nature fourmille de beautés trop sublimes pour être goûtées par les sens des mortels , le Créateur en a fait de diverses pour les différens ordres d'Etres pensans ; & ces merveilles cachées à vos yeux , font le ravissement & l'admiration des classes inombrables d'esprits. Ces mêmes enfans des cieux , que vous avez vûs , ont aussi pour fonction d'aider la nature dans son atelier secret , à opérer les productions diverses , que les ordres de Dieu exigent d'elle , de veiller à la sûreté de l'homme , de diriger ses actions , & de détourner souvent de dessus lui des malheurs dont il est menacé sans le savoir ; ils l'assistent dans toutes ses routes , si tortueuses qu'elles soient , & font que d'un mal appa-

rent il résulte en sa faveur un bien réel ; ils sont les paisibles témoins de tes plaisirs domestiques , & ils accompagnent tes actions les plus secrètes d'un souris d'approbation , ou d'une marque de dédain. Ce fera d'eux que le Seigneur se servira , soit pour répandre l'abondance dans les païs qu'il aura bénis , soit pour porter la famine & la désolation chez les Nations qui se feront écartées de lui , lorsqu'il lui plaira de le rapeller par la voie des châtimens. L'Ange en finissant ce discours, qu'il avoit prononcé avec une douceur attendrissante , rentra dans son nuage ; & nous, pleins d'un ravissement inexprimable , nous nous prosternâmes en terre , pour rendre à l'Eternel nos hommages & nos actions de grâces.

Aussi-tôt après je bâtis l'Autel sur le sommet de la colline , & depuis Eve fit son occupation de construire à l'entour une espèce de nouveau Paradis. Ce qu'elle trouvoit de fleurs dans la prairie & sur les côteaux , elle les venoit planter aux environs de l'Autel , & les arrosoit le matin & le soir avec l'eau

claire de la source qui murmuroit tout près de là. O esprits tutélaires, qui m'environnez, dit-elle alors, achevez cet ouvrage de mes mains, car sans votre secours mes soins sont inutiles. Rendez ces fleurs plus brillantes encore qu'elles ne l'étoient sur leur lieu natal, car cette enceinte est consacrée au Seigneur. Et moi je plantois ce grand cercle d'arbres, qui environnent l'Autel d'un saint & paisible ombrage.

Nous passâmes l'été dans ces sortes d'occupations, brûlés par un soleil ardent; déjà l'automne couronné de fruits divers, tiroit à sa fin; les aquilons rigoureux commencent à souffler, & les montagnes se couvroient de frimats. Nous vîmes avec douleur la nature ainsi contristée: nous ignorions, qu'il falloit que la terre débile, après s'être épuisée par ses bienfaits, réparât ses forces par le repos de l'hiver; car avant la malédiction, on avoit eu une même saison, le printems, l'été, & l'automne; & sans ces diverses dénominations c'étoit toujours une température agréable & riante. Cependant

le deuil de la nature augmenta encore, les fleurs mouroient panchées sur leurs tiges, ou si quelques-unes survivoient de place en place aux environs de l'Autel, elles sembloient à leur air flétri s'affliger de leur destruction prochaine; les arbres se dépouilloient de leurs fruits les plus tardifs, & finissoient par perdre leurs feuilles. Bientôt la fureur des aquilons augmenta: ils soufflèrent des orages, des torrens de pluie, & la neige couvrit les plus hautes montagnes. Nous contemplions cette désolation générale avec une frayeur inquiète. Si par hasard, disions-nous, ce ne sont là que les premiers effets de la malédiction prononcée contre la terre, la nature va donc perdre le peu d'avantage que sa dégradation lui a laissé encore. Elle en avoit peu, en comparaison du Paradis: cependant il lui en restoit assez pour répandre sur nos jours des douceurs & des commodités. Mais si la malédiction doit s'appesantir de plus en plus sur la terre, qu'un jour notre sort sera triste & malheureux! Au milieu de ces pensées nous nous exhor-

tions réciproquement à bannir de nos cœurs toute idée de mécontentement, & à mettre notre espérance dans le Seigneur avec une respectueuse adoration. Cependant nous fîmes des provisions de fruits, nous séchâmes au feu ce que la corruption & la pourriture nous auroient enlevé, & moi je garnis la caverne en dehors pour qu'elle nous mit à l'abri des frimats & des pluies. Pendant ce temps, le petit troupeau erroit languissamment sur la colline, broutant quelques brins d'herbes repoussées; & moi pour le préserver d'une disette totale, j'allois sur les prés & sur les côteaux faire la provision de fourrage, que je serrois soigneusement. Les jours s'écouloient tristement & lentement parmi les ouragans & les pluies: mais à la fin le soleil vivifiant se remontra, & ramena la sérénité sur l'horizon; des vents plus doux chassèrent du haut des montagnes les brouillards humides; la nature rajeunie sembloit sourire; une douce verdure revêtit la terre; un mélange varié de fleurs diverses embellissoit les prairies, & disputoit d'éclat avec

le soleil ; les arbres & les arbrisseaux se paroient de feuilles nouvelles ; toute la nature ranimée étoit dans la joie. Ainsi reparut sur la terre , couronné de fleurs & de feuillages , l'aimable printems , ce gracieux matin de l'année. Rien n'égalait surtout la belle enceinte d'arbres dont j'avois environné l'Autel. Eve y voyoit avec un ravissement inexprimable renaître les fleurs qu'elle y avoit apportées des environs. J'essayerois en vain , mes enfans , de vous dépeindre nos transports ; qu'ils étoient vifs ! Ils nous conduisirent au pied de l'Autel ; le soleil éclairait le saint lieu de l'éclat le plus pur ; là chaque créature paroissait consacrer ses louanges au Seigneur ; les fleurs d'alentour remplissaient l'air des odeurs les plus suaves , & les arbres étendoient l'ombrage de leurs branches fleuries jusques sur l'Autel ; les insectes ailés , qui se logent sous l'herbe , exprimoient leur joie par de doux siffemens , & les oiseaux chantoient sans cesse du haut des arbres. Nous nous jettâmes à genoux , des larmes de joie échappées de nos yeux ,

se confondirent sur le gazon qu'elles mouillèrent avec la rosée du matin, & notre ardente prière s'éleva vers le Maître de la nature, vers ce Dieu de grace & de bonté, qui fait tourner à notre avantage les effets même de sa juste vengeance.

Je commençai alors à cultiver un petit champ sur la colline, & à répandre dans la terre féconde des graines conservées de l'automne précédent. J'enrichis même la colline de quelques nouveaux légumes ramassés au loin dans la contrée. Souvent la nature, le hazard, ou la réflexion me firent découvrir des expédients propres à faciliter mon travail. Mais souvent aussi j'ai fait des méprises, faute de connoître le temps & les lieux propres à la culture; souvent aussi mon imagination est restée en défaut, lorsque j'attendois de sa perspicacité l'art de simplifier mes opérations. Elle ne m'eût été même jamais d'aucune ressource, si les Anges tutélaires ne l'eussent éclairée.

Un jour de grand matin, comme je jetois la vue sur l'Autel que j'avois construit,

je vis la flamme du Seigneur, qui brûloit dessus, à l'heure du crépuscule, & le soleil levant dorait la colonne de fumée, qui s'élevoit dans les airs. Eve, m'écriai-je, voici l'accomplissement de la promesse; voici la flamme du Seigneur descendue sur notre Autel; allons-y sur le champ, ce jour est consacré au Seigneur; que tout autre travail cesse maintenant; va cueillir les plus belles fleurs pour le répandre sur le sacrifice, & moi je vais égorger le plus jeune de nos agneaux. Je fortis en effet, & j'égorgeai le plus beau des agneaux, la première créature vivante que j'aye mise à mort. O mes enfans, qu'il m'en coûta pour le faire! Un frémissement me faisoit, les mains me tomboient sans force, & je n'aurois jamais pu m'y résoudre, si l'ordre exprès du Seigneur n'eut soutenu mon courage. Je souffre encore par l'idée seule de l'innocent animal cherchant à s'échapper, se débattant sous le couteau, luttant pour sa vie, & annonçant les derniers instans de son existence, par des mouvemens, qui me glacé-

rent d'horreur , jusqu'à ce qu'enfin il restât immobile & sans vie. A cette vue , d'affreux pressentimens s'emparèrent de mon ame ; mais , sans m'y arrêter alors , j'étendis la victime sur l'Autel , Eve répandit dessus des fleurs odorantes , & nous nous prosternâmes devant l'Autel avec crainte & respect ; nos louanges & nos actions de grâces monterent vers le Seigneur , qui vérifioit si solennellement ses saintes promesses ; un profond silence régnoit autour de nous , comme quand la terre célèbre la présence de Dieu ; & dans ce calme parfait , il nous sembloit entendre des Hymnes immortels , que les Anges dispersés autour de nous méloient à nos prières. Bientôt la flamme consuma la victime , ensuite elle s'éteignit sur l'Autel , & un parfum céleste remplit la contrée.

Peu de temps après le jour solennel de la réconciliation , j'allois , mes enfans , sur le déclin du soleil , me reposer de mon travail à côté de ma bien-aimée : je monte la colline , & l'ayant cherchée vainement dans la cabane & dans l'ombre des berceaux , je

la trouvai sans force assise près de la fontaine, & toi, mon premier né, couché sur son sein. Tandis qu'elle vaquoit à ses travaux ordinaires, les douleurs de l'enfantement l'avoient surprise près de la fontaine; elle versa des larmes de joie sur toi, ensuite elle leva les yeux vers moi en souriant. Je te salue, dit-elle, père des hommes, le Seigneur m'a assistée dans mes douleurs, & j'ai enfanté ce fils. Je lui ai donné le nom de Caïn, en le mettant au monde. O toi cher premier né, dit-elle alors, le Seigneur a regardé favorablement ici-bas l'heure de ta naissance, que tous tes jours soient consacrés à ses louanges. Ah! que celui qui naît de la femme est foible & incapable de s'aider soimême! Mais élève-toi, comme une jeune fleur s'élève dans le printemps, que ta vie soit un doux parfum devant le Seigneur. Alors je te pris, ô mon premier né, dans mes bras: Je te salue, dis-je à Eve, avec des larmes de joie, je te salue, mère des hommes, que le Seigneur qui t'a assistée dans tes douleurs, soit loué. Je te

salue , ô Cain , le premier des humains qui
coûtes des douleurs à ta mere , qui le premier
entres dans la vie pour aller au - devant de
la mort. O Dieu , continuai - je , regarde
favorablement du haut du ciel ta foible créa-
ture , & verse ta douce bénédiction sur l'aurore
de sa vie. Qu'il me fera doux d'instruire sa
jeune ame des merveilles de ta grace ! soir
& matin je veux accoutumer ses jeunes levres
à tes louanges. O mere des humains , des
races sans nombre fleuriront autour de toi.
Ce myrte étoit comme toi solitaire , jusqu'à
ce que de tendres rejettons soient sortis de
la tige maternelle ; & à chaque fois que le
printemps les a ornés d'une nouvelle parure ,
ses premiers rejettons en ont produit d'autres :
à présent ce myrte unique , forme un petit
bocage aromatique , qui s'étend fort loin.
De même , chere épouse (puisse cette per-
spective adoucir l'amertume de ta douleur
présente) de même nos enfans se multiplieront
autour de cette colline. Nous verrons de
son sommet leurs paisibles cabanes garnir la
plaine. Nous les verrons eux-mêmes , si la

mort tarde assez pour nous le permettre , nous les verrons, comme les abeilles diligentes , se prêter un secours mutuel , amasser autour d'eux les vivres , les commodités , & même les douceurs de la vie. Souvent nous descendrons de cette hauteur pour visiter nos petitsfils ; & sous leurs ombrages fertiles , nous leur raconterons les merveilles du Seigneur , nous les exhorterons à la vertu & à la piété. Quand ils goûteront de la joie , nous la partagerons avec eux , & nous les consolerons dans la tristesse. Du haut du côtéan nous verrons alors mille autels domestiques fumer à l'entour , & la fumée des holocaustes environnera notre demeure de saints nuages , à travers lesquels perceront nos prières ferventes pour la race humaine ; & quand le jour solennel de la réconciliation sera revenu , quand la flamme du ciel sera descendue sur le premier & le plus saint des autels , alors ils s'assembleront sur la colline , & nous avancerons au milieu d'eux pour sacrifier , tandis qu'ils seront prosternés autour de nous dans un vaste

cercle. C'est ainsi, Caïn, que je m'écriai dans un doux transport ; & je baisai tes joues avec la joie la plus tendre. Ensuite ta mere te reprit dans ses foibles bras ; & l'ayant aidée à se relever, je la conduisis dans notre demeure. Bientôt la force & la vivacité animèrent tes petits membres, les ris & la gaieté pétilloient dans tes yeux & sur tes joues. Déjà tu étois en état de sauter parmi les fleurs avec tes pieds délicats, déjà tes petites levres commençoient à balbutier de jeunes pensées, lorsqu'Eve mit au monde Mehala, qui depuis, mon fils, est devenue ton épouse. Plein de joie tu sautas autour de la nouvelle née, tu la baisas & tu la couvris de fleurs nouvellement cueillies. Eve ensuite t'enfanta, ô Abel, & ne tarda pas après, à te mettre au monde une compagne. O quelle joie ravissante nous transporta ; lorsque nous vîmes vos jeux enfantins, vos plaisirs innocens, & comme vos jeunes ames qui se développoient, essayoient leurs forces & parvenoient peu à peu à leur maturité. Alors nos soins atten-

tifs s'emploient à cultiver vos penchans de manière que tournés tous au bien, ils répandissent une agréable odeur de vertu, ainsi que de plusieurs fleurs diverses combinées avec art se forme un bouquet odoriférant; car lorsque vous jouiez encore d'un air enfantin sur mes genoux, je voyois déjà que l'homme né dans le péché, avoit autant besoin d'être cultivé que la terre maudite à cause du péché; ce n'est que par les soins vigilans qu'on peut faire germer les talens & les nobles inclinations. Mais j'ai enfin le bonheur de vous voir parvenus au terme de votre croissance; ainsi que de jeunes arbrisseaux se transforment avec le temps en grands arbres. Loué soit le Seigneur, qui a signalé sur nous tous si merveilleusement sa miséricorde & sa bonté. Par amour, par respect, par reconnoissance, soyez lui fidèles en tout temps; & la grace & la bénédiction du ciel habiteront toujours dans vos demeures.

Adam finit là son récit. Ainsi qu'un jeune époux à côté de sa bien-aimée écoute au le-

ver de l'aurore le doux chant du rossignol ; tout se tait à l'entour ; les tendres accens, qui semblent être l'écho de leurs propos amoureux, les pénètrent jusqu'au fond de l'ame ; mais le chant venant à cesser, ils écoutent encore long-temps vers les branches où l'oiseau chantoit : ainsi lors même qu'Adam eut cessé de parler, ses enfans lui prôtoient encore une oreille avide. Les différentes scènes de son récit les avoient émus diversément, & leur avoient arraché tantôt des larmes, tantôt de signes de joie ; ils rendirent tous graces au pere des hommes. Caïn lui rendit graces comme les autres ; mais plus ferme, seul il n'avoit ni pleuré, ni souri.



LA MORT

D' A B E L.

CHANT TROISIEME.

Tous alors sortirent du berceau , Abel embrassa tendrement son frere, la lune éclairait leurs pas, & chaque couple prit le chemin de sa cabane. Abel embrassa sa bien-aimée , en disant : Quelle joie se répand dans mon ame ! Mon frere. — Ah ! mon frere n'est plus courroucé contre moi , il veut m'aimer ! Ah que les larmes , qui ont mouillé aujourd'hui ses joues , m'ont ravi ? Non , la rosée n'est pas plus agréable après les chaleurs brûlantes d'un soleil ardent. La tempête furieuse de son ame s'est calmée , le repos & la joie sont revenus habiter parmi nous. O toi , qui as veillé avec une bonté infinie sur nos deux parens , lorsqu'ils ont

commencé à habiter seuls la grande terre, ah défends au tumulte de rentrer jamais dans son ame pour la troubler.

Thirza embrassa son époux, & versa des larmes de joie en disant : Ah ! une douce pluie ne rafraîchit pas tant les prairies altérées ; le retour du printemps après les tristes frimats de l'hiver, n'a pas causé tant de joie aux Auteurs de nos jours, que m'en ont causé les larmes de mon frère, le retour de son amour. Heureux instant ! la fraîcheur & la sérénité ont rajeuni les traits de nos parens ; la félicité, les délices ont inondé leur ame. Heure fortunée ! la nature m'en semble plus belle ; & toi lune tranquille, ton flambeau m'en paroît plus brillant ! C'est ainsi que la joie s'exhaloit de leurs levres.

Cain prit aussi le chemin de sa cabane, accompagné de Mehala son épouse ; elle le regarda tendrement, & pressa ses mains de ses lèvres en lui disant : Mon bien-aimé, quel sérieux glace tes regards ? le calme de retour dans ton cœur n'est-il pas capable

de répandre de la sérénité dans tes yeux ,
& de dérider ton front ? Je fais , que ta
gravité naturelle a toujours modéré en toi
le sentiment du plaisir , ou l'a concentré
dans ton cœur. Cependant , cher époux ,
quel contentement , quels transports ani-
moient tes yeux , & se peignoient sur ton
visage , lorsque tu embrassois ton frere fra-
ternellement ! Alors l'Eternel du haut de son
trône t'a béni , & les Anges qui nous en-
vironnent ont versé sur nous des pleurs de
joie. Daigue le permettre à mon tendre
amour , à mon ravissement ; laisse-moi te
presser contre mon sein. Elle dit , & le
pressa tendrement contre son sein.

Cain ne résista pas aux tendres empressé-
mens de son épouse : mais il lui dit : Votre
joie excessive m'offense , ne semble-t-il
pas que vos transports veuillent dire : Cain
s'est corrigé ; auparavant c'étoit un homme
vieux , méchant , qui haïssoit son frere.
Eh non , je n'étois ni vieux ni méchant.
Quelle étrange idée ! Quoi ! je haïssois donc
mon frere , parce que je ne le persécutois

pas toujours d'embrassemens & de larmes ? Je n'ai jamais haï mon frere , non jamais : j'ai seulement vû avec peine ces caresses molles & efféminées , par lesquelles il m'enlevoit l'affection d'Eve & d'Adam — & le moyen d'être insensible à cela ? — Mais au surplus, Mehala , ce n'est pas sans cause que la gravité ride mon front. Quelle imprudence à notre pere , de nous raconter l'histoire honteuse de sa chute , & tous les désastres dont elle est cause. Qu'avons-nous besoin de savoir & d'entendre répéter si souvent , que c'est par sa faute , & celle d'Eve , que nous avons perdu un Paradis de délices ; que c'est par leur fait que nous sommes malheureux ? Si nous l'ignorions , notre misère en seroit plus supportable , & nous aurions moins à déplorer la privation d'un bonheur dont il ne nous resteroit pas d'idée. Mehala étouffa dans son cœur ses remontrances & ses plaintes , & regardant son époux pour lire dans ses yeux , si elle pouvoit hasarder de lui répondre , elle lui dit avec tendresse : Laisse-moi , je te con-

jure , mon bien-aimé , je ne saurois retenir ces larmes , qui m'échappent , laisse-moi t'implorer pour toi-même ! Tiens toujours éloignées de toi ces sombres nuages de mélancolie , que tu as eu la force de dissiper ! Rends la sérénité à ton ame , & ne vois pas toujours de la misère & de la calamité , où tu ne devrois voir que la miséricorde & la gracc divine. Ne fais pas un reproche à ce pere , qui nous aime , à cette tendre mere , de nous raconter les merveilles , que Dieu a faites en faveur de l'homme déchu ; ils veulent exciter dans nos ames une vive reconnoissance & une ferme confiance. Ils sont si sensibles sur tout ce , qui peut nous être un sujet de peine ou de souffrance , qu'il y auroit de la barbarie à leur reprocher notre misère. Surmonte , mon bien-aimé , surmonte le chagrin , qui veut s'introduire de nouveau dans ton cœur , & obscurcir tes jours & les miens d'une sombre tristesse. Elle se tut & le regarda tendrement , les yeux mouillés de larmes ; alors un souris affectueux tempéra son sérieux ; je le sur-

monterai, dit-il, le chagrin, qui veut prendre de l'empire sur moi; embrasse-moi, ma bien-aimée, je ne veux plus, qu'il obscurcisse tes jours, ni les miens. Il dit, & l'embrassa.

Déjà depuis long-temps un Génie, que l'Enfer appeloit *Anamelech*, observoit ses démarches & ses discours. Cet *Anamelech* n'étoit à la vérité qu'un démon subalterne; mais en orgueil & en ambition, il ne le cédoit pas à Satan. Souvent dans l'enfer il s'étoit dérobé à ses compagnons, qu'il méprisoit, pour rester dans la solitude. Là parmi les ruisseaux infects de soufre qui traversoient ce terrain brûlé, & des rochers énormes, qui cacheoient leurs noirs sommets dans la nuë orageuse, il frémissait de son indigne repos. L'affreuse réverbération des flammes réfléchies de dessus les montagnes contre les nuës jettoit une lueur obscure sur le sentier, où se portoient ses pas errans. Dans le temps, que l'Enfer avec un bruit tumultueux célébroit le triomphe & les louanges de son Roi, qui revenu du

globe terrestre , racontoit orgueilleusement du haut de son trône , comment il avoit séduit les premiers humains , & forcé le Maître du ciel à lancer contre eux des arrêts de mort & de malédiction : alors le noir venin de l'envie s'enfla dans le sein d'Anamalech. La gloire & les honneurs , dit-il en lui même , ne sont donc faits que pour lui & pour ceux qui entourent fastueusement son trône ? Et moi je roderei obscur dans les recoins ténébreux des enfers , parmi la vile populace des démons ! Non , je me sens capable d'actions dont l'enfer même sera étonné , & alors — je veux que Satan , oui Satan lui-même , ne prononce mon nom qu'avec respect ! Occupé de ces projets , il tramoit fourdement dans la solitude la dissolution du genre humain , & rouloit dans son noir cerveau divers plans de ruine & de destruction. Ses odieux desseins ne réussirent que trop ; il ne parvint que trop à rendre son nom imposant aux puissances mêmes infernales. Ce fut lui qui dans la suite des temps engagea un Roi pervers à

massacrer des milliers d'enfans dans Bethléem ; il vit avec un souris amer, des hommes cruels, des démons, déployer une rage féroce contre ces innocentes créatures, les briser contre les murailles, qui en restoit teintes, ou le glaive tranchant dans les mains, les égorger, ou les démembrer dans les bras même de leurs meres désespérées. L'infame Ananalech planoit alors en fourrant sur les toits de la ville infortunée. Les cris de ces tendres victimes étoient à ses oreilles une mélodie agréable. Il se repaïssoit avec une joie infernale des plaintes lugubres des meres inconsolables ; il se plaisoit à voir ces cadavres enfantins tronqués, ouverts & défigurés par de larges blessures, rouler sous les pieds chancelans de leurs meurtriers, & leurs peres & meres se trainant à terre, pousser des sanglots plaintifs parmi le sang innocent.

Je veux monter, dit-il, je veux monter sur la terre, je veux voir ce que c'est que cette menace faite à l'homme, *tu mourras !* J'en accélérerai l'effet, je tuerai ; puis il

passa la porte de l'enfer , & suivit le sentier que Satan avoit tracé à travers l'ancienne nuit ; & l'empire tumultueux du cahos. Ainsi un brigantin bien équipé , vogue à pleines voiles sur la mer immense ; il aborde les côtes de l'Hespérie ; il y surprend les tranquilles habitans de quelque Bourg , dont il enleve la vive jeunesse ; alors les peres & les meres , les freres & les sœurs , l'épouse inconsolable , se lamentent sur le rivage , en poursuivant des yeux les ravisseurs qui s'éloignent. Le Génie infernal vole longtemps avec rapidité dans l'empire lugubre de la nuit , jusqu'à ce qu'enfin il apperçoit dans le lointain une lueur foible de crépuscule vers les frontieres de l'Univers créé. Comme un malfaiteur , qui médite quelque meurtre nocturne , marche pendant l'obscurité vers quelque Cité royale , qu'il voit de loin éclairée de lumières innombrables , il s'y glisse avec crainte & évite la clarté ; l'esprit impur étoit saisi d'une crainte pareille en traversant les sphères immenses qui servent d'avenue au globe de la terre. Arrivé.

sur ce globe il ne fut pas long-temps à y trouver la demeure des hommes ; son regard perçant la lui découvrit aisément : ensuite il s'y abbattit du haut des airs parmi des bocages ombragés. Voici donc, dit-il, en y abordant, cette terre qui a été maudite ! J'ai vu en planant, le Paradis gardé par l'épée flamboyante ; c'est un beau séjour, il ressemble aux campagnes du ciel ; ils l'ont perdu. Mais cette terre qui leur reste n'est pas un enfer. Peut-être par des supplications basses & plaintives ont-ils adouci la colere de leur Dieu ; peut-être leur corps plus grossier est-il exposé à des tourmens & à des douleurs qui ne sauroient agir sur des esprits plus purs & sur des substances éthérées ; car ici je pourrois être heureux si l'enfer ne me suivoit pas en tout lieu. Mais, je vois des Anges répandus ici de place en place : tâchons d'échapper à leur attention, de peur qu'ils ne traversent mes entreprises. Voici là-bas sur la colline cette famille de pécheurs ; mais ils ne me paroissent pas être malheureux ; c'est peut-être

que leurs maux ne doivent commencer qu'avec la mort ; — assurons - nous - en par un exemple : peut-être pourra - t - on les engager eux-mêmes à des forfaits — car , à ce qu'il paroît , leur cœur est ouvert à la séduction. Satan a bien réussi auprès du chef de cette famille par un artifice assez commun , lorsqu'ils étoient encore parfaits : à présent qu'ils ne le sont plus , & que la malédiction céleste les a dégradés , combien sera - t - il plus aisé de renverser leurs principes moraux ? Oui , je le prévois , nous les engagerons à des actions si noires , que les Anges saisis d'horreur , seront contraints de quitter la terre , & que celui qui les créa , les exterminera de son foudre , ou les précipitera dans l'abîme. Alors de nos rives affreuses , goûtant la seule joie qui puisse nous toucher , nous les verrons avec transport tomber & rouler dans les vagues enflammées de l'enfer , ces dignes habitans de la terre. J'en vois là un dans la campagne , qui porte un front farouche & ridé : si j'en crois les traits de son visage , j'opérerai par lui de grandes

choses. Je vais le trouver, & sonder ses pensées & ses inclinations. Il dit, & s'étant adroitement caché, il rodoit parmi les hommes, ne songeant qu'au meurtre & à la séduction.

Cependant il venoit de passer à côté de Caïn & de sa compagne, & il avoit entendu ce qu'ils se disoient. A peine furent-ils retirés dans leur cabane, qu'il s'arrêta & reudit après eux, avec un souris moqueur: Tiens toujours éloignés de toi ces sombres nuages de mélancolie, que tu as eu la force de dissiper ! surmonte le chagrin qui veut rentrer dans ton ame — & quittant l'ironie, pour laisser parler la rage : Non, dit-il, non, le bien ne germera jamais sur ton terrain ingrat, je saurai l'y détruire ; & ces nuages de la mélancolie, qu'on a cru si bien dissipés, je les rassemblerai au-dessus de ta tête, aussi épais & aussi sombres que ceux qui environnent de ténèbres éternelles les sommets des montagnes infernales. Quoi de plus facile ! toi-même tu travailles à les amasser, je n'ai qu'à t'aider.

Qu'il me fera doux de te seconder ! Qui laisse-moi faire , je veux les accumuler sur ton front , afin que la désolation & la misère , maux encore inconnus parmi les mortels , commencent à s'y répandre ; & qu'alors vos jours soient couverts d'une obscurité encore plus noire que celle qui obsède perpétuellement l'enfer.

L'aimable aurore commençoit à dorer l'horison , & inspiroit les chants & la gaieté : Caïn prit ses instrumens , pour s'en retourner aux champs. Déjà Abel l'avoit salué tendrement , & vouloit conduire ses troupeaux sur les paturages couverts de rosée ; Mehala & Thirza se tenant par la main , alloient s'avancer vers le jardin au milieu duquel étoit placé l'Autel , lorsqu'Eve sortit de sa cabane avec des gestes de désolation. Inquiètes & saisies toutes deux , elles s'approchèrent , & lui dirent avec émotion ; Ah ma mere ! — vous pleurez , & pourquoi pleurez - vous ? Eve redouble d'abord ses pleurs ; puis tâchant de suspendre sa douleur , elle les regarda tendrement , & leur

dit ces paroles entrecoupées de sanglots : Hélas mes enfans ! n'avez-vous pas entendu les tristes gémissemens qui venoient de notre cabane ? Des souffrances aiguës ont surpris cette nuit votre pere. Le voilà actuellement qui lutte contre un mal dont il est pénétré jusqu'aux os : il s'efforce de le dissimuler, il voudroit retenir tous les soupirs qui s'échappent de son cœur ; il voudroit étouffer ses plaintes, & me consoler. Ah mes enfans ! de tristes frayeurs se sont emparées de mon ame, & mon cœur déchiré, se refuse à toute consolation. Lors même qu'il repose le plus tranquillement, il paroît abimé dans les réflexions ; un instant après il gémit avec anxiété, une sueur froide baigne alors son front, & les larmes retenues s'échappent comme un torrent de ses yeux. O pressentiment affreux ! tu es appesanti sur mon ame comme une montagne énorme. O mes enfans, soutenez-moi, mon malheur m'accable, retournons dans la cabane. Elle s'appuyoit en pleurant sur l'épaule de Me-hala, & suivie du triste cortège de ses en-

fans éplorés , elle s'en retourna vers la cabane.

Tous environnerent tristement le lit du pere ; il reposoit plus tranquillement , son visage & ses gestes annonçoient que son ame , malgré les assauts de la souffrance & des douleurs , étoit toujours restée la maîtresse ; & accompagnant d'un doux souris , un regard tendre qu'il jetta sur ses enfans affligés : O mes bien aimés , leur dit-il , la main du Seigneur a répandu de la douleur sur ma poussière , mes entrailles en sont déchirées. Louanges soient à l'Eternel qui regle tout sagement. Peut-être ordonne-t-il que ces douleurs servent à détacher les liens qui attachent mon ame à mon corps. S'il doit retourner à la terre d'où il est sorti , je m'y soumetts ; j'attendrai , en l'adorant , l'heure fatale , & je louerai le Seigneur de la vie & de la mort , jusqu'à ce que ma poussière disparoisse : alors l'ame délivrée du corps que la malédiction accable , en louera plus dignement le Seigneur. Oui mon Dieu , tu as conservé à l'ame cette noblesse de sen-

timent. Il est bien juste que je sois le premier qui rende la poussière à la terre : mais, ô Dieu consolateur, daigne me soutenir de ton assistance, & fais-moi endurer les maux présens par la ferme espérance d'un avenir plus heureux. Mais surtout ne m'abandonne pas, lorsque l'heure fatale de la mort s'avancera sur ma tête, & que le dernier frémissement se fera sentir dans mes os ! Vous Eve, que j'aime comme moi-même, & vous mes chers enfans, n'ajoutez pas à ma douleur par vos plaintes & vos lamentations. Hélas comme vous voilà enfevelis dans une tristesse sombre & profonde ! Mes bien-aimés — cessez ces plaintes & ces lamentations qui me font souffrir. Peut-être mes maux ne font-ils que les avant-coureurs de la mort qui s'approche de moi lentement : peut-être aussi le Seigneur les retirera-il de dessus moi. Mais quoi qu'il en soit, préparez vos ames à tout, & accoutumez-vous d'avance à une résignation soumise & ferme pour le moment où il plaira à Dieu de me dépouiller du limon

qui entoure mon ame, & de m'enlever du milieu de vous. Là les sanglots interrompirent son discours : il se tut, regarda fixement & dans un profond silence chacun des assistans : mais il arrêta surtout ses regards sur Eve, dont la vue redoubla sa tristesse ; puis reprenant son discours : Hélas, dit-il, sans doute que la mort du premier qui l'éprouvera, sera quelque chose d'affreux pour ceux qui en seront les témoins : mais elle sera plus affreuse encore pour qui en sera la victime. Veuille ce Dieu secourable, qui ne nous a jamais abandonnés dans nos afflictions, me secourir à cette heure terrible. Il le fera, ses bontés passées nous en font des gages. Pour vous, mes enfans, ajouta-t-il en finissant, sortez, laissez-moi recueillir mon ame dans le Seigneur, priez le pour moi avec ferveur ; cette crise effrayante va peut-être finir par un doux sommeil, qui rendra la vigueur à mes membres fatigués.

Là le pere des hommes se tut, & ses enfans éplorés, s'inclinèrent pour baiser sa

main affoiblie. Oui mon pere, s'écrierent-ils, nous allons, prosternés devant le Seigneur, le supplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuisées par la souffrance. Hélas ! puisse notre priere être exaucée, puisse le Seigneur avant ton réveil calmer les souffrances qui te déchirent. Et le cœur percé de douleur, ils sortirent de la cabane. Eve seule y resta. Je voudrois sommeiller, dit Adam, en lui adressant la parole : mais la voyant baignée de larmes : Et quoi tu pleures ? chere épouse, ajouta-t-il : crains que ton attendrissement augmentant ma peine ne chasse le repos loin de moi. Ensuite il enveloppa son visage dans des peaux pour cacher à sa compagne le chagrin qui dévorait son ame inquiète. L'est-ce, se demandoit-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi ? Je le crois ; ah grand Dieu qu'elle me paroît terrible ! Seigneur, n'abandonne pas un malheureux pécheur expirant. Cependant quelqu'affreuse qu'elle me paroisse, ce seroit une consolation bien douce pour moi, si mon triste sort pouvoit acquitter les miens,

si par ma mort j'exemptois tous mes descen-
dants d'un sort pareil à celui-ci. Mais
non, ils me suivront; les mêmes horreurs,
le même voile de ténèbres, s'étendront sur
tous ceux qui seront enfantés par la femme;
car d'un tronc empoisonné par le péché que
peut-il naître autre chose que des pécheurs,
& des pécheurs sujets à la mort? J'ai tué
toute ma postérité. Tous tant que nous
sommes, nous finirons par être arrachés
d'entre les bras de ceux qui nous adoucissent
cette vie par mille délices. O Eve, ô épouse
tendrement aimée, que de larmes tu verseras
sur ma cendre! Ah! triste & effroyable
perspective! Mais ma poussière inanimée ne
frémira-t-elle pas, lorsque de jeunes orphe-
lins demeurés sans appui, pleureront la
perte de leurs parens enlevés au milieu de
leur course; où que des pères & mères
décrépis se verront arracher par une mort
précoce les soutiens de leur vieillesse; lors-
que des frères arroseront de leurs larmes le
tombeau de leurs sœurs; l'épouse celui de
son époux, & l'amante celui de son amant?

Faites grace alors à ma mémoire, ô mes enfans, ne maudissez pas ma tranquille poussière. Il est bien juste que les approches de la mort soient accompagnées de frémissement & d'horreur; il est bien juste que nous sentions tout le poids de la malédiction à la dernière heure qui nous arrachera de cette vie de péché. C'est la mort qui ôte à l'ame cette enveloppe de limon qui l'entoure, pour la tirer de son état de malédiction, & la rendre heureuse, si malgré le peu de pouvoir qui lui reste pour le bien, elle a lutté contre ses vices, & qu'elle ait tâché de s'élever à la vertu. Ainsi mes enfans, il ne faudra pas que vous maudissiez ma cendre. Notre séjour sur la terre n'est pas proprement une vie; c'est l'aurore de la vie. Ecroulez-vous, montagnes accablantes qui pesez sur moi. C'est en mourant que je retournerai à la vie, j'en attends l'instant, comme un tendre père, qui s'étant éveillé le premier pendant un matin délicieux du printemps, attend au lever du soleil que ses chers enfans se réveillent, & viennent goûter ses

embrassemens. Telles étoient les pensées d'Adam livré à lui-même, lorsqu'un doux sommeil vint s'emparer de ses sens, & lui rendit le calme & le repos.

Pendant ce temps-là, Ève assise à ses côtés pleuroit amèrement, & disoit à voix basse ; pour ne pas troubler le sommeil de son époux : Que de maux j'éprouve ! O malédiction, suite du péché, appesantis ton fardeau sur moi. Double les maux que tu répands sur moi. Tout ce que vous souffrez de douleurs & de maux, ô vous tous, vient de moi seule : c'est moi qui ai péché la première : hélas ! les maux que vous supportez sont autant de vers rougeurs qui me dévorent. Cher époux, si tu mourais ! (Ah je frémis de cette idée ! un frissonnement général, une sueur froide, me saisissent : les horreurs de la mort peuvent-elles être plus effroyables ?) si tu allois mourir par ma faute, ô Adam ! si c'étoient actuellement les angoisses de la mort qui te saisissent ; ah ne me regarde pas avec mépris ou avec colère ; & vous, mes enfans, ne maudis-

sez pas votre mere, je ne suis que trop à plaindre. Il est vrai qu'aucun reproche n'est encore échappé de vos lèvres : mais hélas ! chacun de vos soupirs, chacune de vos larmes n'est-elle pas un reproche douloureux ? O Dieu tout-puissant, prête l'oreille à mes prières plaintives, ôte - lui ses souffrances ; ou si ce sont les avant-coureurs de la mort, si son corps doit retourner à la terre, affreuse idée ! purlors ne me sépare pas de lui, laisse-moi mourir avec lui, à ses côtés ; retire mon ame la première, pour que je ne voie point sa mort ; j'ai péché la première. Eve se tut, & toute inconsolable elle pleuroit à côté d'Adam assoupi.

Cain étoit sorti dans les champs : les larmes de ses joues avoient eu le temps de se sécher ; je ne pouvois, disoit-il en s'en allant, je ne pouvois m'empêcher de pleurer auprès du lit de mon père ; ses gémissemens & ses discours avoient pénétré mon ame. Cependant — il ne mourra pas, je l'espère. O Dieu, fais qu'il ne meure pas, ce bon père que j'aime. Oui, je ne pouvois m'em-

pécher de pleurer : mais pour pleurer comme mon frere, il faudroit que je fusse plus efféminé que je ne le suis. Dira-t-on encore que je suis d'une humeur farouche ? On ne dira-t-on pas au moins qu'Abel aime plus son père que moi , parce que je n'ai pas sanglotté comme lui ? J'aime mon père , je l'aime autant que fait Abel : mais je ne puis pas commander à mes larmes de couler.

Abel de son côté accablé de douleur alloit à ses pâturages ; les larmes couloient encore de ses yeux, lorsqu'il se jeta à terre, baissant son front jusques sur l'herbe , qu'il humectoit de ses pleurs , & adressa cette prière au Seigneur :

Je te loue dans la plus profonde humilité , ô toi , qui régles le destin des mortels avec une sagesse & une bonté infinie. J'ose dans nos tribulations élever mes prières jusqu'à toi ; car tu as permis au pécheur de t'implorer, tu nous as permis cette douce consolation dans nos maux. Je ne dois pas sans doute espérer que tu réformes les voies de ta sagesse, pour écouter les vœux d'un

vermisseau plaintif. Tes voies sont sages & bonnes, ô mon Dieu: je ne te demande absolument que la force de souffrir, & de la consolation dans nos peines. Mais si nos vœux ne sont pas en contrariété avec les voies de ta sagesse, rends-nous notre pere commun, rends à notre mere son époux qu'elle te demande, rends-lui celui qui partageoit son bonheur & sa misère, & dont le sort étoit si étroitement lié au sien, que la vie de l'un est celle de l'autre. Rends à des enfans inconsolables un pere chéri, remets l'heure de sa mort à des jours éloignés. Commande par un simple signe, & les maux les plus affreux disparaîtront aussi-tôt; la joie, le ravissement & les actions de graces, s'élèveront vers ton thrône, de l'humble cabane des mortels. Permets que celui qui nous a donné la vie reste encore long-tems avec nous; qu'il annonce encore parmi nous tes bontés infinies, & qu'il dicte tes louanges à nos fils & à nos filles, dès l'âge où ils articuleront à peine. Que si les décrets de ta sagesse ordonnent qu'il meure, ne

t'offense pas, ô mon Dieu, de ma douleur & de mon frémissement! — mais si ta sagesse a résolu qu'il meure, pardonne à ma douleur le désordre de mes paroles, & souffre que mes entrailles soient émues; s'il doit mourir, prête-lui ton assistance à l'heure terrible où sa poussière se dissoudra. Pardonne alors nos cris & nos lamentations; permets à notre douleur d'éclater, ou modère-la par tes consolations divines, afin que nous ne succombions pas au désespoir, & que nous louions ta sagesse dans l'abîme même de la misère.

Telle avoit été la prière d'Abel, prosterné à terre avec une profonde humilité; il entendit du bruit, & des odeurs suaves répandues dans la contrée, portèrent leurs parfums jusqu'à lui; il tourna la tête, & il aperçut près de soi un Ange Gardien tout rayonnant de beautés; des roses couronnoient son front ferein, son souris étoit gracieux comme l'Aurore, & il dit d'une voix douce comme l'haleine du Zéphire: Ami, le Seigneur a entendu favorablement ta prière,

il m'a commandé de m'envelopper d'un corps opaque, & de vous apporter dans vos maux la consolation & le secours. La sagesse éternelle qui veille sans cesse au bien-être de chaque créature, & qui a soin de l'Insecte rampant, comme de l'Archange brillant de lumière, a bien voulu ordonner à la terre de produire dans son sein des remèdes salutaires pour le service de ses habitans, dont le corps est ouvert aux douleurs & à toutes les influences malfaisantes que la nature, depuis la malédiction, a exhalées autour d'eux comme autant de degrés pour les conduire à la corruption qui les attend. Ami, prends ces fleurs & ces plantes, ce sont des Spécifiques propres à rétablir la santé de ton pere, fais les bouillir dans de l'eau de fontaine, qu'il en boive, & il sera guéri.

L'Ange lui donna les fleurs & les plantes, & disparut: frappé d'un étonnement inexprimable, Abel étoit resté immobile. O Dieu, s'écria-t-il, qui suis-je, pour que tu exauces aussi favorablement les gémissemens d'un pécheur qui n'est que cen-

dre & poussière ? Comment le mortel peut-il te rendre de suffisantes actions de grâces ? Comment peut-il exalter dignement ta bonté ? Non, le mortel ne le peut pas, Seigneur ; les Anges mêmes par leurs hymnes ne le pourroient pas. Soudain il court à sa cabane ; la joie lui prête des ailes , & il prépare avec une impatience avide la boisson salutaire. Ensuite il vole à la cabane du pere, où Eve étoit assise auprès de son lit, baignée de larmes, où Thirza & Mehala se tenoient tristement debout à ses côtés. Elles virent avec surprise son empressement, la joie peinte dans ses yeux, & le souris sur ses levres. O mes Bien-aimées, dit-il, essuyez vos larmes, le Seigneur a exaucé notre priere, il nous a secourus ; car un Ange m'est apparu comme je priois dans le jardin, il m'a donné des simples cueillis de sa main céleste : fais-les bouillir, m'a-t-il dit, dans de l'eau claire, & rends à ton pere la santé. Elles éconterent ce récit avec étonnement, & témoignèrent leur reconnaissance par des louanges & des actions de

graces. Le pere avoit pris la boisson odorante , & déjà en éprouvant l'effet , il se leva sur son séant , & rendit graces au Seigneur , avec une ardente piété ; ensuite prenant la main du fils , il la pressa tendrement contre ses joues , & la mouilla de ses larmes en disant : O mon fils , mon cher fils , béni sois-tu , toi par qui le Seigneur m'envoie du secours , toi dont la vertu plaît au Seigneur , toi dont il exauce les prières ; béni sois-tu encore une fois , mon fils bien-aimé. Eve & ses filles s'approcherent aussi , & embrasserent celui par qui le Seigneur avoit envoyé son secours.

A cet instant même , Caïn revint des champs. Des soucis inquiets me tourmentent , avoit-il dit , je vais monter à la cabane de mon pere ; peut-être a-t-on besoin de mon secours , peut-être qu'il meurt , hélas ! & que je ferai assez malheureux pour ne pas recevoir la dernière bénédiction de ses levres. Et dans cette pensée il étoit revenu des champs. Il vit avec surprise en arrivant régner la joie & les tendres embrassements ;

il entendit comme le pere bénissoit le fils. Mehala si-tôt qu'elle l'eut apperçu, courut à lui, l'embrassa & lui raconta comment le Seigneur avoit envoyé du secours par Abel. Caïn s'approche du lit du pere, lui baise la main en disant : Je vous salue, ô mon pere ; loué soit le Seigneur, qui vous rend à nos larmes. Mais, ô mon pere, n'avez-vous point de bénédiction pour moi ? Vous avez béni celui par qui le Seigneur nous a envoyé du secours ; bénissez-moi, mon pere, je suis votre premier-né. Adam le regarda tendrement, & lui ferrant la main dans la sienne, je te donne ma bénédiction, lui dit-il, ô Caïn : fois béni de Dieu, ô mon premier-né. Que la grace du Seigneur soit toujours sur toi : que ton cœur jouisse d'une paix tranquille, & ton ame d'un repos inaltérable. Ensuite Caïn se tourna vers son frere, & l'embrassa, (comment eût-il pu ne le pas faire ? tous les autres l'avoient fait,) Puis il sortit de la cabane, mais ce fut pour s'aller confiner dans l'enfoncement d'un bo-
eage obscur, où accablé de mélancolie, il

s'écria : Une paix tranquille ! — un repos inaltérable dans l'ame ! Eh comment aurois-je cette paix , ce repos ? — N'a-t-il pas fallu que je demandasse la bénédiction , qui couloit volontairement de ses lèvres lorsqu'il s'est agi de bénir mon frere ? On me laisse mon rang de premier-né ; grand avantage, malheureux que je suis , je n'ai de supériorité qu'en fait de misère & de dédain. C'est par lui que le Seigneur a envoyé du secours à notre pere. Tout ce qui peut le faire aimer plus que moi lui arrive. Comment auroient-ils de la considération pour moi , qui suis le rebut du Seigneur & de ses Anges ? Ils ne m'apparoissent pas à moi ; ils passent avec dédain sans m'honorer de leur attention , tandis que je m'épuise à travailler aux champs , & que la sueur coule sur mon visage bafané ; ils passent , & c'est pour l'aller trouver , lui dont les mains délicates se jouent dans les fleurs , ou qui se tient oisif près de son troupeau , ou verse quelques larmes qu'il a de trop , à l'occasion de ce que le soleil touchant colore de pourpre les nuages , ou

que la rosée éclate sur l'émail des fleurs. Malheur à moi d'être le premier-né, puisque mon aîné ne m'assure qu'un poids plus accablant de malédiction. Toute la nature lui sourit; je suis le seul à manger un pain de douleur à la sueur de mon visage; je suis en tout le seul malheureux. C'est en roulant dans son cerveau mélancolique, ces noires pensées de haine & d'envie, qu'il erroit dans le fond du bocage.

Le soleil se retiroit derrière les monts d'azur, & teignoit, en descendant sous l'horizon, les nuées en couleur de feu, lorsqu'Adam de son côté parla ainsi : Le soleil se retire derrière les monts, je veux aller devant la cabane avant que le jour finisse, louer le Seigneur, qui m'a secouru; & il sortit de son lit plein de force & de vigueur. Eve avec ses filles l'accompagnoit. Le soleil du soir répandoit sur ces régions une lumière douce. Adam se jette à genoux, & parcourant avec des yeux transportés la contrée ainsi éclairée : Me voici, dit-il à Dieu, avec une fervente effusion de cœur : me

voici, mon souverain Maître, prosterné devant votre face, pénétré de votre bonté infinie. Douleurs aiguës, qu'êtes-vous devenues? Vous aviez atteint jusqu'à mes os; vous bruliez mes viscères comme un feu: mais au milieu de mes souffrances, mon ame s'est élevée au Ciel, elle a mis sa confiance dans le Seigneur; le Seigneur m'a regardé du haut du Ciel, & a exaucé nos prières; aussi-tôt les douleurs ont cessé de me déchirer, la force & la gaieté font venues ranimer mes membres; la mort n'avoit pas encore de droit sur ma cendre, je devois encore te louer dans ce corps mortel, & donner en ma personne de nouvelles preuves à l'Univers de ta clémence & de tes miséricordes sur l'homme pécheur. Je te louerai, ô Dieu infiniment bon, depuis le crépuscule du matin jusqu'à celui du soir. Tant que mon ame sera entourée de son enveloppe terrestre, elle bégayera tes louanges & la reconnaissance: mais dès qu'elle en sera dégagée, s'élevant alors triomphante à une nature plus noble, elle te verra face à face dans tout

Éclat de ta magnificence. O vous, Anges
brillans de lumière, jetez les yeux sur cette
demeure de pécheurs, ce séjour de la Mort.
Cette terre dont les fondemens s'ébranlerent,
d'où le printemps disparut, dès que le péché
l'eut souillée, dès que Dieu eut détourné
ses regards de dessus nous; cette terre est le
théâtre des merveilles de sa bonté infinie;
soyez-en les témoins, & dans une sainte
yvette, louez-en l'auteur plus dignement
que nous ne pouvons faire. L'homme,
hélas! ne peut qu'esquiver; que balbutier
son ravissement! Je te salue, aimable soleil;
je te salue avant ton coucher. Lorsque tes
rayons du matin commençoient à briller
derrière les cédres, je gémissois, accablé
par la douleur; lorsqu'ils éclairèrent ma ca-
bane, je te saluai par des soupirs; lorsque
le soir tes rayons brillent derrière les mon-
tagnes, prosterné à genoux, je rends grâces
au Seigneur, qui m'a déjà secouru, qui
dissipe mes douleurs. Je vous salue,
montagnes élevées, & vous collines répân-
dus dans les plaines, mon œil vous verra

encore , quand vous réfléchirez les rayons vermeils de l'un & l'autre crépuscule : je vous salue , oiseaux qui chantez les louanges de l'Eternel , votre chant récréera encore mon oreille ; il me réveillera dès le matin pour chanter des hymnes au Seigneur. Vous , fontaines murmurantes , mes membres se reposeront encore sur vos bords émaillés de fleurs , où le bruit de vos douces ondes fait naître un sommeil bienfaisant. Et vous bocages , buissons , berceaux , je me promènerai encore sous vos ombrages : vous verserez encore votre agréable fraîcheur sur ma tête , lorsqu'enfveli dans de profondes méditations , j'errai dans vos chatmans labyrinthes. Je te salue , ô nature entière : mais j'en adore uniquement le tout puissant Modérateur qui a soutenu mon vil limon prêt à s'écrouler.

C'est ainsi que le pere des humains louoit le Seigneur ; la nature paroïsoit attentive à sa prière , & les créatures sembloient le féliciter sur son retour à la vie. Le soleil ne donnant plus qu'une lumière adoucie ,

dardoit encore ses derniers rayons à travers le feuillage, prêt à s'aller cacher derrière les montagnes; les fleurs distribuient leurs parfums sur les jeunes zéphirs, comme pour les charger de les exhaler sur lui; & les oiseaux, comme à l'envi, lui donnoient l'agréable amusement de leur doux gazouillement & de leurs folâtres badinages. Caïn & Abel arriverent sous le feuillage, & virent avec une joie délicieuse leur pere rendu à leurs vœux. Sa prière finissoit; il se leva, & embrassa sa femme & ses enfans; des larmes de joie couloient de ses yeux; après quoi il s'en retourna dans sa cabane. Cependant Abel dit à Caïn: mon cher frere! quelles actions de grâces rendrons-nous au Seigneur de ce qu'il a exaucé nos gémissemens, & de ce qu'il nous rend notre précieux pere? Je vais, pour moi, à cette heure où la lune se leve, m'acheminer vers mon Autel, pour y offrir au Seigneur en sacrifice le plus jeune de mes agneaux. Et toi, mon cher frere, es-tu dans la même idée? Voudrois-tu aussi sur ton Autel faire un sacrifice au Seigneur?

Cain le regardant d'un œil chagrin : Oui dit-il. Je vais aller aussi à mon Autel, offrir en sacrifice au Seigneur, ce que la pauvreté des champs me donne. Abel lui répondit gracieusement : Mon frere, le Seigneur ne compte pour rien l'agneau qui brûle devant lui, ni les fruits de la campagne que la flamme consume, pourvu qu'une piété sans tache brûle dans le cœur de celui qui donne l'un ou l'autre.

Cain repartit : il est vrai, le feu tombera tout d'abord du Ciel pour consumer ton holocauste, car c'est par toi que le Seigneur a envoyé du secours : pour moi il m'a dédaigné ; mais je n'en irai pas moins lui offrir mon sacrifice. Je suis aussi pénétré que toi de reconnaissance ; notre pere rendu à nos vœux m'est précieux comme à toi ; qu'au surplus le Seigneur agisse avec moi, misérable vermine, selon son bon plaisir.

Abel alors se jeta tendrement au cou de son frere, en disant : Ah mon frere ! mon cher frere, est-ce que tu te fais un nouveau sujet de chagrin de ce que le Seigneur s'est

servi de moi pour porter du secours à mon pere ? S'il s'est servi de moi , c'est une commission dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frere, écarte , je t'en supplie , ces fâcheuses idées ; le Seigneur qui lit dans nos ames fait bien y découvrir les pensées injustes & les murmures sourds. Aime-moi comme je t'aime. Vas offrir ton sacrifice : mais ne permets pas que des dispositions impures en souillent la sainteté ; & compte qu'alors le Seigneur recevra favorablement tes louanges & tes actions de graces , & qu'il te bénira du haut de son trône.

Cain ne répondit point , il prit le chemin de ses champs , & Abel le regardant avec tristesse , prit celui de ses pâturages , chacun s'avancant vers son Autel. Abel égorga le plus jeune de ses agneaux , l'étendit sur l'Autel , le parfuma de branches aromatiques & de fleurs , & mit le feu à l'holocauste , puis échauffé d'une piété fervente , il se mit à genoux devant l'Autel , & fit à Dieu les actions de graces & les louanges les plus af-

fectueuses. Pendant ce temps, la flamme du sacrifice s'élevoit en ondoiant à travers les ombres de la nuit : le Seigneur avoit défendu aux vents de souffler, parce que le sacrifice lui étoit agréable.

De son côté Caïn mit des fruits de ses champs sur son sacrifice & se prosterna devant son Autel ; aussitôt les buissons s'agitèrent avec un bruit épouvantable, un tourbillon dissipa en mugissant le sacrifice, & couvrit le malheureux de flammes & de fumée. Il recula de l'Autel en tremblant, & une voix terrible, qui sortit de l'obscurité effroyable de la nuit, lui dit : pourquoi trembles-tu, & pourquoi la terreur est-elle peinte sur ton visage ? Il en est encore temps, corrige-toi ; je te pardonnerai ton péché si non ton péché & son châtement te poursuivront jusques dans ta cabane. Pourquoi haïs-tu ton frere ? il t'aime, te comble & t'honore ! La voix se tut, & Caïn failli de frayeur, quitta ce lieu affreux pour lui, & s'en retourna à travers la nuit ; le vent furieux chassoit encore après lui la fu-

mée infecte du sacrifice ; son cœur frissonnoit , & une sueur froide coula de ses membres. Cependant en promenant ses regards, il vit dans la campagne les flammes du sacrifice de son frere , qui s'élevoient en tournoyant dans les airs. Désespéré par cette vue , il tourna ses regards ailleurs , & dit en grinçant des dents : Le voilà , le favori , qui offre son sacrifice. Fuyez , mes yeux , ce spectacle outrageant : si j'en étois plus longtemps le témoin , toute la rage des enfers est dans mon cœur , non je ne pourrois pas m'abstenir de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilection : mais tournons notre fureur sur nous-mêmes. Venez , ô Mort , ô destruction ! venez finir les maux d'un infortuné. Ah mon pere , faut-il que tu ayes péché ! Je devrois peut-être me présenter à tes yeux avec ce pâle désespoir peint sur mon visage ; afin que tu voyes le comble de ma misère , afin que tu pressentes tous les malheurs de tes descendants ? Non , soyons malheureux seuls , & ne nous vengeons pas sur un pere , en lui

présentant cet affreux tableau. Une horreur mortelle le saisiroit, il en expireroit en ma présence, & j'en serois bien plus malheureux. La colere du Seigneur s'est appesantie sur moi, il m'a maudit, il me dédaigne; je suis la plus malheureuse creature qui habite cette terre. Les animaux de la campagne, les insectes rampans, sont pour moi dignes d'envie. O Dieu miséricordieux, si tu pouvois étendre ton indulgence sur moi! Laisse fléchir ta colere, ou me replonge dans le néant. — Mais que dis-je, cœur endurci que je suis! Si tu te corriges, m'a-t-il été dit, je te pardonnerai ton péché. Choisis le pardon ou la misère, misère éternelle, misère inexprimable! Oui j'ai péché, oui mes iniquités s'élèvent au-dessus de ma tête, & te crient vengeance, ô Dieu juste! que ta vengeance est juste aussi! Plus on s'éloigne des voies de la perfection & de la sagesse, plus on devient malheureux. Il faut bien que je sois coupable, puisque je suis malheureux. Je les quitterai ces voies perverses. Détourne

tes yeux, ô mon Dieu, de dessus mes iniquités passées. Préserve-moi d'en commettre de nouvelles. Prends pitié de moi, ô mon Dieu ! ou — anéantis - moi !



LA MORT
'D' A B E L.

CHANT QUATRIEME.

L'air étoit encore humide de la rosée de la nuit, les oiseaux assoupis gardoient le silence, & le soleil levant n'avoit pas encore doré les sommets des montagnes & les brouillards errans du matin. Caïn sortoit de sa cabane, traînant sa noire mélancolie au-devant du crépuscule. Mehala, sans savoir qu'il l'entendoit, avoit pleuré sur lui, & son occupation pendant la nuit entière avoit été de lever les mains au ciel en priant & gémissant. Pour lui, errant avant l'aurore, sa voix murmurante résomboit dans le calme profond des campagnes, comme un tonnerre éloigné. O nuit odieuse, disoit-il, quels noirs nuages rodeient autour de moi ! Quel

effroi , quelle terreur ! Cependant mon imagination alloit se calmer , mes visions affreuses alloient disparoître , lorsque ses sanglots & ses lamentations m'ont éveillé. Hélas ! le sommeil ne me quitte que pour me plonger dans la désolation. Ne puis - je donc jamais jouir d'une heure de repos ? Qu'avoit-elle à pleurer sur moi ! Elle ne fait pas encore que mon sacrifice a été rejeté. Ces pleurs m'accablent ; je ne puis tenir à ces gémissemens , à ces cris , ils m'ont ravi d'avance le repos du jour qui va luire. Un souris d'approbation accompagne tout ce que fait mon frere. Il n'y a que moi que la tristesse poursuit en tous lieux. Je t'aime , Mehala , je t'aime plus que moi-même : pourquoi faut-il que ce soit toi qui remplisses d'amertume le peu d'heures destinées à mon repos !

Il s'arrêta sous un buisson qui par le pied tenoit à un roc. Oh doux sommeil , dit-il , rends - moi ici ta faveur bienfaisante. Malheureux que je suis , fatigué jusqu'à l'épuisement , je t'attendois dans ma cabane , & à

peine avois-tu déployé tes douces ailes sur moi, qu'une voix lamentable m'a réveillé. Ici sans doute personne ne troublera mon repos, à moins que les Etres même inanimés ne me poursuivent jusques dans les retraites les plus écartées. O terre, qui depuis ta malédiction trop sévère exiges des travaux si rudes; — travaux encore qui ne prolongent ma vie que pour me rendre plus longtemps malheureux; — en ce moment au moins, laisse-moi par quelques instans de repos réparer ma lassitude extrême; je n'attends pas d'autre bonheur, & n'en connois pas de plus grand. Il dit, & se coucha sur l'herbe parfumée, où bientôt le sommeil déploya sur lui ses sombres ailes.

Anamalech avoit suivi ses pas en secret, & se trouvoit à côté de lui. Un profond sommeil s'est emparé de ses yeux, dit-il, je vais me coucher à son côté, je troublerai son ame par des objets fantastiques. Venez songes légers, secondez-moi, rassemblez toutes les images qui pourront faire naître en lui la fureur & l'égarement, l'envie à

la dent corrosive, la colere emportée, & toutes les passions tumultueuses. Ainsi dit l'esprit impur, & il se blottit auprès de Caïn. Tandis qu'il s'y arrangeoit, un bruit épouvantable se fit entendre sur la cime des montagnes, un vent mugissant agitoit les buissons, & rabattoit les boucles des cheveux de Caïn le long de son front & de ses jouës. Mais envain les buissons mugirent, envain les boucles de ses cheveux battirent son front & ses jouës: le sommeil s'étoit appesanti sur ses yeux; rien ne put les lui faire r'ouvrir.

Il vit en songe une vaste campagne, parsemée de pauvres chaumières. Il vit ses fils & ses petit-fils dispersés dans la plaine, où ils s'exposaient résolument au soleil du midi qui dardoit ses rayons brûlans sur leurs cous hâlés; assidus à leurs durs travaux, tantôt ils préparoient la terre à recevoir de nouvelles semences; ou courbés dans les sillons ils s'enfangoient les mains à extirper les ronces épineuses qui étouffoient leurs grains naissans, & en interceptoient la nutri-

tion; tandis que leurs femmes plus résidentes dans les cabanes préparoient de sobres repas pour le moment de leur retour. Il vit Eliel, son fils aîné (car il voyoit distinctement dans ce songe) il vit Eliel soulever de terre en gémissant, un pesant fardéau, & le charger sur ses épaules; la sueur couloit sur son visage rembruni, & la tristesse étoit peinte dans ses yeux. Que cette vie est malheureuse, disoit-il, accablé par le faix, qu'elle est remplie de peines & d'incommodités! Que la malédiction est rudement appesantissant sur les fils de Caïn. Celui qui créa cette terre, les a-t-il tous bannis de ses yeux après la malédiction? Ou la malédiction n'a-t-elle su frapper que les enfans du premier né? Là-bas dans les campagnes habitées par les fils d'Abel, d'où ces durs parens nous ont exclus, ne nous laissant de libre que ces déserts arides, là-bas où ils reposent voluptueusement à l'ombre des bocages, la nature semble avoir consacré toutes ses productions à leur molle paresse; toutes les consolations, les adou-

eiffemens, les plaisirs, s'il en est sur la terre, sont réservés pour ces voluptueux; notre partage à nous, est l'indigence & le travail. A ces mots Eliel toujours chargé de son fardeau se traîne vers la cabane. Caïn vit ensuite plus loin une plaine émaillée de fleurs, que traversoient en serpentant des ruisseaux d'eau vive; dans leur course vagabonde ils s'avançoient jusques sous les cintres des berceaux, sous l'ombrage des bosquets touffus, & le long des routes bordées d'arbres; leur onde réfléchissoit les couleurs éclatantes des divers fruits, & après avoir erré long-temps à travers des gazons fleuris, ils finissoient par s'aller confondre avec des étangs tranquilles & ombragés. Ici dans un bois de citronniers folatroient des zéphirs rafraîchissans; plus loin un bocage de figuiers déployoit son vaste ombrage sur les tendres fleurs. Ce séjour réunissoit dans la réalité tous les agrémens dont il a plu à la fable de décorer la belle vallée de Tempé, & l'agréable région de Gnide, où s'élevoit en l'honneur de Vénus un Temple

magifique sur de brillantes colonnes. Cain vit dans son rêve des troupeaux blancs comme la neige errer dans l'herbe haute, & brouter les fleurs odorantes, pendant que le berger délicat couronné de fleurs, fredonoit une chanson tendre auprès de sa douce amie, couchée négligemment à l'ombre. Là de jeunes garçons, beaux comme les Amours, & de jeunes filles, belles comme les Graces, s'assembloient sous la voûte d'un treillage garni de chèvrefeuille & de myrte. Alors de doux breuvages pétilloient dans des coupes d'or, & des fruits délicieux brilloient sur des tables couvertes de fleurs; tandis que des chants agréables & des instrumens harmonieux retentissoient à l'entour. Il lui sembla qu'un jeune homme se levoit au milieu de l'assemblée. Que tout vous prospère, mes bien-aimés, dit-il à ses compagnons, que tout vous prospère; & pour vous rendre votre bonheur durable, écoutez ce qui j'ai à vous dire. La nature, il est vrai, nous sourit, elle a rassemblé tous ses charmes autour de notre demeure:

mais elle ne laisse pas d'exiger de nous des soins & du travail, travail & soins trop pénibles pour nous, qui nous sommes consacrés à des occupations plus douces. Il seroit dur pour nos mains accoutumées à toucher les cordes sonores de la lyre, de cultiver les champs; & nos têtes qui tous les jours reposent à l'ombre, couronnées de roses, ne sauroient endurer l'ardeur brûlante du soleil. O mes bien-aimés, je vais vous confier des pensées qui m'ont je crois été inspirées par un Ange protecteur. Quand l'obscurité de la nuit sera arrivée, marchons vers les campagnes peuplées de laboureurs; & quand harassés des travaux de la journée ils seront ensevelis dans un profond sommeil, allons les surprendre, les lier, & menons-les prisonniers dans nos demeures, afin que ces hommes grossiers, qui ne sont pas comme nous initiés dans les beaux arts, supportent seuls les travaux de la campagne, & que leurs femmes & leurs filles soient employées à servir les nôtres. Mais je vous l'ai dit, choisissons la nuit pour cette expé-

dition. Il est pourtant vrai que nous leur sommes supérieurs en nombre : mais qu'avons-nous besoin de risquer de dangereux combats ? Ainsi parla le jeune-homme, & la foule témoigna son applaudissement par des acclamations de joie. Aussitôt une nouvelle scène vint frapper les yeux de Caïn. Le projet inhumain s'exécutoit déjà. Il étoit nuit. Des cris d'épouvante & de désolation, mêlés avec les cris de triomphe, vinrent du côté des cabanes, qui toutes en flammes éclairaient les roches & les campagnes. A la vue de l'embrasement, il vit ses fils attachés, & leurs femmes & leurs enfans marchans devant les fils d'Abel comme un troupeau timide d'agneaux bélans.

Tel fut le songe de Caïn. Il en frémissait encore dans son sommeil, lorsqu'Abel qui l'avoit aperçu dans le bocage au pied du rocher, s'approcha de lui ; & jettant sur lui des regards pleins d'affection, il dit avec cette douceur qui lui étoit propre : Ah mon frere puisses-tu bientôt te réveiller, pour que mon cœur gros de tendresse, te

puisse exprimer ses sentimens , & que mes bras puissent t'embrasser ! Mais plutôt modérez - vous , desirs empressés ; retenez vos haleines , zéphirs du bocage , & vous petits oiseaux ne fredonnez qu'à demi - voix , de peur d'interrompre ou de troubler le précieux repos de mon frere. Peut-être que ses membres fatigués ont encore besoin des influences restaurantes du sommeil. Mais — comme le voilà étendu , pâle — défait — inquiet ; — la fureur paroît peinte sur son front. Eh pourquoi le troublez-vous , songes effrayans ? Laissez son ame tranquille ; venez images agréables , peintures des douces occupations domestiques , & des tendres embrassemens , venez dans son ame. Que tout ce qu'il y a de beau & d'agréable dans la nature remplisse son imagination de charmes & de délices : qu'elle soit riante comme un jour de printemps ; que la joie soit peinte sur son front , & qu'à son réveil les Hymnes éclosent de ses lèvres. A ces mots il fixa son frere avec des yeux animés d'un tendre amour , & d'une attente inquiète.

Tel qu'un lion redoutable , dormant au pied d'un rocher , qui tout endormi qu'il est , glace d'effroi par sa crinière hérissée le voyageur tremblant , & l'oblige à prendre un détour pour passer : si d'un vol rapide une fleche meurtrière vient à lui percer le flanc , il se leve soudain avec des rugissemens affreux , & cherche son ennemi , en écumant de rage ; le premier objet qu'il rencontre sert de pâture à sa fureur , il déchire un enfant innocent qui se joue avec des fleurs sur l'herbe. Ainsi se leva Caïn , les yeux étincellans & le visage pâle de fureur. Un orage de colere se formoit , la nuée étoit prête à crever , il frappa du pied contre terre ; ouvre-toi , ô terre , s'écria-t-il , ouvre-toi , & engloutis-moi profondément dans tes abîmes. Je n'éprouve que des malheurs , & pour comble d'horreurs , ô fatale perspective ! je vois que le sort affreux qui me poursuit , doit être un jour transmis sur la tête de mes enfans. Mais non , tu ne t'ouvriras pas , je t'implore en vain ; le vengeur tout-puissant t'en empêchera ; il

CHANT QUATRIEME. 141

faût que je sois misérable , il le veut ; & de peur que mes maux futurs ne me laissent jouir du présent , il écarte lui-même le rideau, pour me faire voir les profondeurs de l'avenir. Maudite soit l'heure à laquelle ma mere , en m'enfantant , a donné la première preuve de sa triste fécondité. Maudite soit la région où elle a senti les premières douleurs de l'enfantement. Périssent tout ce qui y est né ; que celui qui veut y semer perde ses peines & sa semence , & qu'une terreur subite fasse tressaillir tous les os de ceux qui y passeront.

Telles étoient les imprécations du malheureux Caïn , lorsqu'Abel pâle comme on l'est au bord du tombeau , risqua de s'avancer à pas chancelans. Mon frere , lui dit il , d'une voix entrecoupée par l'effroi , mais non — Dieu ! --- je frissonne ! --- un des féditions réprouvés que la foudre de l'Eternel a précipités du ciel , a sans doute emprunté sa figure , sous laquelle il blasphème ! --- Où est-il mon frere ? Ah fuyons ! où es-tu , mon frere , que je te bénisse ?

Le voici, s'écria Caïn, avec une voix de tonnerre; le voici, beau favori, mignon chéri du vengeur éternel, & de toute la nature; toi dont la race de vipère fera un jour la seule heureuse dans le monde: car il le faut bien. Il étoit juste qu'il y eût une génération qui donnât à la troupe bénite, des serviteurs soumis, des bêtes de somme, afin que ces hommes délicats n'épuisent pas à des travaux rudes, des corps consacrés à la volupté. Ah! toute la rage de l'enfer est dans mon cœur. Ne pourrai-je? --

Caïn! mon frere! dit Abel en l'interrompant avec une émotion dans la voix, & une altération dans le visage, qui exprimoit tout à la fois, sa surprise, son inquiétude & son affection, quel songe affreux a troublé ton ame? Je viens dès l'aurore pour te chercher, pour t'embrasser, pour te bénir avec le jour naissant: mais quelle tempête intérieure t'agite? que tu reçois mal mon tendre amour! Quand viendront, hélas! les jours fortunés, les jours délicieux, où la paix & l'amitié fraternelle rétablies feront

revivre dans nos ames le doux repos & les plaisirs rians ; ces jours après lesquels notre pere affligé , & notre tendre mere soupirent avec tant d'ardeur ? O Caïn , tu ne comptes donc pour rien ces plaisirs de la réconciliation , à quoi tu feignis toi-même d'être sensible , lorsque tout transporté de joie je volai dans tes bras ? Est-ce que je t'aurois offensé depuis ? Dis - moi , si j'ai eu ce malheur : mais tu ne cesses pas de me lancer des regards furieux. Je t'en conjure par tout ce qu'il y a de sacré , laisse - toi calmer , souffre mes innocentes caresses ! Tout en disant ces derniers mots , il se mit en devoir d'embrasser les genoux de Caïn : mais celui - ci recula en arriere ; -- ah serpent , dit-il , tu veux m'entortiller ! -- Et en même-temps ayant saisi une lourde massue , qu'il éleva d'un bras furieux , il en fendit la tête d'Abel. L'innocent tomba à ses pieds , le crâne fracassé ; il tourna encore une fois ses regards sur son frere , le pardon peint dans les yeux , & mourut ; son sang coula le long des boucles de sa blonde

chevelure , aux pieds même du meurtrier.

A la vue de son crime , Caïn épouvanté , étoit d'une pâleur mortelle ; une sueur froide couloit de ses membres tremblans ; il fut témoin des dernières convulsions de son frere expirant. La fumée de ce sang qu'il venoit de verser , montoit jusqu'à lui. Maudit coup ! s'écria - t-il ; mon frere ! --- réveille toi , --- réveille-toi , mon frere ! Que son visage est pâle ! que son oeil est fixe ! comme son sang inonde sa tête ! --- Malheureux que je suis ! --- Ah qu'est - ce que je pressens ? --- des horreurs infernales ! Son désespoir lui faisoit pousser des hurlemens. Il jetta loin de lui la massue sanglante , & de son poing fermé il se frappoit violemment le front. Puis se baissant sur la malheureuse victime de sa rage , il voulut la relever de terre. Abel ! --- mon frere ! -- crioit-il au cadavre sans vie ; Abel , réveille - toi. --- Ah ! l'horreur des enfers vient me saisir ! Comme sa tête dégoûtante de sang est panchée ! Quelle défail-

lance! --- O mort --- c'en est donc fait
pour toujours! mon crime est sans remède.
Où fuir, & comment fuir? Mes genoux
chancelans se refusent à moi; puis poussant
des hurlemens effrayans, il se traîne languis-
samment dans le bocage voisin.

Le séducteur, d'un air triomphant, se
tenoit près du mort, avec une orgueilleuse
allégresse; il se dresse fièrement sur son
corps gigantesque; son aspect étoit aussi ef-
frayant que la noire colonne de fumée qui
s'élève des décombres à demi consumées
d'une cabane solitaire, dont les habitans
travailloient paisiblement dans les champs,
tandis que la flamme dévorait toutes leurs
commodités domestiques, toutes leurs richesses.
Anamalech suivit le criminel des
yeux avec un souris infernal; puis jettant
sur le cadavre un regard de complaisance:
Quel doux spectacle, dit-il, qu'il est agréa-
ble de voir pour la première fois la terre
abreuée de sang humain! Je n'ai jamais vu
couler avec autant de plaisir les sources
sacrées du Ciel, avant cette époque fatale

où le maître de la foudre nous en précipita ; jamais les harpes harmonieuses des Archanges n'ont résonné à mes oreilles avec autant de charmes , que ce râlement , que ces derniers soupis d'un frere assassiné par son frere. O toi , la plus moderne des productions divines , magnifique & dernier chef-d'œuvre sorti de la main toute-puissante du Créateur , comme te voilà étendu ridiculement ! Leve-toi , beau jeune-homme , ami des Anges ; leve-toi ; le culte de ton Dieu ne te permet pas cette indolence à faire tes actes d'adoration. Mais il ne se ment point , c'est son propre frere qui l'a étendu là avec si peu de ménagement. Que dis-je ? C'est moi-même qui ai conduit le bras du parricide Caïn ; c'est par de pareilles actions , dont Satan lui-même s'honoreroit , que j'entends me distinguer parmi la classe obscure des démons. --- Il est temps que je m'en retourne au pied des thrônes infernaux ; qu'il me sera doux d'entendre les cris d'allégresse célébrer mes louanges ! Là , tandis que les voûtes de l'abîme retentiront d'ap-

plaudissemens, je marcherai triomphant au milieu de cette foule obscure d'esprits malheureux, qu'aucune entreprise d'éclat n'a encore annoblis. Dans son triomphe orgueilleux, il voulut encore une fois fixer sa victime: mais les traits hideux du désespoir dissipèrent tout-à-coup son souris ironique, & effacèrent l'orgueil imprimé sur son front. Le Seigneur commanda aux horreurs de l'enfer de le saisir; & une mer de tourmens se déborda sur lui. Alors il maudit l'heure de son existence, il maudit l'éternité pleine de tourmens, & s'enfuit.

Pendant les derniers soupirs du mourant, & ses derniers gémissemens, étoient montés devant le thrône du Tout-puissant, & demandoient vengeance à la justice éternelle. Le tonnerre se fit entendre du lieu très-saint; les harpes d'or cessèrent de résonner; l'alleluja éternel fut interrompu. Trois fois le tonnerre retentit sous les voûtes élevées du Ciel. A ce bruit formidable succéda la voix majestueuse du Très-haut, sortant de la nuée d'argent qui environne le thrône.

Elle appella un Archange. L'esprit de lumière s'avance, se voilant la face de ses ailes éclatantes ; & Dieu dit : Voilà que la mort a pris sa première proie sur l'espèce humaine. Ta fonction sera désormais d'assembler les âmes des justes ; j'ai parlé moi-même à celle d'Abel , lorsqu'il est tombé ; dorénavant tu te tiendras à côté du juste que glace la froide sueur de la mort , pour l'assurcr de sa béatitude éternelle , dans ces momens de perplexité où l'âme tremblante sur sa vie passée , redoute sa séparation. Tu calmeras ses frayeurs , & lui inspireras la confiance : tu détourneras ses yeux de dessus ma justice rigoureuse , pour ne les laisser tomber que sur ma clémence. Vas dès cet instant sur la terre au devant de l'âme du mort ; & toi , Michel , accompagne son vol , & annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui. Tel fut l'arrêt de l'Eternel , & le tonnerre retentit trois fois sous les voûtes élevées du Ciel. Aussi-tôt les Archanges traversèrent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleste , & ayant passé

rapidement les portes du séjour divin, qui s'étoient ouvertes d'elles mêmes à leur aspect, ils virent des soleils sans nombre, & s'abattirent enfin sur la terre.

Aussi-tôt l'Ange de la mort appella l'ame d'Abel de sa dépouille sanglante; elle s'avança avec un souris gracieux; les parties les plus spirituelles du corps la suivoient, & mêlées aux exhalaisons balsamiques, dérobées par les doux zéphirs aux fleurs; qui croissoient par-tout où portoit l'éclat rayonnant de l'Ange; elles environnoient l'ame, & se formoient en un corps éthéré. Elle vit avec un transport qu'elle n'avoit jamais senti, l'Ange qui venoit au-devant d'elle.

Je te salue, dit l'Esprit céleste, avec un front, où se peignoit la bonté, je te salue, ô ame bienheureuse, dégagée de ta dépouille terrestre. Reçois mes embrassemens. Que je me félicite d'être celui de tous les Anges, que Dieu a choisi pour t'introduire dans la béatitude; des millions d'autres esprits t'y attendent. Conçois, si tu peux, ton bonheur, ce que c'est que de contempler Dieu

face à face, d'en jouir. Tu vas voir avec quelle magnificence il fait récompenser la vertu. Que je t'embrasse encore une foi, ô toi, qui le premier as déposé la poussière qui t'enveloppoit, pour te revêtir de lumière.

Permets, que je t'embrasse à mon tour, ami céleste, reprit l'ame; & elle resta confondue avec l'Ange par le sentiment ravissant de sa béatitude. O quelle félicité inexprimable! --- Lorsque mon ame, qui est sortie de son limon, y étoit encore attachée, & qu'à la clarté douce & bénigne d'une lune sans nuage, j'allois tranquille & solitaire, méditant sur les grandeurs de mon Dieu, & sur les charmes de la vertu: élevé au-dessus de moi-même par ces sublimes objets, j'éprouvois déjà, sans le savoir, un crépuscule obscur de la béatitude que je goûte à présent. Qu'ils ont encore pour moi à cette heure des attraits bien plus piquans, ces charmes de la vertu! Combien les images des attributs divins se sont agrandies à mes yeux! Quelles pensées nouvelles! --- Elles sont agréables comme la vue

d'un beau jour de printemps, brillantes & sublimes comme les astres, qui roulent dans l'immensité de l'espace. A ces mots l'ame embrassa encore l'Ange, & continua ainsi : Me voilà possesseur assuré de l'éternité. Je ne pourrai donc plus faire autre chose, que d'exalter les bontés de Dieu, qui récompense à jamais d'une félicité inexprimable celui, qui aimoit ce qui est beau & bon.

Ainsi s'entretenoient les deux bienheureux, ainsi leur amour réciproque s'épanchoit en de tendres embrassemens. Viens, dit l'Ange à l'ame, suis mon vol, quitte la terre ; tu n'a rien à y chérir que les cœurs vertueux qui y restent. Ne les regrette pas ; encore quelques années, & ils te suivront. Quant à présent les chœurs des Archanges t'attendent, répons à leurs embrassemens. Viens prendre possession de ces nouveaux amis ; viens célébrer avec eux dans de saints transports de joie le nom sacré de l'Eternel.

Je te suis, reprit l'ame du juste. Dans quel torrent de délices & de félicité tu m'em-

portes ! cher & respectable ami , dont la nature est d'une excellence si supérieure à la mienne. Et vous , mes bien-aimés , que je laisse dans la poussière ; quand un jour les années de votre vie se seront écoulées sur vos têtes , quand l'heure de votre dissolution sera arrivée , le céleste introducteur des ames ira au-devant de vous ; & moi je tâcherai de l'accompagner. Prostré au pied du trône du Très-haut , je lui demanderai cette grace insigne. Avec quelle joie je verrai vos ames pures & saintes s'élancer , de la fange où elles sont ensevelies , dans le séjour de la béatitude. Et toi Thirza , ma chère & tendre compagne , je te reverrai aussi , quand tu auras long-temps pleuré sur mes ossemens : quand l'enfant qui ne commence qu'à balbutier sera devenu aussi vertueux que toi sous ta conduite , tu subiras la mort à ton tour. Quel ravissement , quand alors ton ame , quittant son corps glacé , viendra voler dans mes bras !

Ainsi parloit Abel , & s'élevant dans les airs , il commençoit à perdre la terre de

vue ; cependant son regard errant encore sur les cabanes , tomba par hazard sur son frere ; le remord étoit empreint sur son visage. Il joignoit les mains par dessus sa tête , & levant les yeux vers le ciel avec un regard farouche , il frappa sa poitrine palpitante à grands coups de poing ; puis plein d'un désespoir inquiet , il se jeta par terre dans le buisson , & se roula dans la poussière. Des larmes de compassion roulèrent dans les yeux du bienheureux ; ensuite son regard attendri se détourna de cette scène affreuse , & ne vit plus qu'une multitude d'anges , qui s'étoient joints à son conducteur. Les esprits tutélaires de la contrée , entassés en groupe autour de lui , s'étoient fait une joie de l'escorter par de-là les confins de l'atmosphère terrestre. Là , remplis d'un saint amour ils embrassèrent encore les célestes voyageurs ; puis il restèrent sur une nuée vermeille , accompagnant seulement par des hymnes leur vol à travers l'Ether. La douce harmonie de la flûte & les sons argentins de la harpe , se méloient à leurs célestes accens.

Il s'élève, chantoient-ils en chœur, le nouvel habitant des cieux, il s'élève vers sa patrie : plus resplendissant que le printemps, quand il vient sur la terre environné d'une sérénité délicieuse, & de mille charmes rians. Rendez-lui hommage, brillantes constellations dispersées dans l'immensité de l'espace ; rendez hommage par votre allégresse à la terre votre compagne. Quelle gloire pour cette sphère opaque & maudite, d'avoir nourri dans sa poussière des êtres pour le ciel ! Quel éclat elle renvoie vers nous ! Une verdure plus fraîche tapisse ses prairies, ses collines réfléchissent une lumière plus claire.

Il s'élève, le nouvel habitant des cieux ; il s'élève vers sa patrie : des légions d'anges l'attendent aux portes du ciel. Avec quel ravissement ils voyent le premier du genre humain abandonner la terre, pour prendre possession du ciel. Comme ils s'empressent à le couronner de roses, qui ne se flétrissent jamais ! Qu'il va être heureux, lorsqu'il se promènera dans les campagnes fleuries du

ciel , lorsque sous des berceaux aromatiques d'une verdure éternelle , il se mêlera aux chœurs des esprits célestes , pour louer avec eux celui , qui est la seule source & le principe unique du bonheur.

Nous avons déjà célébré par des cantiques , le jour solennel , où l'ame de ce Juste , descendue du ciel , entra dans le corps pour le gouverner. Nous vîmes alors comme chaque vertu y croissoit en force & en éclat , ainsi que les lys croissent dans un jardin de délices. Nous l'avons toujours accompagnée invisiblement ; quelle admirable uniformité de conduite ! nous avons vu toutes ses actions , tous ses vœux , les larmes qu'elle a versées. L'amour de la vertu étoit en tout son mobile & son guide. A présent qu'elle est échappée de sa prison d'argille , volez vers elle , esprits célestes , & couronnez-la de myrtes & de roses.

Voilà sa dépouille étendue sans mouvement ; la voilà comme une fleur fanée ; reprends-la , cette poussière , ô terre , qui l'avois fournie ; quelle produise chaque prin-

temps des fleurs odoriférantes. A l'avenir nous célébrerons chaque année le retour de ce jour solennel, auquel le premier Juste a quitté la terre.

L'hymne fini, les esprits tutélaires portés sur leur nuée brillante, se rabbattirent sur la terre.

Cain erroit dans le bocage voisin, son désespoir le faisoit courir ça & là, il vouloit fuir; mais comment fuir l'horreur qui l'accompagne? Ainsi le voyageur que poursuit un serpent irrité avec d'horribles sifflemens, accélère en vain ses pas, & déploie inutilement sa force & son adresse pour l'éviter. bien-tôt l'animal venimeux, victorieux de sa résistance, lui entortille de son corps souple & long les reins & le cou; & quelques efforts que fasse le malheureux pour s'en garantir, lui enfonçant profondément son dard dans le sein, il lui lance son poison mortel jusqu'au cœur. Quoi, s'écrioit Cain, j'aurai sans cesse devant les yeux la présence de mon frere sanglant! J'ai beau fuir, quelque part où je porte mes

CHANT QUATRIEME. 157

pas, son sang me suit. Que devenir ? Où me cacher , malheureux que je suis ! Il me semble encore le voir tourner sur moi son dernier regard ; & ce regard me tue. Qu'ai-je fait ? O crime affreux ! tu me fais éprouver les supplices de l'enfer. J'ai prétendu tuer les meurtriers de mes enfans à naître. — Mais quel bruit entends - je ? il semble que ce soit les gémissemens d'un mourant ! Encore si mes pieds , qui tremblent sous moi , pouvoient m'emporter loin de lui , loin de ce sang que je vois ruisseler , loin de cette contrée où je vois la mort peinte dans tous les objets. Puissent mes genoux tremblans , teints du sang de mon frere , m'entraîner , hélas , jusqu'au fond des abîmes infernaux. A ces mots il voulut fuir.

Un sombre nuage s'abbattit avec un bruit épouvantable à ses pieds. Caïn , où est ton frere ? dit une voix effrayante , qui sortoit du nuage. Que me demande - t - on ? répond Caïn en bégayant , mon frere ? eh bien , mon frere ! me l'avoit - on donné en

garde ? & il recula en arrière , le visage défiguré par une pâleur mortelle. Cependant des flancs du nuage partit un coup de tonnerre qui consuma l'herbe & les buissons d'alentour : & des mêmes flancs sortit un Ange qui portoit empreintes sur son front les menaces du Seigneur. Dans sa droite flamboyoit un foudre : il étendit sa gauche sur le pécheur consterné. Un nouveau tonnerre se fit entendre , & l'Ange dit d'un ton de voix épouvantable : Arrête , tremble , & écoute ta malédiction. Qu'a-tu fait , dit le Seigneur ? Le sang de ton frere crie vers moi , tu vas être maudit sur la terre , qui s'est ouverte & a bû le sang de ton frere versé par tes mains. Tu auras beau la cultiver , elle sera toujours stérile pour toi , & tu y seras éternellement fugitif. Une épouvante affreuse tenoit le pécheur muet & immobile , la tête inclinée & le visage fixé vers la terre. Mais le fond de son ame étoit agité comme l'est l'impie Athée , quand Dieu , dans ses terribles jugemens , faisant trembler la terre à ses yeux , il voit s'écrrou-

CHANT QUATRIEME. 159

ler les voûtes des temples profanés, les palais des pécheurs s'abîmer dans des gouffres profonds; lorsqu'il entend parmi le tumulte de la nature en désordre, les cris des mourans retentir à ses oreilles, & que des plaies de la terre entr'ouverte il s'élève de sombres nuages & des flammes à l'entour de lui; alors il se trouble, chancelle, & tombe sur la terre ébranlée. Ainsi trembla le Fratricide, agité du même effroi, pâle comme un mourant, & sans voix; il essaya de parler, & ses lèvres ne purent proférer un seul mot; il bégayoit, & n'osoit élever ses regards. Mon forfait, dit-il enfin, est trop grand — ah beaucoup trop grand, pour que jamais il puisse m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inexorable! tu m'as maudit sur la terre, & — où puis-je me cacher de devant ta face? il faudra que je sois toujours errant & fugitif. Puisse le premier qui me rencontrera me tuer, & débarrasser la terre d'un infame meurtrier.

Qu'une vengeance sept fois plus terrible tombe sur celui qui te tuera, dit la voix tonnante. La sombre inquiétude & les remords rongeurs empreints sur ton front, te désigneront assez, pour que tous ceux qui t'envisageront puissent dire : Voilà Caïn le fratricide, & quitter promptement le sentier que tes pieds errans auront tracé. Ainsi l'Ange annonça l'anathème au criminel, & disparut; des coups de tonnerre furieux partirent du nuage qui s'éloignoit; un tourbillon qui mit les buissons d'alentour en pièces, rendit d'horribles hurlemens, tels que ceux d'un criminel, qui se désespère au milieu des supplices les plus affreux.

Caïn restoit immobile, le désespoir peint dans les yeux: des vents furieux agitoient sa chevelure hérissée; il leva ses regards, couverts par des sourcils épais, ému d'une crainte farouche, & s'exprima ainsi, avec des lèvres tremblantes: Que ne m'a-t-il anéanti, entièrement anéanti, pour qu'il n'y eût plus de trace de moi dans la création? Que la foudre ne m'a-t-elle enfoncé dans les

CHANT QUATRIÈME. 161

profondeurs de la terre ? Mais il veut me réserver à des châtimens sans fin. Me voilà dans cette attente détestée sur toute la terre, en horreur à toute la nature — en horreur à moi-même ! — Ah ! déjà je les sens, ces compagnes odieuses du crime qui ne me quitteront plus ; l'anxiété, le désespoir, les remords, qui — me tenant éloigné de Dieu, des hommes, me feront éprouver sans cesse, dès ce monde même, des tortures infernales. Oui je les sens. Maudit fois-tu, bras trop obéissant, qui as soulevé la masse pour le meurtre ; puisses-tu sécher sur mon malheureux corps, comme une branche sèche sur l'arbre ! Maudite soit l'heure, où un songe sorti de l'enfer m'a déçu ! Que les campagnes mugissent toutes les fois que le soleil renaissant te ramènera ! — O nature ! que ne montrestu par des signes hideux ton horreur pour moi ? Tu es maudite toi-même par-tout où je porte mes pas. Et toi, monstre infernal, de qui vient le songe qui m'a perdu, où es-tu, que je te maudisse ? Es-tu retourné

aux enfers ! Ah puisses-tu y sentir sans fin ce que je sens en cet instant ; je ne te puis rien souhaiter de pis. Spectacle affreux ! je vois --- des tourbillons de flammes s'élever de l'enfer ! Comme les démons jettent leurs regards sur moi d'un air satisfait. Ah triomphez, esprits de ténébres ; soyez contents ; on ne peut pas être plus malheureux, que je le suis. --- Ou, si vous pouvez encore sentir la pitié, que mon état vous l'inspire. Nul de vous ne souffre au fond des enfers ce que je souffre. Après ces mots, Caïn s'étoit traîné vers une souche couchée à terre ; il s'y affit sans force & sans voix. Il rêvoit profondément, lorsque tout à coup il s'écrie en frissonnant : Quel bruit entends-je près de moi ? --- C'est la voix d'Abel massacré ; ah ! j'entens ses cris plaintifs ; voilà son sang qui ruisselle ! O mon frere ! mon frere, par pitié pour mes tourmens inexprimables, cesse de me persécuter. Et il continua de rester assis en poussant de profonds soupirs, sans force & sans parole.

Cependant le pere des humains accom-

CHANT QUATRIEME. 163

pagné de son épouse, sortit de sa cabane. Avec quelle majesté le soleil du matin lance ses premiers rayons, dit Eve! Comme il dore & éclaire le léger brouillard qui couvre au loin les campagnes! Avançons dans cette belle contrée, & promenons-nous à la rosée, jusqu'à ce que l'heure du travail me rappelle dans la cabane, & toi dans les champs. O mon bien-aimé, que la terre est belle, toute maudite qu'elle est! Elle l'est autant comparée au Paradis, que nous avons perdu, hélas, par ma transgression, que tu l'étois dans tes jours pleins d'innocence, en comparaison des Anges, qui venoient nous rendre visite. Regarde, cher époux, comme toutes les créatures se réjouissent, comme leurs chants se font entendre de chaque colline; comme chaque animal domestique s'égaye autour de la cabane, en saluant les rayons du matin, soit par des accens joyeux, ou par des bonds récréatifs.

Adam lui répondit: O Eve, la terre est belle: quoiqu'elle soit maudite, elle porte

pourtant les traces toujours visibles de la présence de Dieu & de ses bontés infinies, que ni notre chute, ni notre ingratitude n'ont pu tarir, quelque indignes que nous fussions d'en éprouver encore les effets. Oui, sa miséricorde & son indulgence propice sont supérieures à tout ce que notre ame est capable de concevoir. Ma bien-aimée, allons jusques dans les prés fleuris, où le troupeau d'Abel foule la rosée, peut-être y trouverons nous ce cher fils chantant religieusement un cantique à la louange du Créateur.

Je veux, mon bien-aimé, dit Eve, te faire la confidence d'une idée qui m'est venue dans l'esprit dès le lever du soleil. J'ai mis les plus beaux de mes raisins secs, & des figues choisies parmi mes plus exquisés, dans ce panier que voici. J'irai, me suis-je dit, trouver Caïn mon premier-né, je lui porterai ces fruits pour le rafraîchir, lorsqu'après son travail il ira se reposer à l'ombre de quelque arbre voisin. Car je me flatte, cher époux, que le Ciel bénira tout

CHANT QUATRIEME. 165

les pas, toutes les démarches par où nous le pourrons guérir de cette noire idée à quoi il s'attache, qu'il n'est pas aimé de nous.

Que tes tendres soins sont attentifs, chere Eve ! dit Adam ; je goûte comme je le dois tes sages conseils. Je le veux bien, allons trouver Caïn ; qu'il ne dise pas que nous ne chérissions qu'Abel ; peut-être la sérénité de ce beau matin rendra son cœur plus ouvert aux impressions de la tendresse. Tout en disant ces derniers mots ils doublerent le pas, & Eve tenant toujours le panier à son bras, ils s'avancèrent tous deux vers la campagne en se donnant la main. Et ils redisoient en marchant : Quel bonheur ce seroit, si dans ces instans favorables, où la nature riante semble réveiller les sentimens, nous lui en trouvions de conformes à nos desirs !

Ils sortoient de derrière un bocage, Eve la première. Qui est étendu-là, dit-elle, en reculant pleine d'effroi ? -- Adam -- qui vois-je étendu-là ? --- Ce n'est pas quelqu'un qui se soit mis à son aise pour

reposer ; il a le visage renversé contre terre. --- Cette blonde chevelure est celle d'Abel. --- Adam ! ah pourquoi est - ce que je frissonne ? --- Abel, Abel ! réveille - toi , mon bien-aimé ; tourne vers moi ton visage gracieux , ce visage où est peinte la tendresse filiale : réveille - toi , cher fils , secoue ce sommeil qui me glace d'effroi. A ces mots, ils s'approchèrent de plus près. Que vois-je ? s'écria Adam , & il recula en frissonnant ? du sang. --- Il coule du sang de son front --- sa tête en est inondée. --- O Abel ! ô mon cher fils ! s'écria Eve , en soulevant son bras roide , & elle tomba pâle & à demi - morte sur le cœur palpitant d'Adam. Ils étoient tous deux sans voix par l'effet du saisissement , lorsque Caïn , qui étoit désespéré dans le bocage , sans savoir où tendoient ses pas , les tourna par un triste hasard du côté du mort : & voyant autour du cadavre le pere immobile d'effroi , & la mere pâle & défigurée dans les bras de son époux : C'est moi qui l'ai tué , s'écria-t-il , tremblez , c'est moi. Maudite soit l'heure

Où tu m'as engendré, pere des hommes.
Et toi, femme, maudit soit l'instant où tu
m'as mis au monde. C'est moi qui l'ai tué,
répéta-t-il encore une fois, & il s'enfuit.

Ainsi qu'un couple d'amans, unis par le
sentiment de leurs perfections mutuelles,
étant assis l'un près de l'autre, si dans le
fort d'un orage survenu tout à coup, la
foudre étend jusqu'à eux sa vapeur étouffante,
ils restent appuyés l'un sur l'autre,
toujours assis, & paroissant toujours vivre,
mais n'étant plus qu'une cendre inanimée;
de même nos premiers parens restoient assis,
pâles, muets, & immobiles; on les eût
cru morts, si ce n'est qu'ils trembloient de
tous leurs membres. Adam sortit le premier
de cette funeste léthargie. Où suis-je?
dit-il d'une voix entre coupée; quel frisson
me glace jusqu'aux viscères? Mon Dieu,
mon Dieu! en quel état le voilà étendu!
Ah malheureux, ah déplorable pere que je
suis! Quelle horrible épouvante a frappé
mon ame? Elle met le comble à mon infortune.
C'est son frere qui l'a tué, il l'a

dit en nous maudissant, & s'est enfui. Que n'achevez-vous, ô affreuses images, de m'accabler? Celui qui vient de me maudire est mon fils; celui qui nage ici dans son sang est aussi mon fils. Misérable que je suis! que de maux, que de tourmens j'ai attirés sur moi & sur les miens! O Abel, Abel. --- Et toi, Eve, tu ne te réveilles pas, pour sentir toute l'étendue de tes malheurs? Es-tu morte dans mes bras? C'est moi seul qui reste en proie à la désolation. Cependant, ô mon Dieu, je loue & bénis tes décrets. Mais voici le froid de la mort qui gagne le long de mes veines, jusqu'à mon cœur palpitant. Mes yeux s'éteignent, tu diffères, ô mort, de me frapper de ce que tu as de plus horrible! Qu'attends-tu? --- O Abel, --- le meilleur des fils! puis laissant retomber ses regards sur le cadavre, il pleura; une sueur mortelle couloit avec ses larmes. Tu te réveilles enfin, chere Eve, continua-t-il. Que de maux affreux ton retour à la vie va te rendre! Tes yeux se rouvrent, ils se tournent vers

moi. Quel regard au milieu de tes larmes,
ô compagne précieuse dans ma misère !

Adam, reprit Eve, d'une voix mourante :
le meurtrier se feroit-il éloigné ? Je n'en-
tends plus retentir ses malédictions à mes
oreilles. Il nous a maudits ; ah maudis-
moi encore , Fratricide féroce ; mais ne mau-
dis que moi. Malheureuse que je suis , j'ai
péché la première ! --- O Abel , fils si ten-
drement aimé ! A ces mots elle se laissa
tomber des bras d'Adam sur le mort : Mon
fils , mon cher fils , crioit-elle en adressant
la parole au cadavre refroidi. O Dieu ! ses
yeux immobiles ne se tournent plus vers
moi. Mon fils , mon fils , réveille-toi ; hé-
las ! je l'appelle en vain. Il est mort.
Voilà la mort , cette mort qui nous a été
annoncée , lorsque nous fûmes maudits après
le péché. Mais ô remords cuisans , ô tour-
mens inexprimables ! c'est moi qui ai péché
la première. O toi , mon époux , époux
précieux , chacune de tes larmes est pour
moi un reproche terrible ; ce fut moi qui
te séduisis , qui te fis pécher ; demande-

moi le sang de ton fils , ô pere éploré !
Malheureux enfans , redemandez - moi vo-
tre frere. Et toi , Parricide , qui nous l'as
ravi , mandis - moi ; mais épargne ton pere ,
c'est moi qui ai péché la première. O mon
fils ! mon fils ! ton sang s'élève contre moi ;
il m'accuse , mere infortunée que je suis !
Elle se lamentoit ainsi , & arrosoit le cada-
vre d'un torrent de larmes.

Adam regardant son épouse avec des yeux
remplis de douleur : Chere Eve , dit-il , tu
fais souffrir à mon cœur des peines inexprima-
bles ; cesse , je t'en conjure , par nos
malheurs , par cet amour si tendre que j'ai
pour toi , cesse de me déchirer par les re-
proches que tu te fais à toi-même ; ils me
tourmentent , ils m'accablent. Nous avons
péché l'un & l'autre , il est vrai ; les suites
amères de notre prévarication ne nous en
font que trop souvenir : cependant ce Dieu
que nous avons offensé , ce Dieu qui nous
châtie , jette encore ses regards d'en-haut
sur nos tribulations. Oui mon Dieu , tu
nous permets sur cette terre maudite de

t'implorer dans nos défaitsres ; Tu n'as pas entièrement anéanti le pécheur. Nous vivons, Eve : la mort n'attentera pas à nos ames , elle n'a de pouvoir que sur leurs dépouilles ; l'ame survivra au corps , & si elle a été vertueuse , des récompenses éternelles l'attendent. --- C'est sans doute une consolation , une très grande consolation. Mais hélas ! massacré par son frere ; ah Dieu ! c'est son frere qui l'a massacré.

Oui , cher fils , s'écria Eve ; & ses larmes recommencèrent ; la mort t'a ouvert une issue pour sortir de cette vie de tribulation ; ne devrions-nous pas souhaiter de te suivre ? Hélas ! nous restons en proie aux peines dont elle t'a délivré. Comme la voilà étendue , cette dépouille sanglante ! Ces ris que faisoit éclore la tendresse filiale ont abandonné ses joues à présent flétries , livides , & souillées de son propre sang ; sa bouche ne nous entretiendra plus des discours des Anges , son oeil terni ne versera plus ces larmes de joie , qu'il répandoit lorsque je lui laissois voir les marques de cet amour inexprimable

que m'inspiroit sa vertu. Ah dans quel abîme de maux sommes-nous tombés ! O péché, péché, que tu es affreux à contempler ! sous quelles formes hideuses tu nous apparois ! Cher Abel, moi ta mere, ta malheureuse mere --- je la suis aussi de ton assassin, Abel, mon bien-aimé ! Et la parole lui manquant, elle resta étendue, sans mouvement, sur le cadavre glacé du mort. Elle y demeurait sans donner aucune marque de sentiment, lorsqu'Adam interrompit ce silence, en s'écriant : Comme me voilà abandonné ! Comme me voilà abandonné ! Comme tout est désert & lugubre autour de moi ! Toute la nature me semble avoir changé de face ; je ne vois plus dans ce qui m'environne qu'une consternation générale. Il est mort, hélas ! celui qui remplissoit ma vie de consolation, de doux plaisirs, d'espérances heureuses. Il n'est plus, le soutien sur lequel se fendoit tout mon espoir, il n'est plus. O toi, cher Abel, est-il donc vrai, que tu sois mort ? Est-il bien vrai, que ce soit Cain --- ce monstre fugitif, l'horreur

de la nature , qui --- Grand Dieu qui vois
notre désolation extrême , pardonne si nous
nous lamentons , si nous nous traînons dans
la poussière , comme le vermisseau , (& que
sommes-nous autre chose devant toi ?) si nous
nous traînons dans la poussière comme le
vermisseau , à qui le passant a écrasé la moi-
tié du corps contre une pierre !

Ces mots finis , il demeura pâle & muet ,
comme une statue , qui représente la désola-
tion sur un tombeau couvert de mousse &
entouré de cyprès. Il tourna la tête vers
l'endroit fatal ; un silence effroyable , in-
quiet , régnoit à l'entour ; puis il se traîna
vers Eve , & retira sa main défaillante du
cadavre , en la serrant ardemment contre
son sein. Eve , ma chere compagne , dit -
il , en se baissant vers elle , réveille - toi ,
chere épouse , réveille - toi. Tourne ton
visage sur moi , retire - le de ce cadavre ,
que tu as assez arrosé de larmes ; ne suc-
combe pas sous le poids de ta peine. Ta
douleur étouffe - t - elle toute tendresse , tout
souvenir pour moi , pour ton époux ? Ah !

leve ton visage sur moi, chere épouse. Il est juste, que nous sentions les frayeurs inexprimables de la mort, les suites fatales de notre chute: mais de nous trainer avec abattement dans la poussière, c'est péché; il semble, que ce soit reprocher à la Justice éternelle de nous avoir trop punis. Laisse affoiblir, ô Eve, ce désespoir excessif auquel tu t'abandonnes, de crainte, que la Miséricorde divine ne nous juge indigne par notre révolte, de toute espèce de consolation. Eve aussi-tôt détournant son visage du cadavre, le tourna vers Adam; puis levant au ciel ses yeux humides de larmes: O Dieu, pardonne-moi, malheureuse que je suis; pardonne-moi, ô mon epoux, ô mon bien-aimé! Ma douleur est inexprimable. Tu m'aimes pourtant encore, moi, qui suis la cause du forfait, que nous déplorons, du fratricide, de ce sang versé. Adam, ah! laisse-moi pleurer sur ta main, sur ce cadavre; laisse-moi mêler mes larmes à ce sang. --- Elle dit, & pressa son visage arrosé de larmes sur la main d'Adam.

CHANT QUATRIEME. 175

Ils pleuroient & se lamentoient ainsi tous deux, appuyés l'un sur l'autre, lorsqu'une figure éclatante traversant la campagne, s'avança vers eux. Les fleurs odorantes qui naïssoient à chaque pas, marquoient les traces légères de ses pieds; son front serein annonçoit la paix; l'amitié consolante étoit exprimée par la douceur de ses yeux, & par les traits rians de ses jouës: un vêtement blanc, plus brillant que les nuées de couleur argentine, qui environnent l'astre de la nuit, se jonoit sur cette taille légère & déliée, en plis ondoyans. Ainsi avançaît la figure céleste, ranimant à l'entour toute la verdure de la contrée. Eve, dit Adam, leve tes yeux noyés de larmes, étouffe tes soupirs, vois cette figure céleste s'approcher, vois avec quel air d'affection & de bonté elle s'avance. Déjà la consolation porte son flambeau dans les ténèbres de ma détresse. Ne pleure pas, Eve; leve-toi, allons au-devant du céleste messager. Eve s'appuya sur son époux, & l'Ange se trouva devant eux.

Il fixa quelque temps le premier mort:

mais bientôt il ramena ses regards d'un air affectueux sur Adam & sur Eve. L'éclat qui l'environnoit illumina les deux époux. Puis il leur dit avec une voix douce & harmonieuse : Soyez bénis, ô vous, qui pleurez ici, près de la déponille de votre fils; foyez bénis : Le Tout-puissant a daigné me permettre de vous visiter dans votre désastre. Parmi les Anges qui environnent les mortels sur cette terre, aucun n'a aimé votre fils plus tendrement que moi; toujours j'étois à ses côtés, quand les ordres du Très-haut ne m'obligeoient pas de m'en éloigner. Lorsque sa belle ame portant jusqu'à l'enthousiasme son goût vif pour la vertu, s'épanchoit en larmes de joie, ou en cantiques, que les Anges de la contrée répétoient dans leurs concerts; c'étoit moi qui lui inspirois des pensées d'Anges, au moins celles dont peut être est susceptible une ame ensevelie dans la poussière. Ne vous désolez pas, comme s'il n'existoit plus du tout : puisque son ame, qui est immortelle, survit, vous ne devez pas être inconsola-

CHANT QUATRIEME. 177

bles. La mort n'a fait que la dégager des liens accablans du corps : elle va jouir sans obstacle & sans interruption , de tout ce que peut desirer un être vertueux , sage , curieux des grandes vérités. Son bonheur est au-delà de tout ce que peut comprendre une ame qui ne voit rien encore que par l'entremise des sens. Il est avec les Anges près du trône de Dieu. Pleurez-le, mes bien-aimés : mais que votre douleur ne soit point inconsolable. Vous ne ferez séparés de lui que peu de tems ; bien-tôt la mort viendra vous enlever aussi. Elle se présentera , il est vrai , à chacun de vous , sous diverses formes : mais vous la recevrez tous , ainsi que doivent faire des ames religieuses , comme un ami long-tems attendu. Pour toi , Adam , voici ce que l'Eternel t'ordonne ; „ rends ce corps corruptible à son „ origine , creuse une fosse , & couvre-le „ de terre. „ Tels furent les discours de l'Ange ; il les envisagea avec affection , & son regard arracha de leurs ames l'excès de la désolation. C'est ainsi que l'on de pure

d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur fatigué ; lorsqu'après avoir long-temps foulé les sables brûlans des déserts , il est prêt à tomber en défaillance par l'ardeur de sa soif : mais dès qu'il a puisé dans la source cristalline qui coule avec un doux murmure , il se repose plein de satisfaction sur les bords , & sent ses forces renaître. Puis suivant son cours gasouillant qui le conduit dans une contrée agréable , où la nature sourit avec toutes ses graces , il arrive enfin à la maison du pere de famille , qui le reçoit sous un ombrage frais , & l'accueille avec largesse & bonté.

L'ame réconfortée par des sentimens nobles & élevés , Adam jeta ses regards sur l'éclat éblouissant de l'Ange. Nous te bénissons , céleste ami , lui crioit-il , tandis qu'il s'éloignoit : ô Dieu que tu es propice & bienfaisant ! Tu jettes les yeux sur nous dans nos maux , & tu ordonnes aux Anges de nous consoler. Quoi , ramperons-nous dans l'abattement & le désespoir , comme des réprouvés , lorsque ta présence nous

environne de toutes parts , lorsque tu nous regardes gracieusement du haut de ton thrône, lorsque les Anges de la contrée recueillent nos moindres soupirs ? Notre ame se livrera-t-ellè à la douleur , sans vouloir recevoir de consolation ? Immortelle comme elle est , & marchant au-devant d'une béatitude infinie , lui sied-il de s'affliger de ce que son court pèlerinage est semé d'incommodités ? Nous devons , il est vrai , des larmes à notre bienheureux fils , nous sommes privés de ses embrassemens dans cette vie ; mais nous en devons bien plus au pécheur. O Dieu , quelle joie mon ame éprouveroit , si tu ne le bannissois pas entièrement de devant ta face ! Il est le premier sorti de mes reins , il est le premier qu'Eve enfanta avec douleur. Chere Eve, crois que si nous implorons Dieu pour lui sans nous rebuter , ce Dieu est assez bon pour exercer sur lui sa miséricorde ? Si nous en doutions , nous serions indignes de la bonté infinie par laquelle il nous a fait grace à nous autres pécheurs ; indignes des pro-

messes ineffables qu'il nous a faites, lorsque prosternés dans le plus humble abaissement, nous attendions, non pas des promesses pour l'avenir, mais pour l'instant même un jugement foudroyant. Ne différons pas, Eve, ne différons pas, d'obéir aux ordres du Très-haut; je vais porter ce cadavre à notre cabane; & rendre à la terre la poussière du bienheureux. Mon bien-aimé, dit Eve, mon ame se sent un peu soulagée de son abattement, continue de me soutenir par tes consolations magnanimes, par ta vertu plus forte que la mienne. Ma foiblesse s'attache à toi comme le lierre à la tige des arbres. Adam prit le cadavre sur ses épaules, pleurant sous ce triste fardeau, & Eve sanglottoit à son côté; ce fut ainsi qu'ils arriverent à la cabane.

LA MORT D' A B E L.

CHANT CINQUIEME.

Après un sommeil troublé par de noires visions, Thirza rouvroit ses yeux à la lumière du jour, elle quitta précipitamment son lit couvert de peaux de bêtes. Ainsi se leva un voyageur à demi éveillé, qui excédé de fatigue, s'étoit couché sous le cintre d'un roc caverneux, lorsque son Ange bienfaisant lui a représenté en songe que le roc fonderoit sur sa tête; il se retire en tremblant, & entend avec effroi, l'instant d'après, le roc s'écrouler en éclats. Il y a laissé, en se sauvant, le compagnon de son triste voyage & il ne sait pas encore que le malheureux est accablé sous les ruines. Quels fantômes terribles ont, dit-elle, passé devant moi en

songe ? Quels spectres lugubres ! je ne fais rien qui leur ressemble dans la nature. Graces te soient rendues , aimable clarté du jour , tu les as dissipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez , parterres émailés qui faites mes soins les plus agréables , vos parfums divers , exprimés par la douce chaleur du matin , vont rafraîchir mon cerveau fatigué. Et vous , ô joyeux habitans de l'air , vos tendres accens vont rétablir la sérénité dans mon ame. Ma voix va se mêler à vos ramages ; mes louanges & mes actions de graces s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. „ Créateur tout-
„ puissant , Sauveur propice , mon ame
„ confondue par tes bontés , n'exprime
„ qu'imparfaitement l'immensité de tes bien-
„ faits , & la grandeur de ma reconnoissance.
„ Ta providence veille sans cesse , tandis
„ que les voiles de la nuit & les pavots
„ du sommeil sont appesantis sur nos yeux.
„ Ah que mes louanges & mes actions de
„ graces se mêlent avec celles de toute la
„ nature réparée ! „ A ces mots elle sortit

CHANT CINQUIEME. 183

de la cabane, & s'avança vers les fleurs qui venoient d'être épanouies, les zéphirs du matin leur ravissoient leurs premiers parfums. Mais, continua-t-elle, pourquoi donc cette sombre tristesse qui, malgré moi, me pénètre jusqu'au fond de l'ame? Je frissonne intérieurement. Qui peut me causer un serrement de cœur si extraordinaire? Il me semble voir des nuages obscurs qui s'avancent sur l'horison en masses énormes, semblables à des montagnes; à leur aspect toute la nature se tait, & les campagnes contristées frémissent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu, Abel? Chère moitié de mon ame, je cours me jeter dans tes bras, poursuivie par de noirs soucis, comme on court à travers un bois épais & solitaire, pour regagner la plaine lorsqu'on est accéléré par la peur.

Et tout en disant ces mots, elle doubloit le pas, lorsque Mehala sortant de sa cabane, alla à sa rencontre. Je te salue, ô ma chère sœur, lui cria-t-elle, où vas-tu avec tant de hâte? Pourquoi ces che-

veux épars , où tu n'as daigné entrelacer aucune fleur , aucun ornement ?

Je cours , dit Thirza , me jeter dans les bras de mon bien-aimé ; des frayeurs extraordinaires m'ont inquiétée pendant mon sommeil , & encore à présent elles me pénètrent jusqu'au fond de l'ame ; la sérénité du matin ne les a pas dissipées : mais ce que n'a pu faire une belle aurore printanière , ce que n'a pu faire l'aspect riant de la nature dans son plus grand éclat , la présence de mon bien-aimé le fera ; je cours me jeter dans ses bras.

A ces mots , l'épouse de Caïn dit en soupirant : hélas ! je n'ai pas cette douceur : je ne puis tirer de consolation que de mon pere qui m'aime , de ma mere qui me chérit aussi , de toi , Thirza , & de ton époux. Oui , c'est près de vous que je dépose les soucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule sur ma tête. La belle nature ne lui inspire que de la mélancolie ; il regrette les travaux qu'il lui faut supporter pour rendre ses champs fructueux ; mais ce

qui me fait le plus gémir, c'est sa haine
invétérée pour son frere !

Mehala se mit à pleurer, & sa sœur pleurant aussi, l'embrassa tendrement & lui dit :
Que de larmes amères cette idée fait verser
à mon époux & à moi, pendant les intervalles d'insomnies que nos chagrins nous occasionnent ! Notre ressource est de lever nos mains au Ciel, & d'implorer le Tout-puissant ; ah, puisse un rayon de sa bonté, dissiper les sombres nuages de ce cœur où croît une odieuse ivraie, qui étouffe tout principe de vertu ! Alors le doux repos refleurira autour de nos cabanes, & le chagrin ne ternira plus le front de notre pere, ni celui de notre tendre mere, que la dureté de leur fils aîné accablé de douleur.

Mehala reprit en pleurant : „ Ah c'est
„ là aussi le sujet de mes prières. Hélas !
„ combien de fois m'arrive-t-il de passer
„ plus de la moitié des nuits à pleurer avec
„ sanglots pour mon époux, & à prier le
„ Seigneur à voix basse, de lui amollir le
„ cœur ! Mais s'il arrive que ma prière &

„ mes sanglots s'exhalent assez haut pour le
„ réveiller à mon côté , alors sa voix fou-
„ droyante me glace d'épouvante , il me
„ reproche que je trouble son repos , l'uni-
„ que bonheur que Dieu irrité lui laisse
„ goûter sur cette terre maudite. Hélas ,
„ Thirza ! voilà ce que je demande sans
„ cesse au Ciel , occupée dans la cabane
„ aux affaires domestiques ; mes jennes en-
„ fans pleurent autour de moi , en voyant
„ couler mes larmes , & me demandent
„ dans leur langage enfantin , qu'ils accom-
„ pagnent d'innocentes caresses , pourquoi
„ je pleure. Hélas ! Thirza ! je dépéris
„ par la douleur , comme une fleur à la-
„ quelle des arbres trop pressés interceptent
„ la rosée rafraichissante & les rayons échauf-
„ fans du soleil. Aujourd'hui encore , lors-
„ qu'il est sorti de la cabane avant l'aurore ;
„ ah , qu'il étoit terrible ! Jamais la mé-
„ lancolie n'avoit été si fortement empreinte
„ sur son front ; la fureur étinceloit dans
„ ses yeux , sous l'abri de ses sourcils épais.
„ En passant le seuil de la porte je l'en-

„ tendois , & j'en frissonnois d'horreur ; je
 „ l'entendois s'exhaler en imprécations , &
 „ maudire l'heure de sa naissance ; c'est ainsi
 „ qu'il falloit l'aube matinale. Il est vrai ,
 „ Thirza , comme tu en as été témoin plu-
 „ sieurs fois , que ses principes de vertu ,
 „ redevenant les plus forts , étouffent ces
 „ idées ténébreuses , & rendent le calme à
 „ son ame. Alors il nous demande pardon
 „ de nous avoir offensées : mais hélas ! bien-
 „ tôt cette foible lueur se dissipe , ainsi
 „ que dans les jours sombres de l'hiver , le
 „ soleil perce avec peine l'épaisseur des
 „ nuages , qui bientôt se rejoignent & le
 „ cachent à nos yeux. Espérons pourtant
 „ qu'à la fin la sérénité du printemps les
 „ écartera entièrement ; ne cessons jamais
 „ de le demander à Dieu. Pour moi je
 „ nourris toujours cette espérance au fond
 „ de mon cœur. „

Tandis que Mehala parloit , Thirza écou-
 toit , en pâlisant , du côté du bocage. Quels
 accens lugubres entends - je venir du côté
 des arbres , dit-elle toute frissonnante ?

Jamais douleur ne s'est exprimée par des plaintes si vives : ma sœur, c'est du côté de ces arbres. — Méhala hélas ! cette scène défolante semble s'approcher d'ici. — O Dieu ! — à ces mots Thirza tomba défaillante dans les bras de sa sœur.

Adam d'un pas chancelant portoit de derrière les arbres ; il portoit sur ses épaules le triste fardeau, le corps de son fils ; Eve, la tête penchée, marchoit à côté de lui ; tantôt elle tournoit son visage, flétri par la douleur, du côté du cadavre sanglant ; tantôt elle l'enveloppoit dans sa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza étoit restée immobile dans le bras de sa sœur ; Méhala s'évanouit aussi sous le fardeau qu'elle soutenoit ; ses jambes chancelantes manquant sous elle, sa faiblesse, jointe à sa charge, la renversa par terre. Ainsi, quand trois aimables compagnes, unies par une tendre affection, sont allées ensemble pendant une belle soirée de l'été visiter les campagnes dorées d'épis vers le temps de la moisson ;

si la foudre tombe à leurs pieds, l'effroi du coup imprévu les renverse : mais si reviennent peu-à-peu de leur frayeur, deux d'entr'elles voyent à leur côté la troisième en cendre, elles retombent frappées d'un nouveau faiblissement, plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut aussi la situation des deux filles d'Adam, lorsqu'en se réveillant elles virent le cadavre de celui qu'elles aimoient. Adam venoit de l'étendre sur l'herbe, & retenoit dans ses bras son épouse toujours prête à retomber à terre. Où suis-je ? s'écria Thirza, ô Dieu ! où suis-je ? -- Comme le voilà étendu. --- Abel, ah pour-quoi faut-il que je me sois éveillée ? --- Lumière odieuse ! --- ah ! malheureuse que je suis ! --- malheureuse ! --- le voilà étendu mort ! ô spectacle horrible ! je suis frappée comme d'un coup de tonnerre ! --- lumière odieuse ! pourquoi faut-il que tu me sois rendue ?

Thirza, s'écria Mehala d'une voix tremblante ! --- ah, ne te laisse pas accabler de l'idée funeste qui me terrasse moi-même ! ---

Ah, Thirza! tu retombes encore! --- réveille-toi, Thirza, approchons nous; nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur: il n'est pas mort --- approchons-nous; ta voix, tes embrassemens le réveilleront.

Après ces mots, les deux sœurs s'étant appuyées l'une sur l'autre pour se relever, se traînerent tremblantes & sans force jusques vers le cadavre. „ O mon pere, ô ma
„ mere! comme ils fendent en larmes! ---
„ Quels frissons me saisissent! --- s'écria
„ Thirza, en se trouvant près du cadavre. ---
„ Abel! --- Abel --- mon bien-aimé! cher
„ époux, mon bonheur, ma vie, mon tout!
„ réveille-toi --- Ah malheur extrême! tu
„ ne te réveilles pas. Abel --- entends mes
„ cris plaintifs, entends les cris de ton
„ épouse. „ Puis elle se précipita sur le cadavre, & voulut l'embrasser; mais elle recula épouvantée, en poussant un cri aigu, après avoir vu sa blessure, & le sang qui lui couvrait le front. Elle étoit à terre, sans voix, sans mouvement, sans apparence

de vie, pâle & froide comme un marbre inanimé. Le désespoir étoit peint dans ses yeux ouverts & fixes. Mehala pleuroit à côté d'elle, & les mains jointes, elle levoit vers le Ciel ses yeux noyés de larmes, qu'elle rabattoit de moment à autre vers le cadavre.

Adam sentit sa douleur augmentée par celle de ses filles, & essaya de les consoler. O mes bien-aimées, ô Mehala, ô Thirza, leur dit-il, que ne puis-je appaiser vos maux ! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes consolations. Pendant que nous pleurons nous-mêmes, désespérés auprès de ce cadavre, Eve & moi, un Ange revêtu d'une beauté céleste, est venu à nous, ayant commission d'en-haut pour nous consoler. Pleurez, nous a-t-il dit, mais ne foyez pas inconsolables. Vous ne devez pas le regarder, comme n'existant plus du tout : remettez à la terre cette poussière qui a servi d'enveloppe à son ame. Quant à l'ame même, la voilà dégagée des liens du corps ; il est heureux, plus heureux que ne peut le concevoir une ame encore environnée de son limon ter-

restre; vous ne ferez séparés de lui que pour un court espace de temps, après lequel lui étant réunis, vous goûterez avec lui des torrens de délices, dont les sens charnels & grossiers ne fauroient vous donner une idée. Ah! mes bien-aimées, ne profanez pas les funérailles du bienheureux par des plaintes inconsolables.

Tandis que Thirza restoit toujours sans mouvement & sans voix, l'épouse de Caïn, joignant ses mains au-dessus de la tête, exprimoit sa douleur en ces termes: O mon pere! est-ce que tu voudrois nous interdire les pleurs: Quelle vue affreuse que ce cadavre tristement étendu! O toi, notre consolation, notre joie, ô Abel! tu nous es donc ravi pour toujours; & notre occupation la plus douce sera, de pleurer sur toi jusqu'à l'heure de notre mort. Oui te voilà en possession de cette béatitude, dont l'attente t'a fait verser tant de saintes larmes, & après laquelle je soupire à présent plus que jamais. Voilà que nous gémissons de ta perte, dans ce triste exil où nous vivons!

Tu nous as été enlevé; & notre plus douce occupation sera de pleurer sur toi, jusqu'à l'heure désirée de notre mort. Caïn, Caïn, où étois-tu lorsque ton frere est mort? Ah! si tu l'avois du moins embrassé auparavant avec une tendresse fraternelle, si tu avois alors imploré le secours de ses saintes prières, avec quelle affection il t'auroit encore serré dans ses bras défaillans, & béni de ses lèvres mourantes! Quelle douce consolation, quel heureux soulagement c'eût été pour toi à l'avenir! Mais — ô ma mere — quelle nouvelle douleur te rend défaillante? — Tu te tais! — tu parois frissonner d'horreur! — mon pere, quelle consternation se répand sur ton visage? Funeste préssentiment! Où est-il, le savez-vous, ô mon pere, le savez-vous, ma mere? Où est Caïn? Où est mon époux?

Eve abbatue s'écria : Qui fait jusqu'où le poursuit la vengeance divine? Ah Dieu! le malheureux! C'est --- mais que vais-je dire? je tremble de parler --- malheureuse mere que je suis! affreuse & détestable idée, ne

tourmente que moi, déchire mon sein comme le feu d'enfer ! Ah mere infortunée, pourquoi -- Mehala faisie, s'écria : Laisse éclater, ô ma mere, laisse éclater sur moi le fatal orage, aussi-bien mes soupçons m'arrachent déjà les entrailles. O mon pere, ô ma mere, ne m'épargnez plus. Cain auroit-il ? -- ah parlez, je vous en conjure ! -- Il l'a tué, Mehala, Thirza, il l'a tué, s'écria Eve ; & aussi-tôt l'excès de sa douleur lui ôta l'usage de la parole.

L'épouse de Cain étoit frappée d'une terreur muette, ses yeux immobiles ne versaient point de larmes, une sueur froide couloit de son front, ses levres décolorées trembloient, puis elle s'écria : Il a tué Abel ! Cain, mon époux a tué son frere ! O crime horrible. -- Où es-tu, Fratricide ? où -- où ton forfait te poursuit-il ? -- Le tonnerre de Dieu a-t-il vengé ton frere ? N'existes-tu plus, malheureux ? Ou si tu existes, où es-tu à présent ? Quelles contrées le désespoir te fait-il parcourir ? Ainsi se lamentoit Mehala en s'arrachant les cheveux.

CHANT CINQUIEME. 195

Barbare Fratricide ! s'écria Thirza , ah -- comment a-t-il pu massacrer ce bon , ce vertueux frere , qui sans doute , sous le coup mortel , l'aura regardé avec des yeux pleins d'amour ? Ah Cain ! maudit -- maudit soit -- O ma sœur , ô Thirza ! ne le mandis pas , s'écria Mehala , ne le mandis pas : c'est ton frere , c'est mon époux ; implorons bien plutôt la miséricorde de Dieu sur lui. Je suis sûre qu'en tombant ensanglantée , la sainte victime de sa fureur a jetté des regards de compassion sur lui ; qu'il l'a béni , & qu'à présent prosterné devant le trône de l'Eternel , il demande grâce pour lui. Ne le mandis pas , Thirza , ne mandis pas ton frere ; que nos prières s'élèvent de la poussière , & se joignent à celles du bien-heureux.

Où m'emporte l'excès de mes maux , reparti Thirza ? Je ne l'ai pas maudit , Mehala , je ne l'ai pas maudit : le malheureux ! -- A ces mots elle tomba sur le cadavre ; elle baissa ses joncs inondés de sang , froïdes & livides ; elle demeura long-temps ensevelie

dans une douleur muette , puis elle s'écria d'une voix entrecoupée : Ah ! que n'ai-je pu , lorsque tu tombois , baiser encore tes levres pâles , entendre encore de ta bouche les expressions de ton amour ? Ton œil mourant se seroit encore tourné vers moi , peut-être -- (& plut à Dieu que cela me fut arrivé ?) peut-être aurois-je expiré en t'embrassant pour la dernière fois. Que ne puis-je encore à présent te suivre ; que mon corps n'est il étendu sans vie à côté du tien ! Mais je te survis , hélas ! pour être en proie à des maux inexprimables. Berceaux , qui me fûtes si agréables , vous m'inspirerez désormais la terreur ; je croirai vous entendre me redemander celui qui , sous vos cintres ombrageux , m'embrassoit avec de si vifs transports ? Les fontaines murmurantes me paroîtront gémir de sa perte. Pauvre délaissée , je ne vais plus faire que pleurer mon désastre , soit à l'ombre des bocages , ou sur le bord des ruisseaux. Il m'échappe , hélas ! je l'ai perdu pour jamais. Ah Dieu -- je verrai toujours ces yeux éteints , immo-

biles , cette pâleur mortelle , ces jouës livides , ce sang qui teint son front. Ah , coulez mes larmes , coulez fans mesure sur ce corps flétri ! Hélas ! c'étoit par sa beauté le plus digne logement d'une si belle ame. Il m'honoroit trop , en descendant jusqu'à m'embrasser. Comme la vertu y brilloit par des traits visibles , qui la rendoient aimable ! Comme elle sourioit sur ses jouës & sur ses levres ! Maintenant elle s'est échappée de ce corps , trop pure , trop sainte , pour commercer avec les mortels , & singulièrement avec moi. Ah , coulez mes larmes , coulez fans mesure sur cette enveloppe flétrie , jusqu'à ce que mon ame , empressée de le rejoindre , laisse sa poussière auprès de la sienne.

C'étoit ainsi que Thirza se lamentoit , arrosant le cadavre de ses larmes. Eve sentit sa douleur augmenter par celle de ses filles. O mes enfans ! s'écria-t-elle , je ne suis pas moins sensible à votre affliction qu'à la mienne propre : vos lamentations me déchirent l'ame. Vos plaintes sont pour moi

des reproches rongeurs. -- Elles me rappellent, que c'est moi, qui ai introduit le péché, la malédiction & la mort dans le monde. Ah, pardonnez-moi, mes enfans, pardonnez à votre malheureuse mere, qui vous a enfantés avec douleur. Ses filles attendries, lui embrassant les genoux, lui dirent affectueusement : O Eve notre mere, par cette douleur même, que tu as éprouvée en nous mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine & la nôtre, cesse d'aggraver nos tourmens par ton désespoir. N'appelle pas des reproches nos larmes & nos sours. Ah ! si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échapperoit de notre sein & de nos yeux ni sours ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, à la voix de la nature ? Ce sont là les sources d'où partent nos pleurs. Elles tenoient encore embrassées les genoux de leur mere, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes, lorsqu'Adam prit la parole en ces termes : O mes bien-aimées, ne diffé-

rons pas plus long temps d'accomplir les ordres de l'Eternel ; rendons à la terre d'où elle provenoit cette enveloppe matérielle , l'objet de nos larmes & de nos lamentations. Le temps qui guérit tout , & la raison victorieuse adouciront notre douleur ; elle fera comme les desirs d'une épouse après le jour qui doit la conduire dans les bras de son bien-aimé. Rends-le donc à la terre , reprit Thirza , & elle tourna en pleurant ses regards sur son pere. Mais permets - moi , ô mon pere , ajouta - t - elle , de pleurer encore sur lui , & tu le rendras ensuite à la terre. Ces mots dits , elle se jeta les bras ouverts sur le cadavre.

Cependant Adam creusoit une fosse dans la terre , & Eve & Mehala se tenoient éloignées à quelque distance. Sur ces entrefaites arrivèrent les jeunes enfans de Cain , qui s'acheminoient vers la triste scène , se tenant par la main. O mon cher Josia , s'écria Eliel aux blonds cheveux , quelles lamentations entends - je devant nous ? Approchons - nous ; que vois - je ? c'est Abel ---

comme le voilà étendu, comme il est pâle & défait, comme sa chevelure est ensanglantée! C'est ainsi, c'est ainsi qu'est étendu un agneau, qu'on a égorgé pour le sacrifice. Mon cher Eliel, reprit le petit Josia, vois-tu comme Thirza pleure sur lui, & comme il tient son œil immobile sans tourner ses regards sur elle? Retirons-nous de-là, je frissonne, cette vue m'épouvante; hâtons-nous d'aller trouver notre mere éplorée. A ces mots, les enfans s'étant approchés d'elle, ils lui prirent la main en la regardant tristement. O ma mere, lui demandèrent-ils, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi Abel est-il étendu là comme un agneau de sacrifice? Là, Mchala embrassa ses enfans, & les regardant d'un air douloureux, elle leur dit. Mes chers enfans, la mort a tiré son ame de la poussière, & l'a portée dans le séjour qu'habitent les Anges, pour y jouir des felicités éternelles. Il ne se réveillera donc plus, reprit le jeune Eliel, pleurant avec sanglots, il ne se réveillera plus, lui qui nous aimoit si tendrement, qui

nous tenant sur les genoux, Josia & moi ,
 nous apprenoit de beaux cantiques , nous
 entretenoit de Dieu , des Anges , des mer-
 veilles de la nature ; quoi il ne se réveillera
 jamais ! Ah que notre pere va pleurer , quand
 il fera venu des champs ! Et les deux en-
 fans consternés s'envelopperent dans les plis
 du vêtement de leur mere.

Adam avoit fini de creuser la fosse : „ Ré-
 „ veille - toi , dit - il à Thirza , réveille - toi
 „ ma bien-aimée : ne différons pas de ren-
 „ dre cette poussière à la terre ; le Seigneur
 „ l'a commandé , ma Thirza , & s'approchant
 „ d'elle il la prit par la main avec tendresse.
 „ Elle avoit eu une extase sur le cadavre ,
 „ & se réveillant de sa sainte vision : Qui
 „ je l'ai vu , dit-elle , il s'avançoit vers moi
 „ dans un éclat céleste. Qu'il étoit éclatant
 „ de gloire ! „ --- Ne pleure pas ; je suis
 heureux , bientôt tu viendras me trouver
 dans ce séjour de bonheur & de gloire , où
 il n'y aura plus de mort qui puisse nous sé-
 parer. A ces mots il a disparu , en me jet-
 tant un souris divin , & un éclat céleste a

marqué les traces de ses pieds. Thirza dit, & une consolation sublime illumina son visage. Enterre, ô mon pere, enterre, dit-elle, cette enveloppe de poussière. Puis elle se leva, & se mit à côté de sa mere & de sa sœur ; & toutes trois se cachèrent le visage dans les ondes de leur chevelure éparse, tandis qu'Adam, après avoir enveloppé de peaux le cadavre, le mit dans la fosse, & le couvrit de terre. Maintenant, dit-il, chere épouse, chers enfans, adorons le Très-haut, prosternés près de ce tombeau : & tous se prosternèrent auprès du tombeau, Eliel & Josia rangés aux deux côtés de leur mere ; alors le pere des humains prononça cette prière à haute voix, les bras en croix sur la poitrine.

O toi, qui demeures au haut du Ciel, Dieu, Créateur, justice éternelle, bonté infinie, tu nous vois prosternés devant toi, auprès du tombeau du premier mort, tu vois des pécheurs t'implorer dans la poussière. Ah, fais que notre prière s'élève vers toi, jette favorablement tes regards sur

nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure de péché: nos iniquités sont grandes, mais ta bonté infinie est encore plus grande. Pleins de souillures & d'impuretés, que sommes-nous devant toi? & cependant tu ne détournes pas ta face de dessus nos têtes, & du haut de ton trône tu regardes encore notre misère d'un œil propice. Tu nous permets de t'implorer, tu ne nous a pas abandonnés, quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les Cieux. Ce n'est pas seulement l'agréable printemps qui te loue, ce n'est pas seulement la sérénité du Ciel qui t'annonce, tu te manifestes aussi par les éclats bruyans du tonnerre qu'enfante un sombre nuage, par l'aquilon mugissant qui excite les tempêtes & les orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, & de la joie riante du mortel heureux, & des tristes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vue, la fille du péché, l'affreuse mort; elle est venue dans nos cabanes sous une forme hideuse. Une funeste prévarication, dont la terre auroit dû marquer le fatal in-

stant par des hurlemens funébres , par d'effroyables orages , un noir forfait la conduite ici par la main ; le premier sortit de mes reins --- ah j'en fremis , il a livré son frere à la mort. Dieu miséricordieux , ne détourne pourtant pas ta face de devant moi , si j'ose t'implorer pour lui. Dieu clément ; daigne ne pas rejeter entièrement le coupable de devant toi : jette tes regards sur lui , verse ta terreur dans son ame , afin qu'il tremble de son crime , qu'il s'humilie devant toi sur la terre , qu'il pleure , qu'il gémissé , & te demande sans cesse pardon ; & quand il t'aura long-temps imploré , ô mon Dieu ! répands alors quelque consolation sur sa misère : exauce , je t'en conjure , la prière que j'ose t'adresser. J'ai creusé un tombeau , j'ai jetté de la terre mouillée de nos larmes sur le corps corruptible du mort ; écoute favorablement nos vœux ; qu'ils montent du creux de sa sépulture jusqu'au pied de ton thrône sublime. Exauce-nous ; nous te demandons grace pour notre premier-né , ne le laisse point périr dans ta

colère ; soit que nous t'implorions au coucher du soleil ou à son lever, soit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre & nous être favorable. Nous sommes encore trop heureux sous la main même de ta justice vengeresse. Louanges éternelles te soient rendues, tu as reçu l'ame du mort dans ta gloire. La mort a pris la première victime ; nous la suivrons, cette victime, l'un après l'autre, dans la sombre fosse, nous la suivrons dans l'éternité. O toi ! dont un signe créa le Ciel, dont la parole tira la terre du néant ; ils passeront, ce ciel & cette terre : mais pour toi tu es éternel. Nous vivons dans la poussière, & notre poussière se dissoudra : mais tu restes éternellement inaltérable ; tu nous rassembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir sur ses fautes ; & le juste qui s'afflige de ce que la vertu est encore mêlée d'imperfections, de ce que la pureté de la conscience est encore altérée de quelque taches qu'y imprime la foiblesse humaine ; tu

les tireras l'un & l'autre de la poussière, afin qu'ils se réjouissent éternellement, & qu'ils soient purs comme des Anges. Car --- ô promesse ineffable ! la race de la femme doit un jour briser la tête du serpent. Que la terre bondisse, que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même, que les maux sortis de ta main viendront tonner sur nos têtes. L'homme est déchu, il est dégradé de sa dignité première ; mais trop heureux encore de ce que son Dieu ne l'a pas rejeté pour toujours, & que de son tribunal même il jette encore sur nous des regards de honte. Il est tombé, celui que Dieu avoit créé si heureux, & à l'instant de sa chute, confus & tremblant, il attendoit dans l'humiliation & la détresse, la malédiction divine & sa damnation éternelle ; car que pouvoit attendre autre chose d'un Dieu irrité, une créature ingrate & rebelle ? Mais, ô prodige de bonté inattendue ! la nature entière annonce de la part de Dieu avec solennité, qu'un jour la tête du serpent sera écrasée. Mystère

sublime , mais environné , il est vrai , d'une sainte obscurité , qu'un être créé ne sauroit pénétrer : mystère ineffable , mais consolant , que le pécheur puisse , malgré ses crimes , être réconcilié avec Dieu ! --- Et nous nous désoleions encore par des larmes profanes dans notre demeure terrestre , de ce que le songe de cette vie est alternativement entrecoupé de plaisirs & d'afflictions , jusqu'à ce que la mort , qui s'approche , dégage l'ame de son enveloppe souillée , & l'affranchisse des fers d'une juste malédiction ? A cet heureux instant , l'ame qui , malgré le limon qui l'entoure , a conservé l'idée de sa dignité originaire , qui a répondu fidèlement aux saintes inspirations de l'amour divin , sort alors de sa prison , pure & heureuse comme les Anges. Ah , je pénètre dans les secrets d'un heureux avenir ! Je vois ceux , que la mort a transportés au séjour céleste ; je vois une race nombreuse , pure comme les flammes , que les Anges allument sur l'Autel , en face de l'Eternel. Ils sont au milieu des Anges , ils chantent des hymnes sans fin de-

vant le thrône éclatant du Tout - puissant. Ah, qu'est-ce que je suis ? Comme mon ame s'élève ! Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable. O bonté infinie, elle ne suffit pas à célébrer tes louanges ! Elle nage dans de saints ravissmens ; & quand elle pourroit avec autant de force que le premier des Anges, elle les exprimeroit imparfaitement, elle ne pourroit que les sentir.

Adam se tut, & resta long-tems dans un profond silence ; toute sa famille prosternée près de lui autour du tombeau, y étoit sans mouvement & sans voix. La nature entière, comme étonnée, observoit le même silence ; & le ciel serein, au - dessus de leurs têtes, n'avoit pas le plus léger nuage.

Le soir vint, l'air étoit frais & le tems calme. Caïn agité de frémissemens inquiets & de remords rongeurs, avoit erré dans les contrées les plus sauvages. Accablé de fatigue, il s'assit du côté, où la lune montoit au-dessus de l'horison, & fit ainsi entendre sa voix effrayante à travers le silence de la nuit. „ Là bas (dit-il) de derrière cette

CHANT CINQUIEME. 209

„ montagne , se leve la lune avec son éclat
„ blanchâtre , & nage dans l'atmosphère ob-
„ scure ; elle répand au loin sa pâle lumière ,
„ & une douce tranquillité ; tout respire le
„ repos & la fraîcheur sous cette belle voûte
„ parfumée d'étoiles. L'homme seul est agité ;
„ des cris & des accens lugubres s'élèvent
„ de ses cabanes ; c'est moi , scélérat ! c'est
„ moi , qui ai porté la désolation dans ces
„ cabanes ! Ces cris , ces accens lugubres ,
„ dont l'air retentit , m'accusent ; c'est mon
„ crime , qui les cause. Reculez-en d'hor-
„ reur , constellations qui m'entendez ; &
„ toi , lune , pâlis & voile ton flambeau ;
„ en ce jour , jour maudit , la terre que
„ tu éclaires a été abreuvée du premier
„ sang humain ; & c'est moi , malheureux !
„ c'est moi , qui l'ai abreuvée de ce sang ,
„ & du sang de mon propre frere. Je ne
„ mérite plus , astres bénis ! votre influence
„ favorable. Refusez-la moi , j'y consens ,
„ refusez-la aux champs , que je laboure ,
„ à la contrée , que j'habite ; j'ai massacré
„ mon frere ; enveloppe-moi , sombre ob-

„ sécurité, cache-moi aux yeux de toute la
„ nature ! Je veux sous ton voile traîner
„ par-tout ma misère avec moi. Je fuirai
„ dans des lieux déserts & arides, dont au-
„ cun pied mortel n'aura foulé l'herbe flé-
„ trie ; j'habiterai parmi des rochers, d'où
„ une eau infecte distillera en forme de
„ larmes, dans des repaires marécageux
„ d'horribles reptiles, où des buissons épais,
„ asyles des oiseaux de proie, me dérobe-
„ ront l'aspect du ciel ; là je passerai le jour
„ à me plaindre, à me lamenter, & à me
„ traîner sur la terre. Et quand le som-
„ meil aura ramené le cortège des songes
„ les plus noirs, ils présenteront tous à
„ mon imagination effrayée, un crâne brisé,
„ une chevelure ensanglantée. „

C'étoit ainsi que Caïn, saisi d'horreur,
exprimoit ses remords au milieu des téné-
bres de la nuit ; il se tut ensuite, & resta
long-tems en silence, abandonné à son af-
fliction. L'oiseau nocturne, effrayé de ces
lugubres accens, retenoit les siens. On
n'entendoit dans la contrée qu'un murmure

foudr ; Caïn promenoit ses regards au loin ,
& reprit la parole en ces termes : O vous ,
collines élevées , & vous , ô bois sacrés que
je contemple , soyez sensibles à mes maux .
Qu'ils sont grands ! Ils le sont plus que je
ne saurois dire . Le malheureux , quoique
coupable , mérite encore quelque commiséra-
tion . Plaignez mon désastre , ô belle na-
ture ; hélas , vous n'avez plus pour moi
d'attraits ! Plaignez moi , ô vous , créatures
quelconques , qui ressentez la présence effi-
cace d'un Dieu infiniment bon . Mais hé-
las ! ses bontés n'ont plus rien qui me re-
garde , je ne puis plus éprouver que sa justice .
Dieu n'est plus pour moi qu'un Dieu ven-
geur . A ces mots sa voix resta encore suspen-
due quelques instans ; puis il dit , en sou-
pirant profondément : Du moins à présent ,
voilà que je commence à pouvoir pleurer ,
je ne le pouvois pas auparavant ; voilà que
mes larmes coulent en abondance ; ah pré-
cieuses larmes , qui m'attestez à moi-même
que mon malheur est adouci . D'abord le dé-
sespoir s'étoit emparé de mon ame , à pré-

sont c'est la douleur lugubre & plaintive.
Ah ! coulez mes larmes : reçois - les , ô terre ,
qui as reçu le sang de mon frere. Je suis
maudit sur ta surface : mais --- reçois les
pleurs que me fait verser ma douleur amère ,
mais --- quelle pensée naît dans mon ame ! ---
elle redouble l'abondance de mes larmes. ---
Oui je veux --- maintenant que la nuit m'en-
veloppe , je veux me traîner autour des ca-
banes des affligés , les voir encore , les bé-
nir encore. --- Les bénir ? --- les vents en
courroux emporteront cette bénédiction , qui
ne peut que faire horreur. Malheureux que
je suis ; je ne puis plus les bénir ! J'irai
toutefois , je les veux bénir , & pleurer.
Après cela --- hélas ! après cela , je fuirai
loin d'eux pour jamais. Je te fuirai , Me-
hala , je fuirai nos chers enfans. Alors n'en
pouvant plus , il se tut , & s'avança vers
les cabanes en arrosant de ses larmes les
routes désertes qu'il parcourait.

Il appercût de loin un cabinet de ver-
dure , qu'Abel son frere avoit planté sur le
doux penchant d'une colline. Cette vue

lui rappella qu'Abel avoit dit en le plantant : Croissez & montez , tendre charmille ; que nos derniers neveux se disent sous votre ombrage ; c'est ici qu'Eve a reçu son premier né ; c'est ici qu'elle l'a embrassé la première fois sur la terre ; c'est ici qu'elle a acquis le titre de mere , qui faisoit sa consolation dans son triste exil ; elle nomma le nouveau-né Caïn. Elle se penchoit sur lui avec un ravissement inexprimable , & le baïsa en disant : O cher & doux présent , que le Seigneur m'a fait ! Le meurtrier , pour qui ce monument de la tendresse de son frere étoit un reproche de sa barbarie , détourna le visage en passant devant ; une sueur froide couloit sur son front , ses genoux chancelans le portoient à peine. C'est ainsi que frissonneroit un fils dénaturé devant le tombeau d'un pere , que le parricide auroit fait périr lui-même , en mêlant du poison dans son manger , lorsqu'il revenoit des champs , excédé de faim & de fatigue. La douce exhalaison des fleurs dont l'urne du pere auroit été parfumée ; le bruit des feuil-

les des arbres funébres, plantés autour du tombeau, feroient le supplice du fils. Caïn avoit passé le cabinet de verdure & s'approchoit des cabanes. La pâle lumière de la lune les éclairoit foiblement, à travers les branches entrelacées des arbres, & un calme effrayant régnoit à l'entour. Il y jeta les yeux, pleura, leva les mains au Ciel, & resta long-tems immobile & muet; une douleur inexprimable lui tenoit le cœur ferré; aucun objet ne pouvoit le tirer de son attitude fixe & de son lugubre silence.

„ Que la tristesse repose profondement ici,
„ dit-il enfin à voix basse! d'où provien-
„ nent ces sifflemens? --- ne sont-ce pas
„ des soupirs? Ne sont-ce pas les cris noctur-
„ nes de la désolation qui viennent des ca-
„ banes? --- Le voici --- ô famille déplo-
„ rable, le voici qui tremble dans l'obscu-
„ rité, poursuivi par l'enfer, celui qui
„ vous a rendu vos demeures affreuses; --
„ celui --- ah misérable que je suis! qui
„ a chassé loin de vous le repos & toutes
„ les douceurs des liens du sang. Et j'ose

„ encore respirer un air rempli des soupirs
 „ de ceux que j'ai rendus malheureux ; j'ose
 „ porter mes pas dans une contrée consacrée
 „ à la désolation des justes , qui gémissent
 „ sur mon forfait. --- Fuis , malheureux ,
 „ ne profane pas cette sainte contrée ! ---
 „ Oui , je vais fuir loin de vous ; mes
 „ yeux noyés dans les pleurs ne vous ver-
 „ ront plus que quelques instans : mais per-
 „ mettez-moi de verser encore quelques lar-
 „ mes, & d'élever ces mains sanglantes vers
 „ le Ciel pour vous bénir. Je fuirai en-
 „ suite. Soyez bénie , foyez à jamais bé-
 „ nie , ô famille justement éplorée. Mal-
 „ heureux que je suis , peu s'en est fallu
 „ que je n'aye profané ces saints noms ,
 „ ces titres respectables , qui désignent les
 „ liens sacrés par où je devois leur être
 „ uni , & qui m'attachent inviolablement
 „ à eux. Soyez bénis encore une fois.
 „ Puisse votre affliction vous quitter avec
 „ l'obscurité de la nuit , & puisse croître
 „ la mienne ! ce doit être là mon partage
 „ pour toujours sur cette terre, que j'ai tant

„ maudite. Puissiez-vous oublier pour ja-
„ mais celui dont l'image fait votre sup-
„ plice ; hélas , dans quel excès de désastre
„ faut-il qu'un malheureux soit plongé pour
„ être réduit à de pareils souhaits ! ,

En proférant ces mots , Caïn étoit arrêté dans l'obscurité , il gémissoit & levoit les bras au Ciel , lorsque quelqu'un s'avança dans la nuit , d'un pas lent. Une sueur froide , comme celle de la mort le glaçoit ; tremblant , il vouloit fuir , mais il ne le put , & tomba sans force parmi les broussailles.

Thirza pendant cette triste nuit , la première de son veuvage , ne pouvant trouver le repos dans ce lit désert où son époux n'étoit plus , le quitta , & sortit de la cabane ; le visage baigné de larmes , elle s'assit sur l'herbe mouillée de rosée , à côté de la colline du tombeau ; puis les mains jointes , elle regardoit le Ciel étoilé avec des yeux fixes ; ensuite elle retomba sur l'herbe , & ses larmes arrosoient le tombeau. „ C'est
„ ici , dit-elle en sanglottant , c'est ici que

„ repose mon bien & toute ma félicité ;
 „ c'est ici sous cette terre qui engloutit mes
 „ larmes. Hélas ! il n'y a donc plus
 „ pour moi ni paix ni repos à attendre ,
 „ pendant les heures lugubres de la nuit.
 „ Ah ! coulez , il ne me reste d'autre adou-
 „ cissement que de pleurer à toutes les
 „ heures du jour , de gémir pendant les
 „ nuits entières dans ce triste silence de la
 „ mort. Il est vrai --- je t'ai vu , ô mon
 „ bien-aimé , dans un éclat céleste : de quelle
 „ splendeur tu étois revêtu ! Mais hélas !
 „ aurai-je moins sujet de pleurer ta perte ?
 „ Je te perds pour jamais dans cette vie
 „ pleine d'affliction , tu m'es enlevé pour
 „ jamais. --- Je m'étois épuisée à pleurer
 „ auprès du précieux gage de notre amour ;
 „ un repos adoucissant vient de s'étendre
 „ sur ses paupières : Hélas ! un souris gra-
 „ cieux éclate sur son visage. Il ne connoît
 „ pas encore les maux attachés à la condi-
 „ tion mortelle ; il ne fait pas la perte qu'il
 „ a faite. Envain je me suis jettée sur le
 „ lit conjugal , à présent désert ; envain j'ai

„ imploré le sommeil ; hélas ! la triste soli-
„ tude & les fonceis cuisans se sont pour
„ jamais établis sur ce théâtre de notre ten-
„ dresse conjugale, de ces chastes délices
„ que ton amour pour moi me faisoit goû-
„ ter dans tes bras. Elles me sont donc
„ ravies pour toujours, pour tout le tems
„ au moins que durera cette triste vie. O
„ crime affreux ! elles me sont ravies par
„ un frere. — Où est-il — le malheureux ?
„ Où ses remords l'entraînent-ils ? O toi —
„ mon Dieu, ne dédaigne pas les vœux plain-
„ tifs que je t'adresserai sans cesse pour in-
„ téresser en sa faveur ta bonté infinie ; ne
„ le dédaigne pas, s'il fait pénitence, s'il
„ se traîne sur la poussière, s'il implore ta
„ miséricorde. „ A ces mots prononcés dou-
„ loureusement, ses soupirs & ses sanglots ar-
„ rêterent son discours. Bel astre de la nuit,
continua-t-elle, en élevant ses yeux en
haut, combien de fois n'as-tu pas été le
paisible témoin des expressions de la ten-
dresse du cher époux que cette terre enfer-
me, quand nos bras entrelacés je marchois

tête à tête avec lui à la lueur de ton flambeau ; quand ses levres saintes me peignoient éloquemment les charmes de la vertu ! Tu éclairois ses pas lorsqu'il vivoit ; tu n'éclaireras plus que sa sépulture. Voilà donc enfouie sous ce monceau la plus douce consolation du meilleur des peres , & de la plus tendre des meres ; voilà mon précieux époux. A ces mots elle se tut ; & ses larmes redoublèrent ; tandis que ses yeux égarés mesuroient vaguement toute la contrée , jusqu'à ce que ses regards étant fixés par un éclat singulier , elle s'écria : Que ce berceau que je vois de loin est brillant ! des pensées saintes & sublimes s'élèvent au milieu de ma misère , comme quand la lune montant au-dessus de l'horizon , dissipe tout à coup l'obscurité de la nuit. Quel éclat sort de ce berceau où tu m'embrassas , ô Abel , à la lueur mourante du soleil couchant ! Quelle félicité , disois-tu , en me serrant contre ton sein , quelle félicité d'être vertueux ! Quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce qui est beau ! Qu'on est

heureux de ne rien trouver dans sa conduite qui puisse déplaire aux Anges dont nous sommes environnés ! Quelle volupté ressemblable à celle que fait éprouver la présence continuelle de Dieu , que nous manifestent les œuvres de la création ! Quelles délices plus ravissantes que ces larmes pieuses que fait couler notre amour pour lui ? Pour qui-conque passe ses jours dans ces divins transports d'adoration & de piété , la mort n'a rien d'effrayant : quelque terrible qu'elle puisse être , nous savons au moins , & c'est une grande consolation pour l'homme pécheur , qu'elle dégage l'ame de son corps mortel , pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza , me disois-tu , en me serrant plus près contre ton sein , si je fors le premier de la poussière , si je suis heureux avant toi , ne pleure pas longtemps sur ma cendre. Qu'est-ce que le tems passager qui t'est assigné par le Créateur , en comparaison de l'éternité dont nous jouirons ensemble dans le Ciel ? Mon bien-aimé , lui disois-je à mon tour , en l'embrassant

étroitement , fais de même de ton côté , si la mort m'enleve la première dans ce séjour de larmes , abrège & modère ta désolation ; puisque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité sans bornes. --- O mon ame rappelle tes forces , pour ne pas succomber à l'affliction. Laisse-toi affecter par ce puissant motif de consolation , par l'idée de ton immortalité ; & te distrayant du fatal objet de ta douleur , envisage la suprême béatitude , qui , en s'approchant , fait disparaître les scènes changeantes de cette vie. Si l'ame périssoit & qu'elle s'écroulât en poussière avec le corps , comment pourrois-je me consoler ? Je me trainerois sur ton tombeau , en jettant des cris plaintifs , & dans mon désespoir j'implorerois l'anéantissement ; mais elle est immortelle. Non , elle ne succombera pas lâchement sous la douleur. O vous , Anges , qui voltigez d'une aile légère autour de moi , vous la soutiendrez ; elle ne succombera pas lâchement sous la douleur , elle est immortelle comme vous. Cependant mes larmes cou-

lent encore ; qu'elles coulent , je les donne à la poussière de mon époux , qui m'a devancée dans la possession du bonheur éternel. Je veux , ô mon bien-aimé , (mais les larmes me coupent encore la parole , elles redoublent ; ô mon ame rappelle donc toutes tes forces pour commander à ta douleur !) je veux planter sur ta tombe un arbre funébre , à l'ombre duquel je verserai encore bien des larmes sur ta cendre. J'y passerai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune ; mais me livrant à de saints transports , je porterai mes vœux élevés jusqu'à la félicité céleste. Elle dit , & s'étant levée de terre , elle resta debout sur le tombeau. Je croirois , dit-elle , sentir quelque soulagement à ma douleur : mais , ô réflexion accablante , il a été sacré par son frere ! O Dieu de bonté , s'écria-t-elle , en se prosternant en terre , exauce mes supplications ; grace à ce malheureux pécheur , fais lui grace. Je te réitérerai sans cesse cette prière avec instance , soit quand l'étoile du soir assemblera les

CHANT CINQUIÈME. 223

attres de la nuit ; soit quand l'aurore ouvrira les portes du jour.

Pendant ce tems, Caïn trembloit dans le bocage ; accablé de désespoir. Fuis, se disoit-il à lui-même, fuis ces saintes demeures, monstre odieux. Je ne puis, malheureux que je suis ; quelle puissance contraire retient mes pas ? Seroit-ce vous, fantômes infernaux, qui m'environnez ? Ecartez-vous, laissez-moi fuir, laissez-moi. Quel nombre ! comme ils sont horribles ! Laissez-moi fuir, spectres hideux, laissez-moi m'éloigner de ces saintes demeures. Ah spectacle horrible ! --- je frémis, je tremble, je me meurs. Mais hélas ma frayeur s'accroît, & pourtant je ne meurs pas ; mais je ne saurois fuir non plus — malheureux que je suis ! — Comme elle se désole, & je ne la fuirai pas ? Mais voilà qu'elle cesse de se lamenter. — O pouvoir merveilleux de la vertu ! Hélas, quelles ressources ; quelles consolations j'ai perdues pour toujours ! Et dans mon accablement je n'ai pas même pour adoucissement

l'espérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je suis malheureux ; ah quels tourmens ! il font d'une espèce inconnue jusqu'à cette heure. O enfer, dans tes abîmes les plus profonds tu n'en as pas de plus épouvantables ! — Elle prie — ah ! elle prie Dieu pour moi, pour moi ! — au lieu de me haïr, au lieu de verser à grands flots des imprécations sur ma tête. O bonté inexprimable ! hélas tant de vertu m'afflige & me désespère ! Mon malheur se présente à moi d'une manière plus effroyable ; il me paroît sombre, noir, comme les profonds abîmes de l'enfer : le crime me déchire plus cruellement les entrailles, & me fait sentir des supplices infernaux. — Tu pries pour moi, Thirza ! — Ah vœux téméraires, ou tout au moins superflus ! Non, Dieu ne sauroit exaucer de telles prières, il est juste. — La voilà qui se retire du tombeau de son époux massacré. Ah ! oserai-je, malheureux que je suis me traîner sur ses pas, verser des larmes de la plus profonde douleur sur ses traces ? Non —

CHANT CINQUIEME. 215

retire toi , barbare , de cet épouvantable monument de ta fureur ; éloigne - toi de cette sainte contrée , fuis scélérat ! Il dit , & se retira saisi de frayeur. Il fuyoit , mais il s'arrêta bien-tôt , & joignant , plein de désespoir , ses mains baignées de larmes , il s'écria encore : Mais je ne saurois fuir ! Et comment le pourrois - je ! Ah Mehala ! ah mes enfans ! comment pourrois - je vous fuir pour jamais , & ne pas me rouler dans la poussière devant vous , devant toi surtout , Mehala ? Peut - être verferas - tu des larmes de compassion sur moi , peut - être me béniras - tu encore. — Hélas que dis - je ? — Maudit de Dieu , que me servira dorénavant ta bénédiction ! Hais - moi , maudis - moi plutôt , mon forfait le mérite : alors je fuirai enfin , chargé de ta malédiction , & de celle de toute la nature. O désastre ! ô désolation infernale , inexprimable ! — Non , encore une fois , je ne saurois fuir. Epouse aimée , enfans chéris , il faut que je déplore ma misère devant vous , que je me traîne devant vous dans la poussière.

fière, & ensuite, oui ensuite, je fuirai. A ces mots Caïn passa à quelque distance du tombeau, & s'avança vers sa cabane. A chaque pas il s'arrêtoit encore, incertain de ce qu'il devoit faire, & arriva enfin devant la cabane. Il y resta long-tems pâle & tremblant. A la fin il se hasarda hésitant, & chancelant, à passer le seuil de la porte.

Mehala étoit assise au fond, à la pâle lumière de la lune, plus pâle elle-même que cet astre, quand il est enveloppé dans des nuages; elle pleuroit & se désoloit sur son lit solitaire, & ses enfans sanglottoient autour d'elle. A la vue de son époux elle jeta un cri aigu, & tomba évanouie sur sa couche; ses enfans éplorés accoururent, & firent à ses pieds des clameurs lugubres. Mon père! hélas — mon père, criaient-ils! ah console notre mere affligée! hélas quelle désolation s'est introduite dans nos cabanes! Ah mon père, fais-nous le bien-venu dans la maison: que tu as tardé long-tems à rentrer! Tel fut l'accueil qu'il reçut

de ses enfans. Il chanceloit au milieu d'eux , & ses larmes couloient sur leurs têtes. Le serrement de son cœur ne lui permit pas de répondre ; il tomba sur la poussière aux pieds de son épouse ; ses enfans redoubloient leurs cris autour de lui , & Mehala s'étant réveillée , elle vit comme son époux se traînoit auprès d'elle , & mouilloit le sol de ses larmes. O Caïn ! Caïn , s'écria-t-elle , & poussant des cris lamentables , elle s'arrachoit les cheveux.

„ Mehala , lui dit Caïn d'une voix entre-
 „ coupée , en la regardant douloureusement ,
 „ ah pardonne-moi si j'ose , meurtrier de
 „ mon frere & du tien , si j'ose pleurer en-
 „ core une fois devant toi , me traîner dans
 „ la poussière à tes pieds. Ah je t'en con-
 „ jure ; ah accorde-moi cette foible conso-
 „ lation , la dernière que je puisse espérer
 „ dans mon malheur , qui n'a point d'égal.
 „ Ah ! ne me maudis pas , Mehala , je ne
 „ veux que ramper devant toi sur la terre :
 „ après cela je fuirai ; j'irai me cacher à
 „ moi-même dans des régions désertes , mau-

„ dit de Dieu, suivi de supplices inexprims,
„ bles. Ah ne mandis pas, ô Mehala, ton
„ malheureux époux! „ Ah Cain, lui ré-
pondit-elle, pénétrée de la plus vive dou-
leur, meurtrier du meilleur des freres, il
faut encore que je te reconnoisse pour mon
époux! Malheureux, qu'as-tu fait? Cain
lui répondit, en jettant sur elle des regards
qui exprimoient toutes ses souffrances: Ah,
dit-il, fatal moment où un songe imposteur
m'a deçu. Hélas je voulois garantir ces
enfans que voici, d'un avenir funeste, &
je l'ai tué. Maudit moment! j'ai tué le
meilleur des freres. Et maintenant --- ce
forfait horrible va me tourmenter éternel-
lement; il attache à mes côtés les suppli-
ces de l'enfer. Oublie-moi, Mehala, ou-
blie ton époux: mais seulement abstiens-toi
de me maudire. Tout à l'heure je vais fuir;
je te quitte pour jamais; je vous quitte
pour jamais, mes enfans, chargé de la ma-
lédiction de Dieu. Les enfans se lamen-
toient autour de lui, & levoient leurs
mains innocentes vers le Ciel; Mehala se

laissa tomber sur son époux. Reçois ces larmes, reçois ces expressions de la compassion la plus vive, dit-elle en pleurant sur lui; tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir dans des régions désertes: ah comment pourrois-je demeurer dans ces cabanes, tandis que solitaire & abandonné, tu te désolerois loin de moi? --- Non Caïn, je veux fuir avec toi, à tes côtés; comment pourrois-je te laisser, privé de tout secours dans les déserts? De quelles cruelles inquiétudes ne ferois-je pas tourmentée? Le moindre son que j'entendrois retentir autour de moi dans la nature, me saisiroit de peur & d'effroi. Peut-être est-ce lui, dirois-je, peut-être se lamente-t-il, privé de tout secours, dans les angoisses de la mort. Elle dit, & Caïn porta sur elle des regards troublés --- Dieu! qu'entens-je? --- Est-ce toi, Mehala? Non! ce n'est pas un songe, c'est toi-même. --- O Dieu, quelles consolantes paroles! non Mehala, c'est assez pour moi, que tu ne me haïsses pas, que tu ne me maudisses pas. O femme vertueuse! faudra-t-il que tu por-

tes avec moi le châtimement du plus grand des crimes ? Ah reste ici dans ce séjour sanctifié par la vertu , où habite la bénédiction ; non , il ne faut pas que tu sois malheureuse avec moi. Onblie un malheureux qui, maudit de toute la nature , n'a point de lieu pour son repos ; oublie-le , mais ne le mandis pas. Non , Cain , je veux te suivre avec nos enfans dans les déserts , me désoler avec toi , porter une partie de ta misère : ce sera autant de soulagement pour toi. Je mêlerai des larmes de compassion à tes larmes de pénitence ; à tes côtés mes prières s'élèveront vers Dieu avec les tiennes , & nos enfans , prosternés autour de nous , joindront leurs vœux aux nôtres. Dieu ne dédaigne pas le repentir du pécheur ; je veux fuir avec toi , Cain : sans cesse nous prierons devant Dieu , jusqu'à ce qu'enfin un rayon de consolation vienne de la part du souverain Juge , justifier notre confiance. — Espere en Dieu , Cain , il exauce la prière du pécheur pénitent.

O toi , s'écria Cain , comment dois-je te

nommer? -- tu es pour moi comme un saint Ange. Quelle consolation porte ton flambeau dans l'obscurité de mon ame ! Mehala , ô mon épouse ! j'ose maintenant t'embrasser. Hélas que ne puis-je t'exprimer mes sentimens ! Non, l'embrassement le plus ardent, toutes mes larmes ensemble ne le peuvent pas. A ces mots Caïn la ferra contre sa poitrine. Il ne pouvoit suffire à tout l'amour, à toute la reconnoissance qu'elle lui inspiroit. Il ne quitta son épouse un instant que pour aller embrasser ses enfans ; il revint aussi-tôt à elle , pour lui réitérer les démonstrations de sa gratitude. Cependant cette tendre mere essuya ses larmes , prit le plus jeune de ses enfans dans ses bras , s'appuyant sur son époux , & l'autre marchoit à côté du pere , tandis qu'Eliel & Josia marchaient gayement devant lui. Ils sortirent ainsi tous ensemble de la cabane , Mehala regarda encore autour d'elle , en pleurant. Soyez bénie , ô famille désolée que j'abandonne , soyez bénie : bien-tôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous

aurons bâti notre cabane, vous demander votre bénédiction, pour moi, pour mon époux, & solliciter son pardon. A ces mots elle regarda encore les cabanes, pleura comme irrésolue. En cet instant des exhalaisons plus balsamiques que toutes les fleurs du printemps, environnerent la troupe fugitive. Vas généreuse épouse, dit une voix invisible au-dessus de leurs têtes; j'informerai par un songe agréable ta tendre mere de ton courage magnanime; je lui dirai, que tu es partie à côté de ton époux pénitent, pour implorer la grace du souverain Juge.

Cependant ils marchaient à la lueur de l'astre nocturne, jettant souvent la vue derrière eux, sur les cabanes, & s'avancèrent dans des régions désertes, où jamais les pas d'aucun homme n'avoient été imprimés.

DAPHNIS.

*Me juvet in Gremio doctæ legisse Puellæ,
Auribus & puris Scripta probasse mea.
Hæc ubi contigerint, Populi confusa valet
Fabula, nam Dominû Judice tutus ero.*

MONSIEUR!

*C*omment pouvez-vous rester à la ville pendant les premiers jours du Printems? Avez-vous renoncé à voir les prairies s'embellir & les arbres se couvrir de fleurs? Venez donc nous joindre à la campagne: vous y trouverez le Printems, vous m'y verrez; si vous ne venez pas, je serai fâchée contre vous; je le suis déjà un peu. Madame N*** m'a dit, que vous avez écrit un Ouvrage intitulé Daphnis; & cependant, Monsieur le Mystérieux, vous me l'avez laissé ignorer. Vous avez pourtant vu, que votre dernière chanson m'a beaucoup plu; je la chante toujours.

*Venez Jeudi prochain, sans y manquer; je
vous attendrai le soir sous la feuillée; mais
apportez avec vous Daphnis, sans quoi, de
mes jours, je ne serai plus*

VOTRE AMIE.

MADemoisELLE!

Qui pourroit, après de pareilles menaces, ne vous pas obéir? Voilà Daphnis, & le voilà imprimé. La Réponse à votre Lettre est de plus une Epître dédicatoire. Al qui pourrois-je le dédier plutôt qu'à vous, puisque votre approbation est pour moi la plus précieuse de toutes, & puisque si l'on trouve dans mon Ouvrage l'Amour représenté d'après la nature, c'est à vous seul que je le dois? Quand je pensois à Philis, je pensois à vous, & j'étois moi-même Daphnis. L'heureuse idée pour mon cœur, d'écrire ce petit Roman.

Il a donc fallu que Madame N*** ait
jaisé. Je l'avois bien priée de ne vous en rien
dire. Je voulois vous lire cet Ouvrage, sans
vous dire que j'en fusse l'Auteur, jusqu'à ce
que j'eusse su quel auroit été votre jugement,
libre des préventions de l'amitié. Et par-là,
quel est le jugement que je dois attendre de
tous les Connoisseurs.

Après-demain, quelles délices ! Après-demain,
je serai près de vous sous la feuillée : je verrai
le Printems, je vous verrai ; mais n'oubliez
pas qu'une Epître dédicatoire vaut au moins
cent baisers. Adieu. Je suis, &c.



off D A P H N I S. *Viol. ant.*

LIVRE PREMIER.

Au milieu du Neatus, (*) fleuve, qui prend sa source dans les monts Clibanien, d'où ses flots se précipitent à travers les prairies & retentissent sous des ceintres de verdure, il est une petite Isle consacrée aux

(*) *Neatus* ; Fleuve, qui se jette dans la Mer Jonienne, entre Pétilie & Cro-tone.

Nymphes par les Bergers du canton , & ombragé par un bois de pins & de genévriers. Au milieu de l'Isle s'élève un rocher sous lequel est creusée la grotte des Nymphes ; dans cette grotte sont placées leurs statues , artistement travaillées en bois de tilleul ; on les a représentées appuyées sur leurs urnes & couronnées de roseaux. Là , tantôt on voit ces Divinités errer sous les arbres avec leur chevelure verte , tantôt nager avec légèreté le long du rivage , se fêcher ensuite sur les rochers & se reposer au Soleil. Là , les flots qui se jouent mollement entre les racines couvertes d'écumes , des joncs & des saules répandus sur les bords du fleuve , forment un murmure comparable aux chants les plus doux.

Toutes les années , au retour du Printems , les Bergers avec leurs Bergeres , accourent de l'une & l'autre rive : ils présentent aux Nymphes les fleurs des arbres qui forment le ceintre sous lequel coule le fleuve , & celles des plantes qui naissent sur les bords : ils demandent à ces Divinités ,

qu'elles venissent bien ordonner aux flots de ne plus surmonter leur rivage & de ne plus entraîner au loin les arbres & les champs tout entiers.

Dans une belle journée de Printems , on vit donc un jour paroître sur le fleuve une flotte de bateaux , qui voguoit des deux rives vers l'Isle. Chaque bateau étoit décoré d'un berceau de verdure , formé par des branches odoriférantes, & émaillé de fleurs ; les Bergers & les Bergeres en étoient eux-mêmes couverts. D'autres guirlandes serpentoient autour de hautes perches, & montoient jusqu'à leur extrémité , où des banderolles & des festons flottoient dans les airs. Ces barques , qui s'avançoit au doux son des flûtes & des voix , aborderent dans l'Isle. Il parut aussitôt sur les rives des troupes de jeunes garçons & de jeunes filles ; celles-ci par leur attraits excitoient l'envie des Déeses , & tour-à-tour s'enlevoient les unes aux autres les regards des Dieux , qui , laissant les Immortelles seules dans l'Olympe , étoient descendus sur des nuées pour jouir de ces

attrayant spectacle. En effet on y voyoit briller tous les charmes de la beauté ; ici , l'on étoit enchanté par la finesse de la taille , par la blancheur du visage , ou par le contour du sein ; là , l'on se sentoît charmé par un port majestueux comme celui de la Déesse de la chasse , ou bien l'on étoit entraîné par un sourire gracieux comme celui de Venus : enfin l'on y trouvoit les graces naissantes de la jeunesse , semblables à l'éclat de la rose prête à sortir du bouton , & la jeunesse plus formée , telle que la rose , lorsqu'elle est épanouie. Cependant les Bergeres s'avancèrent deux à deux , elles entrèrent dans la grotte sacrée , & répandirent leurs corbeilles pleines de fleurs aux pieds des Nymphes ; ensuite les entourèrent & les couronnèrent de guirlandes. La jeune Philis vint offrir à son tour ses fleurs & ses couronnes. La joie & l'innocence sourioient sur son joli visage , & caractérisoient tous ses gestes : son œil noir laissoit échapper des regards timides autour d'elle , regards victorieux comme l'amour même. Telle est la jeune

rose, plus belle que toutes les fleurs qui naissent autour d'elle; l'abeille irrésolue bourdonne en la cherchant; les fleurs l'invitent, mais en vain; elle apperçoit la rose & elle n'hésite plus.

Daphnis, le plus beau des Bergers, promenoit ainsi ses yeux errans sur la troupe des jeunes Bergeres, qui lui lançoient des regards: elles le fixoient d'un air riant, se parloient à l'oreille, puis le regardoient d'un air plus séduisant encore. Mais il apperçoit la jeune Philis; aussi-tôt un soupir s'échappe de sa poitrine: son visage se colore d'une vive rougeur, ses regards restent fixés sur elle; & Philis, qui jette aussi les yeux sur le Berger, les baisse aussi-tôt, se retire & le regarde encore d'un air confus, en s'éloignant. Un trouble secret s'empare alors de Daphnis, son cœur tressaille: il jette un regard languissant vers elle; & plein d'inquiétude, il craint de la perdre de vue dans la foule: mais il ne la perd pas, elle s'arrête, sans parler à ses compagnes. Ses regards timides s'échappoient à tout moment

pour voler sur Daphnis, & tout aussi-tôt retomboient à terre. Arrivoit-il que dans la foule une Bergere plus grande se plaçoit devant Philis? Daphnis paroissoit plein de dépit; cette Bergere se retiroit-elle? aussitôt les yeux de Daphnis se ranimoient & brilloient d'une joie nouvelle. C'est ainsi qu'on voit les prairies s'éclairer en un instant & briller d'un nouvel éclat, lorsque la lune, qui s'étoit cachée, sort tout à coup des nuages.

Cependant toutes les fleurs sont étalées aux pieds des Nymphes; les Divinités sont parées de guirlandes: les Bergers & les Bergeres se partagent alors en divers chœurs, se placent vis-à-vis les uns des autres. Daphnis a soin de se placer devant Philis, & les Bergeres chantent alternativement des hymnes en l'honneur des Nymphes.

„ O Nymphes, disoient-elles, vous qui
„ habitez les grottes de ce fleuve, & vous
„ qui du haut des rochers escarpés, versez
„ de vos urnes l'onde bruyante! ah! soyez
„ favorables aux Bergers qui habitent le
„ long des roseaux du fleuve!

LIVRE PREMIER. 245

„ Nous avons , sur ses bords , enlevé aux
„ arbres les fleurs que le Printems faisoit
„ naître ; nous en avons dépouillé ces ri-
„ ves. C'étoit pour les porter dans votre
„ grotte sacrée , ô Nymphes du fleuve &
„ des rochers escarpés !

„ Soyez favorables aux Bergers qui ha-
„ bitent le long des roseaux du fleuve !
„ Faites que ses flots n'entraînent plus les
„ arbres fruitiers , & qu'ils ne submergent
„ plus les champs & les prairies ; les trou-
„ peaux pourront paître alors le long des
„ rivages : vous pourrez aussi errer sur ses
„ bords & fouler les fleurs , ô Nymphes
„ du fleuve & des rochers escarpés ! „

Ainsi chanterent les Bergeres ; & les Ber-
gers les accompagnoient des doux sons de
leurs flûtes. Daphnis écoutoit attentivement
pour distinguer le chant de Philis , & il
oublioit de jouer de sa flûte.

Cependant la Lune commençoit à paroître
au-dessus des collines éloignées ; & les
Bergers avec leurs Bergeres se retirèrent
dans les bateaux. Philis , en s'en allant ,

regarde encore Daphnis; l'obscurité du crépuscule la rend hardie; elle fixe les yeux sur lui, & se met à soupirer: puis elle marche lentement vers le rivage, en regardant souvent derrière elle & en soupirant encore. Daphnis s'étoit arrêté & la regardoit aussi partir avec des regards tristes. Il eût oublié de monter dans le bateau, si les autres Bergers ne l'eussent pas tiré de sa rêverie profonde. Entré dans le bateau, il s'y assit, en jettant tristement la vue sur ceux qui voguoient vers l'autre bord. Tout respiroit la joie; sur l'une & l'autre rive, on entendoit un agréable mélange de chants & de chalumeaux, & l'écho le répétoit le long du rivage & sur les collines d'alentour. De leurs côtés, les jeunes garçons & les jeunes filles qui étoient dans le même bateau que Daphnis, folâtroient & chantoient: mais Daphnis restoit muet; il regardoit sans cesse vers l'autre rive; il ne chantoit que quand les autres répétoient un air tendre: alors il étoit tout sentiment.

Cependant on aborde. Il descend sur le

rivage , l'ame remplie de tristesse , & prend , sans rien dire , le chemin de sa cabane. Il entre & rejoint son vieux pere , qui , d'un air satisfait , sourit à son fils , & lui demande des nouvelles de la fête. Le vieillard lui raconte ensuite , combien de fois il a vu le fleuve impétueux franchir les bords , entraîner sur ses flots furieux , les arbres chargés de fruits : combien de bateaux avoient été renversés , combien de Bergers avoient péri. Daphnis l'écoute en silence ; il sort ensuite de la cabane , & s'arrête sous les arbres plantés devant sa demeure : là , il contemple les campagnes éclairées par le pâle flambeau de la Lune , & dit en soupirant :

Quest-ce que j'éprouve ? Qu'est-ce que je sens ? Pourquoi mon cœur palpite-t-il ? Pourquoi ces soupirs ? Pourquoi ne pouvois-je détourner les yeux de dessus toi , ô la plus belle des mortelles ! Pourquoi me suis-je senti si troublé , lorsque tu t'es retirée ? Pourquoi le suis-je encore ? Pourquoi ton image est-elle toujours présente à mes

yeux ? Ah ! sans cesse il me semble que tu es devant moi ; sans cesse je vois les boucles de ta brune chevelure , dont une partie étoit entrelacée dans ta guirlande , & dont l'autre , qui s'étoit détachée , flotloit autour de ton bras , ce bras d'albâtre , ou sur ton sein , ce sein naissant ! . . . Et ton œil noir ! . . . Ah ! que j'étois agité , lorsqu'il se tournoit sur d'autres Bergers , & lorsqu'il s'arrêtoit sur moi . . . comme il pénétoit , ce regard , jusque dans le fond de mon ame ! Hélas , je t'aime ! Quelle seroit ma félicité si tu m'aimois aussi ! Mais où es-tu ? loin de moi sans doute ! . . . Pour ton image . . . elle voltigera sans cesse autour de moi , je la reverrai dans mon sommeil , je la retrouverai à mon réveil : elle me suivra , en conduisant mon troupeau le long du ruisseau ; elle m'accompagnera dans le fond du bois , hélas ! peut-être sans espoir de te revoir jamais.

A ces mots , Daphnis s'appuya contre le tronc d'un arbre ; & levant la vue vers la Lune paisible , il dit en soupirant : Elle es

aussi belle, elle est aussi brillante que toi, ô Lune ! Elle est aussi belle, en comparaison des autres Bergeres, que tu l'es, en comparaison des astres qui t'environnent. Alors, dans un nouveau silence, il se remit alternativement à rêver & à soupirer, jusqu'à ce que le besoin de dormir le ramena dans la cabane. Pendant tout son sommeil, il ne rêve encore que de Phylis ; il lui parle, il veut l'embrasser, il se réveille, il voit son erreur, il joint tristement ses bras déçus, & pousse un profond soupir. Ci-devant, au lever de la belle Aurore, on l'entendoit répéter ses chansons : maintenant il ne chante plus, il sort en filette de sa cabane ; mais rêveur, il conduit son petit troupeau dans les pâturages. Les Bergers assis ensemble, s'y livroient à la joie, en se racontant les aventures qu'ils avoient eues à la fête des Nymphes. L'un étoit un ruban dont on lui avoit fait présent ; l'autre une guirlande, avec laquelle sa Bergere lui avoit ceint le front : celui-là montoit des fleurs, qu'il avoit dérobées sur le sein d'une

belle ; & celui-ci chantoit une chanson nouvelle , qu'il avoit apprise d'une jeune fille dans le bateau. Daphnis , qui tantôt les écoutoit , tantôt avoit l'air distrait , leur raconta à son tour , d'un ton passionné & avec des gestes très-animés , comment il avoit vu la plus belle des Bergeres : alors les Bergers malins se mirent à rire en disant : Daphnis ! tu aimes cette bergere : il voulut le nier ; mais les bergers se regardant fixement , le firent rougir , & ils rirent encore bien d'avantage.

Cependant son amour , qui augmentoit de jour en jour , lui fit éviter la compagnie des Bergers. Il ne menoit paître son troupeau , que dans des lieux solitaires , & aux bords des ruisseaux , qui se perdent sous les ombrages les plus épais. Bientôt il ne se plaisoit plus sur ces bords ; il s'enfonçoit dans le bois , ensuite il se rapprochoit du fleuve : là , il jettoit la vue sur l'autre rive & pleuroit de se voir séparé de sa Bergere. Ainsi gémit & se plaint la colombe , lorsqu'elle voltige douloureusement autour de

l'arbre sous lequel le villageois inhumain a tué sa compagne. Les Bergers s'aperçurent bientôt, que Daphnis leur manquoit; ils l'aimoient tous : Où est Daphnis, se disoient-ils ? Nous ne nous réjouissons plus si bien depuis qu'il nous abandonne : il étoit l'ame de nos amusemens & le plus enjoué de nos Bergers. C'étoit lui, qui sçavoit le plus de chansons, & qui jouoit le mieux du chalumeau. Les Bergeres demandoient aussi : Où est Daphnis ? Et lorsqu'elles entendoient parler de son amour, la tristesse s'emparoit de plusieurs d'entr'elles.

Souvent Daphnis étoit assis tristement au bord d'un ruisseau, ou au fond d'un bois : là, tout éveillé, il se laissoit aller à des rêveries qui lui peignoient tous les détails de la passion dont il est sans cesse occupé. Il lui sembloit donc, qu'il voyoit son amante, qu'il lui apprenoit son amour, qu'elle rougissoit, qu'il lui ferroit la main. Souvent même son imagination va plus loin, il lui donne un baiser; elle veut s'échapper : il embrasse ses genoux & il pleure; elle sou-

pire, elle sourit & se repose à côté de lui; il l'accable de baisers; elle l'embrasse à son tour; il la presse contre sa poitrine: alors une pensée plus vraie, mais plus triste, se présente tout à coup à son esprit: cette amante qu'il croyoit voir est loin de lui, il ne la reverra peut-être jamais; il tressaille de frayeur; il reste un moment accablé, & il répand des larmes. Ensuite, courant à son bateau, il passe à l'autre rive, & cherche sa Bergere. Il parcourt le rivage, il gravit les collines; de-là il plonge ses regards avides dans la vallée, & porte ses pas errans dans les plaines & le long des ruisseaux. Ainsi tour-à-tour son imagination trompée agitoit intérieurement son ame; & ses desirs inquiets l'excitoient à de vaines recherches: mais il revenoit toujours plus désolé. Ce fera donc toujours en vain, s'écria-t-il, toujours en vain, que je te chercherai? je veux parcourir toutes les prairies, je veux te chercher dans tous les bocages & aux bords de tous les ruisseaux. Ah! Dieux! quel bonheur, si jamais je te retrouvois!

Quel arbre te reçoit maintenant sous son ombre , ô la plus belle des mortelles , se disoit-il souvent ? Quel doux Zéphir te rafraichit de son souffle & se joue dans les ondes de ta chevelure ? Sommeilles-tu au bord de quelque ruisseau ? S'il est ainsi , coulez sans bruit , flots du ruisseau ! ah ! sur-tout n'allez pas la troubler dans ses songes , si j'en suis l'objet ! mais roulez avec fracas , flots du ruisseau , troublez son sommeil , si elle rêve d'un autre Berger ! Dieux ! si elle rêve d'un autre ! . . . si elle aimoit un autre ! si son bras délicat serroit un autre ! & si un autre , que moi , ravissoit des baisers sur ses lèvres vermeilles ! ah Dieux ! ah Dieux ! que ferois-je ? que deviendrois-je ? Je veux fuir , je veux m'enfouir dans un antre , j'y veux gémir , je veux . . . hélas ! . . . mourir de douleur.

Déjà l'amour l'avoit fait souffrir depuis la saison des fleurs jusqu'à celle de la récolte. Cette saison étant venue , les moissonneurs hâlés , se rendirent , en chantant aux champs , où les appelloient les jaunes épis , & Daphnis

les aidait : car pendant la moisson , la garde des troupeaux n'étoit confiée qu'à un petit nombre de Pasteurs. Les moissonneurs s'avancoient donc en longues files sur les épis que les uns scioient de leurs faucilles brillantes , pendant que les autres les lioient en gerbes ; mais vers le midi & vers le soir , ils s'assembloient à l'ombre des arbres voisins pour prendre quelque nourriture & pour soulager leur fatigue par des boissons fraîches. Les moissonneurs & ceux qui lioient les gerbes , étoient assis en rang , les uns vis-à-vis des autres ; & tandis que la vaste cruche passoit de main en main , ils chantoient des hymnes en l'honneur de Cérès.

„ O toi qui te couronnes d'épis , blonde
„ Cérès , nous te rendons graces de l'abon-
„ dante moisson dont tu nous enrichis ; „
(& ceux qui lioient les gerbes chantoient
ensuite :) „ Vigoureux moissonneurs , ne
„ vous reposez pas sur vos faucilles recour-
„ bées , afin que ceux qui lient les gerbes
„ ne soient pas obligés de rester oisifs. „

LIVRE PREMIER. 255

(Les moissonneurs reprenoient :) „Doux
„ Zéphirs, ne vous écarterez pas du moisson-
„ neur brûlé; & pendant ces ardeurs de
„ l'été, jouez-vous dans nos cheveux flot-
„ tans! „ (Ceux qui lioient les gerbes re-
prenoient ainsi :) „ Chante ton air vif &
„ éclatant, verte cigale, qui sautes autour
„ de nous; & toi, vaste cruche, ne sois
„ jamais vuide dans cette ardente saison! „
(Le chœur des moissonneurs reprenoit en-
core :) „ Et toi, fraîche soirée, lorsque tu
„ feras de retour, tu trouveras les champs
„ dépouillés; & nous, nous gagnerons nos
„ cabanes en chantant & en foulant au pied
„ le chaume racourci. „ (Enfin ils re-
prenoient tous ensemble :) „ O toi, qui
„ te couronnes d'épis, blonde Cérès, nous
„ te rendons grace de l'abondante moisson
„ dont tu nous enrichis! „

C'est ainsi que chantoient les moissonneurs;
& parlant à Daphnis, „ Tu n'es pas gai,
„ disoient-ils, tu ne chantes pas. „ Daphnis
souponnoit & se taisoit.

Si-tôt que les champs furent dépouillés,

que la charrue & le semeur eurent passé dessus, alors les Bergers se rendirent auprès de leurs troupeaux. Daphnis étant assis un jour au bord du fleuve, entendit dans le lointain jouer sur deux flûtes : jamais il n'avoit entendu une telle harmonie, sa poitrine s'enfla d'une tendre volupté. Plus ces doux sons s'approchoient, plus son plaisir augmentoit, & son cœur tressailloit d'un doux pressentiment. Ses brebis oubloient l'herbe; les oiseaux se taisoient sur les arbres; & toute la nature, dans un délicieux silence, paroissoit attentive. Daphnis écoutoit; & un jeune enfant jouant sur deux flûtes, vint à lui. Cet enfant avoit le charme qu'on trouve à un bouton de rose; rien ne couvroit son corps délicat & brillant, ni ses bras blancs & ronds: son visage mignon étoit beau comme celui d'une Grace, & sa tête étoit ceinte d'une guirlande de rose, entrelacée dans les boucles de sa blonde chevelure.

L'enfant s'approcha de Daphnis, qui fut saisi d'un doux tressaillement. Berger, lui

dit l'enfant , viens me conduire au de - là du fleuve. Daphnis aussi-tôt détache le bateau , l'enfant y entre. Les flots , qui d'ordinaire assailloient impétueusement le bateau , conloient doucement & venoient seulement baiser le bateau ; puis se retiroient avec un doux frémissement.

Ils eurent bientôt traversé le fleuve ; & l'enfant sauta sur le rivage , en disant : Berger , je suis Amour , le Dieu de la tendresse ; vas le long de ce ruisseau ; suis son cours , en traversant le bocage ; tu feras récompensé de tes peines.

Amour dit & disparut ; & Daphnis vit naître tout à coup une rose où le Dieu venoit de disparoître. Le Berger saisi d'étonnement , quitte enfin ce lieu sacré & court vers le ruisseau. Plein d'agitation , il traverse le bocage. Si je trouvois Philis ! . . . car . . . quelle autre récompense me pourroit donner l'Amour ! Mais . . . qu'ose - je espérer ! Ah ! Dieux ! si je trouvois Philis ! . . . En parlant ainsi , il marchoit d'un pas rapide , & rompoit les branchages en-

trelacés qui s'opposoient à son empressément. Bientôt le bocage se sépara de deux côtés, pour couronner une petite prairie émaillée de fleurs, à travers laquelle le ruisseau serpentoit.

Ses regards se furent à peine étendus sur cette contrée, qu'il trouva Philis : elle se reposoit au bord d'une fontaine, la tête appuyée sur un de ses bras, se livrant à la plus vive affliction. Que n'est-il là ? Ah ! que n'est-il là ? Je ceindrois sa tête de cette guirlande. Ah ! que je t'aime, lui dirois-je ! Mais, où est-il ? Hélas ! bien loin de moi ! Je vais rompre ces fleurs inutiles. Ces mots prononcés, elle déchira en effet la guirlande & essuya les larmes qui couloient de ses yeux, quand tout à coup elle entendit du bruit vers le bocage : elle y porta la vue ; c'étoit Daphnis. Dieux ! s'écria-t-elle, en se levant avec précipitation. Daphnis troublé, trembloit comme un arbre agité par un vent doux. Cependant il vole auprès d'elle : la Bergere s'arrête, recule quelque pas ; il saisit sa main ; il la presse con-

tre ses lèvres ; il soupire sans pouvoir parler. Ses regards pleins de langueurs , dans lesquels son cœur étoit peint & tous ses transports exprimés , se fixent sur Philis & rencontrent les siens. Elle resta interdite , son cœur palpitoit , des soupirs pressés faisoient soulever son sein. Philis ! s'écria-t-il en soupirant , Philis ! . . . hélas ! . . . je suis trop foible pour supporter ce ravissement ! Daphnis ! ah ! . . . Daphnis ! dit-elle en bégayant : puis elle se tut & soupira. Ah ! reprit-il , que n'ai-je pas souffert depuis le jour que je t'ai vu ? Hélas ! je ne voyois que toi dans nos hameaux & dans nos pâturages ! Je ne voyois que toi dans mon sommeil & à mon réveil ! Si tu m'aimes , mon sort est égal à celui des Dieux ! Daphnis , dit-elle en soupirant & en baissant ses yeux inondés de pleurs , ah ! que je t'aime ! A ces mots , elle se panche d'un air confus sur la poitrine de Daphnis , qui , par ses baisers , effuie les larmes de joie qui ruisselloient le long de ses joues , & la presse contre sa poitrine , sans pouvoir parler. Ils restèrent

long-tems muets , elle panchée sur sa poitrine, lui , la serrant dans ses bras tremblans. Leur vive agitation se changea bien-tôt en un doux transport. Ainsi se calme un violent orage ; & lorsqu'il s'est calmé , les roses & les œillets sont encore agités sur leurs tiges : mais bientôt ils se fixent , en exhalant de nouveau leurs parfums. Ils appellent les Zéphirs qui reviennent , en voltigeant , les baiser. C'est ainsi que l'agitation de nos deux amans se calma , & qu'ils recommencerent leurs caresses. Ah ! combien , disoit Daphnis , j'ai traversé de fois le fleuve ! combien je t'ai cherchée sur le rivage , le long du ruisseau & au haut des collines ! & toujours je m'en retournois désolé. Philis , à son tour , lui disoit , combien elle l'avoit aimé , depuis qu'elle l'avoit vu à la fête des Nymphes : combien de fois , triste & solitaire , elle avoit parcouru le rivage , & avoit gémi aux bords des ruisseaux & au fond des sombres bocages. Daphnis lui raconte ensuite comment l'Amour lui avoit apparu sous la forme d'un enfant , & com-

ment ce Dieu lui avoit indiqué lui-même la fontaine où il venoit de la trouver,

Affis à côté l'un de l'autre, ils s'entretenoient ainsi de leurs amours, en se prodiguant mille baisers. Déjà l'onde près d'eux répétoit l'image de la Lune, lorsqu'ils se promirent de se rendre en ce lieu dès le lendemain après midi. Il faut donc nous quitter, se disoient-ils en soupirant; & ils restoient assis. Adieu Daphnis, disoit Philis, adieu! il faut que je te quitte. A ces mots, elle l'embrasse, elle veut partir, & elle reste encore. Ah! il faut que je parte, disoit Daphnis en l'embrassant: alors ils font quelques pas pour s'en aller; mais ils se retournent; ils s'arrêtent & se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Adieu Philis! Adieu Daphnis! se dirent-ils en se quittant enfin; mais ils se retournoient, à tous momens, l'un vers l'autre, en se faisant des signes, jusqu'à ce qu'ils se fussent tout deux entièrement perdus de vue. Daphnis, transporté de joie, gagne le rivage; il baise la rose que l'Amour avoit fait naître où il

avoit disparu ; il monte dans le bateau & traverse gaiement le fleuve. Il chantoit, & jamais son cœur n'avoit été plus d'accord avec ses chants.

Daphnis a repris sa gaieté ; le voilà qui fréquente de nouveau les Bergers. Il leur chante des chansons, il joue de la flûte ; il se mêle à leurs jeux : mais dès que le soir remplace le midi, il confie son petit troupeau à un Berger fidele ; il monte dans le bateau & prend le chemin de la fontaine solitaire, pour se rendre auprès de sa Philis qui, toutes les fois qu'il y arrivoit, l'attendoit déjà.

Plus ils se voyoient, plus ils étoient enchantés de se voir : chacun d'eux se croyoit le plus heureux du monde. Ils se disoient mille fois, qu'ils s'aimoient, & ne croyoient jamais se l'être assez dit. Souvent ils s'apprenoient des chansons nouvelles : Daphnis étoit appuyé sur les genoux de Philis. Quand Philis chantoit, Daphnis trouvoit son chant plus beau que celui du rossignol. Quand Daphnis jouoit de la flûte, Philis doutoit,

que Pan en jouât mieux. Souvent aussi ils se racontoient des aventures; quand Philis contoit, Daphnis écoutoit attentivement; quelquefois il jouoit avec les rubans, qui laçoient son sein; il perdoit l'attention & interrompoit tout-à-coup la narration par mille baisers qu'il lui donnoit. Quand Daphnis contoit, Philis passoit doucement la main sur son menton uni, ou bien elle lui ajustoit une guirlande sur la tête, & le regardoit de tems en tems d'un air si malin, qu'il perdoit le fil de son histoire.

Ils se rendoient souvent auprès du rocher; ils regardoient le lieu, où il étoit comme un lieu sacré; ils en prenoient un soin religieux, le garantissoient des insectes avides, relevoient les tiges abbatues, les lioient contre des baguettes; & au milieu de leurs tendres embrassemens, ils chantoient une hymne à l'amour.

Daphnis avoit une fois pris un petit oiseau, & l'ayant apporté à Philis, elle fut ravie de joie & l'en récompensa par un baiser. La Bergere le mit sur sa main; elle tenoit ses

jambes délicates entre ses doigts, & l'oiseau déployant ses ailes bigarrées, se débatoit & fisoit, comme s'il appelloit quelqu'un. Philis le regardant, lui dit : Veux-tu t'envoler de ma main sur les rameaux ? Qui appelles-tu ? Tes Camarades ? Veux-tu, qu'ils viennent, se rassembler sur mes genoux ? Comme tu es allarmé ! Appelles-tu ta fidelle Compagne ? Oui, oui, sans doute, il appelle sa bien-aimée ; il lui dit son tourment, & peut-être sa bien-aimée inquiète, le cherche tristement. Ah ! Daphnis ! je vais le laisser aller ; en disant ces mots d'un ton de compassion, elle ouvre la main, l'oiseau s'échappe & voltige en chantant d'un arbre à l'autre. Philis le suivoit des yeux ; elle paroissoit en peine, qu'il ne put pas retrouver sa compagne. Daphnis jettant ses regards sur Philis, s'aperçut qu'elle étoit triste, & qu'elle baïsoit les yeux. Saïsi de frayeur, il se jette dans ses bras. Ah Daphnis ! . . . Si j'allois un jour te perdre ? Hélas ! Si je te perdois jamais ! . . . Dieux ! . . . J'en mourrois ! Et Daphnis se sentit en proie à la même douleur que ressentoit Philis.

Une autre fois qu'ils se reposoient ensemble, ils virent des nuages se former au-dessus de leurs têtes, & il commença à pleuvoir; alors, rassemblant les brebis dispersées, ils allèrent se réfugier dans une grotte dont l'entrée étoit tapissée d'un lierre rampant. Daphnis aperçut au milieu de cette grotte un Cyprés, auprès duquel jaillissoit une fontaine: surpris de ce qu'il voyoit, il pensa que c'étoit la grotte de quelque Nympe ou de quelqu'autre Divinité. Mais tout-à-coup ils se regardent en souriant, apercevant dans la grotte un autre Berger qui étoit assis au milieu des roseaux de la fontaine, & qui faisoit des chalumeaux & des flûtes à sept tuyaux. Le berger se tourne & les salue: Soyez les bien-venus, leur dit-il; peut-être eussiez-vous désiré d'être seuls, n'est-il pas vrai, jeune Bergere? Oh! l'Amour a déjà tendu bien des pièges dans cet asyle frais! Au reste, vous pouvez vous donner tant de baisers que vous voudrez; je suis trop attentif à ce que je fais pour y prendre garde. . . Non, Ber-

ger, lui dit Philis en rougissant, nous ne venons ici que pour nous garantir de la pluie. . . Et quand mon Berger m'embrasseroit! . . . Daphnis s'étant approché: Tu fais des flûtes, lui dit-il? Oui, repliqua le Berger, & les meilleures du canton; personne ne les fait si bien que moi, tout le monde veut en avoir. Hier encore, un Pasteur me donna deux brebis pour en avoir une; j'imite si bien sur cet instrument le ramage des oiseaux & le chant du rossignol même, qu'ils viennent tous des bocages d'alentour se rassembler sur les branches de l'arbre sous lequel le joue. Daphnis prit un de ces chalumeaux: Je vais jouer l'air de Chloé; & toi, Philis, chante les paroles:

„ Berger aux cheveux bruns, „ ainsi chan-
ta Philis d'un air riant, & en formant des
tons plus agréables que ceux de la flûte,
„ Berger aux cheveux bruns, qui gardes
„ tes moutons dans la vallée des hêtres;
„ hélas! quand je passe auprès de toi, &
„ que je cherche une brebis qui n'est pas
„ égarée, quand alors, cachée par ma guir-

„ lande , je te jette des regards furtifs &
 „ que je te salue avec un souris gracieux ,
 „ ah ! pourquoi ne m'entends-tu pas ? Au-
 „ jourd'hui encore , je me suis regardée
 „ dans l'onde limpide , & je fouriois com-
 „ me je te souris en te saluant. Seroit-ce
 „ à moi de te le dire ? Ma petite bouche
 „ sourit avec grace , & mon œil noir te dit
 „ des choses que ta timidité t'empêche d'en-
 „ tendre. Dites-moi , Nymphes , dis-moi
 „ donc , Amour ! comment puis-je mieux
 „ lui dire que je l'aime ? „

Ah ! que tu as bien chanté cette chan-
 son , dit le Berger à Philis ! & toi , Da-
 phnis ! . . . tu as joué cet air . . . Non ,
 par le Dieu Pan ! je ne l'eussé pas mieux
 joué ! Je te fais présent de cette flûte ; une
 chevre pleine , ne feroit pas un plus beau
 présent. Mais sçais-tu aussi la chanson qui
 commence ainsi ? *Jeunes filles qui faites les*
cruelles ! . . . C'est une ancienne chanson ,
que peu de Bergers sçavent aujourd'hui ;
elle s'appelle la chanson de Neætus ; & ce
nom lui a été donné , parce qu'elle contient

une aventure de ce Dieu ; & cette grotte est nommée la grotte de Neætus , parce que c'est ici que l'aventure est arrivée. Daphnis le pria de lui jouer l'air ; & le Berger prenant la flûte , en forma des sons aussi doux que les accens du rossignol. Je le fais maintenant , reprit Daphnis , ' je vais le jouer ; & toi , Berger , chante la chanson ; alors il commença , & le Berger chanta :

„ Jeunes filles , qui faites les cruelles ,
„ lors même que l'amour vous fait palpiter
„ le cœur ! écoutez comment les Dieux
„ punirent une Nymphé ; écoutez la chan-
„ son de Neætus !

„ Neætus étant au sein des eaux , appuyé
„ sur son urne , s'aperçut que les flots
„ s'agitoient avec plus de véhémence ; alors
„ il souleve sa tête humide , ceinte d'une
„ couronne de jonc ; & après avoir exprimé
„ l'eau de ses paupières , il vit une Nym-
„ phe qui venoit d'entrer dans l'onde. Ah !
„ Nymphé que tu es belle , dit-il à voix
„ basse ! que ton sein est blanc & d'un beau
„ contour ! que ta taille est fine & déliée !

„ comme les vagues se jouent autour de tes
 „ genoux potelés, & semblent par de petits
 „ efforts, vouloir s'élever plus haut! Ah
 „ Nymphé! . . . Il dit, il soupire & il monte
 „ sur le rivage. Mais la Nymphé, si-tôt
 „ qu'elle l'apperçut, prit la fuite : légère
 „ comme une biche, elle échappe : il la
 „ suit; elle semble voler sur les fleurs com-
 „ me un Zéphir. Le Dieu hors d'haleine,
 „ avoit à peine la force de lui dire : Ah
 „ Nymphé! pourquoi me fuis-tu? Cepen-
 „ dant la Nymphé se refugia dans la grotte.
 „ Pourquoi ne gagna-t-elle pas le bocage?
 „ Jeunes filles, qui faites les cruelles,
 „ lors même que l'amour vous fait palpiter
 „ le cœur! écoutez comment les Dieux
 „ punirent une Nymphé, écoutez la chan-
 „ son de Neætus!

„ Déjà Neætus prêt à la joindre, croyoit
 „ embrasser son corps délicat. Dieux s'é-
 „ cria la Nymphé, secourez-moi! méta-
 „ morphosez-moi en Cyprès! A peine ce
 „ souhait fut-il échappé de sa bouche, que
 „ ses pieds s'enfoncèrent dans la terre par

„ dix racines. Son cœur failli de terreur,
„ frémit & fut aussi-tôt entouré d'écorce.
„ Ah ! dit-elle, en gémissant & en étendant
„ par-dessus la tête ses mains qui se chan-
„ geoient en rameaux : Dieux ! pourquoi
„ avez - vous si promptement exaucé mes
„ vœux ! Ah Neætus ! . . . Ah Nymphé !
„ reprit le fleuve, en soupirant & en pas-
„ sant ses bras autour de son écorce. Alors
„ elle veut vainement l'embrasser, & secoue
„ en mourant ses rameaux insensibles. Le
„ Dieu plein de fureur, frappa la terre de
„ son pied ; & une fontaine jaillit de la
„ place que son pied avoit frappée.

„ Jeunes filles, qui faites les cruelles,
„ lors même que l'amour vous fait palpiter
„ le cœur ! avez-vous entendu comment les
„ Dieux punirent une Nymphé ? La chan-
„ son de Neætus vous a-t-elle convertie !

Ainsi chanta le Berger : Daphnis & Phi-
lis l'écoutoient avec ravissement. Est-ce-là
la grotte ? . . . Est-ce-là le Cyprés ? . . .
Quoi ! c'est-là la fontaine, disoient-ils ? Oui,
dit le Berger, c'est-là la fontaine & le Cy-

près. Il m'a semblé, reprit Philis, que pendant que tu chantois, le Cyprès avoit agité plus fortement son feuillage. Cependant le jour baissoit, le soir vint trop tôt au gré des deux jeunes amans.

Un autre jour, Daphnis s'étant rendu au bord du ruisseau, n'y trouva pas sa Philis. Pour calmer son impatience, il s'occupe d'abord à graver le nom de sa Bergere & le sien sur l'écorce des arbres. Ensuite il se mit à jouer un air tendre; il monta sur les chênes les plus élevés; ses regards alloient au-devant de Philis; & ne la voyant pas, il redescend aussitôt pour rester enseveli dans la rêverie la plus profonde. Elle vint enfin, mais sans guirlande sur sa tête; ses cheveux flottoient en désordre le long de ses épaules; elle étoit triste, abattue, elle marchoit lentement, les yeux baissés. Daphnis, en la voyant, fut effrayé; son visage pâlit; son cœur palpita; il s'approcha d'elle en tremblant; il saisit sa main, qu'elle laissa nonchalamment aller dans la sienne. Il veut parler; la voix lui manque; il craint

de lui demander le sujet de son abattement. Phillis, les yeux inondés de larmes, & le cœur plein de douleur & de tendresse, le regarde d'un air languissant. Ah! Daphnis! dit-elle à voix basse, Daphnis! . . . Après ces seuls mots, elle s'arrête, garde le silence & répand un torrent de larmes. Au nom des Dieux! s'écria Daphnis, quel malheur t'est-il arrivé? Parle. Au nom de notre amour, parle! . . . Daphnis! dit-elle enfin, hélas! . . . on veut . . . on veut, que j'en aime un autre que toi! A ces mots, Daphnis fut saisi d'un frissonnement semblable à celui, qu'éprouve un homme, qui se voit sous un rocher prêt à s'écrouler : pâle & tremblant, il sentit une sueur froide couler de son front. Il n'est que trop vrai, continua la Bergere; on veut, que j'aime Lamon, ce Pasteur dont les troupeaux couvrent des pâturages entiers. Hélas! on veut, que je l'aime! Il a fait parade devant ma mere de ses nombreux troupeaux, des grandes prairies qu'il possède; & il me demande pour son épouse! Hélas! mon Da-

phnis ! j'ai la plus tendre des meres : elle ne se croit heureuse que quand je le suis ; elle regarde cette union comme le plus grand bonheur qui puisse m'arriver , & elle veut . . . elle veut que je l'aime , & que je l'épouse ! En disant ces mots , elle recommence à pleurer & reprend ensuite : Daphnis ! ne pleure pas , je t'en conjure ; comment pourrais-je en aimer un autre ? . . . Quand ses troupeaux couvriroient tous les pâturages de ce canton , en feroit-il plus aimable ? Non , non , Daphnis ! je ne trouve que toi digne d'être aimé. Ta douceur , ta vertu , ta pauvreté même , tout te rend aimable ! Je n'aime & je n'aimerai jamais que toi , Daphnis ! En parlant ainsi , elle sanglotoit & l'embrassoit étroitement . . . Puis s'interrompant : Mais hélas ! je défobéirai donc à la meilleure des meres ! Je troublerai donc le repos de sa vieillesse , par des chagrins amers ! - - - Ah ! Daphnis ! je suis également malheureuse , soit que j'obéisse , soit que je n'obéisse pas ! . . . Eh bien ! Philis , dit le Berger pénétré de la plus vive douleur ,

obéis; les Dieux punissent la désobéissance: obéis, ils te rendront heureuse! Je vais te quitter . . . je ne te reverrai plus, & je ferai seul malheureux le reste de mes jours!.. C'est ainsi que dans deux cœurs purs, combattoient l'amour & la vertu. La douleur & les soupirs empêchoient ces deux tendres amans de se parler. Philis rompit enfin le silence, en pressant Daphnis contre sa poitrine, & en fixant ses yeux mouillés & pleins de tendresse sur les siens. Ah! Daphnis! embrasse-moi! Je veux toujours t'aimer; & lorsque ma mere me parlera de l'amour de Lamon, je me jetterai à ses pieds, je ferrerai ses genoux: je pleurerai, je resterai prosternée, jusqu'à ce que touchée par mes pleurs, elle approuve notre amour. Eh bien! oui, dit Daphnis tout transporté; embrasse ses genoux, pleure, arrose ses pieds de tes larmes & ne la quitte pas jusqu'à ce qu'elle approuve notre amour. Certainement elle sera touchée, & pleine de compassion. elle approuvera notre amour.

L'espérance les ranimoit ainsi: ils recom-

mençoient à se sourire , à s'embrasser avec ardeur , & il sembloit qu'ils éprouvoient le ravissement de deux amans qui se revoient & qui s'embrassent après une longue absence. Ils verserent alors des larmes de joie , & s'accablèrent de baisers , jusqu'à ce que le soir vint les separer.

Daphnis s'en retourna plein d'espoir & d'impatience. Le jour suivant étoit à peine à moitié écoulé , qu'il passa le fleuve. Déjà Philis l'attendoit au bord du ruisseau. Il courut aussi-tôt se précipiter dans ses bras ; & déjà il avoit lu dans ses yeux rians , qu'elle étoit chargée d'un bon message. Elle s'assit sur le gazon : Daphnis se mit bien près d'elle ; & passant un de ses bras autour de son col , il posa l'autre dans ses mains sur ses genoux. Oui , Daphnis , nous sommes heureux ! . . . Elle dit , elle l'embrasse ; & Daphnis transporté de joie , la presse contre sa poitrine. Nous sommes heureux , nous sommes heureux , te dis-je ! Hier , à mon retour , je trouvai ma mere sous le berceau de Pampres , qui est devant

notre cabane; elle s'occupoit, au clair de la Lune, à en relever les rameaux abattus, & à les lier en espalier. J'entre, je la salue: Je te salue, ma chere Philis, me dit-elle! Elle me demande ensuite, si j'avois abreuvé le troupeau. Bientôt, continua-t-elle, tu feras maîtresse d'un plus grand troupeau; car celui de Lamon est le plus grand du canton. Ces mots renouvelerent ma douleur, je me mis à pleurer; elle quitte alors ses travaux, & me regarde: Pourquoi pleures-tu, Philis? ... Alors je pleurai bien davantage, & je lui dis enfin, en sanglotant: Ah! ma mere! ma mere! ne te courouce pas contre moi! Je pleure, hélas! je pleure, parce que je ne sçaurois aimer Lamon! Aussi-tôt je me jette à ses pieds, j'embrasse ses genoux; ne te fâche pas, ma mere! je ne puis ... non je ne puis aimer Lamon! J'aime ... hélas! j'aime déjà un jeune homme de l'autre rive: c'est le meilleur, le plus vertueux des Bergers. En lui parlant ainsi, je pressois mon visage contre ses genoux, que je mouillois de mes

LIVRE PREMIER. 277

larmes. Son troupeau est petit, ajoûtois-je , mais certainement il n'est point de Berger plus aimable , plus vertueux. Je me tus alors , je levai doucement mes yeux mouillés de larmes , & je vis les siens inondés de pleurs ; elle me tendit la main avec bonté & m'ordonna de me lever. Philis , dit-elle , je ne prétends pas encore m'opposer à ton amour. Mais , ma chere Philis , l'amour peut t'abuser ; je ne dois me résoudre que lorsque j'aurai vu ton amant , & que je me ferai bien informée , s'il est en effet vertueux. Oui , ma Philis ! de la vertu seule dépend le bonheur de la vie. Aussi - tôt je lui promis de te mener dans notre cabane. Daphnis , à ces mots , se leve tout - à - coup , en poussant des cris de joie ; il embrasse Philis : elle l'embrasse à son tour ; & ils se tiennent étroitement ferrés , en s'accablant de baisers.

Mais dis-moi , ma chere Philis , reprit le Berger , ta mere est instruite de notre amour . . tu vas me mener dans ta cabane ; crois - tu que je lui plaise ? Oh ! oui , répondit Phi-

lis , certainement tu lui plairas. Mais , continua Daphnis , mon vieux pere ignore encore que nous nous aimons. Je vais lui découvrir notre amour ; . . . sçais-tu , Philis , sçais-tu ce qu'il faut faire ? Viens avec moi ; je veux te présenter à lui ; & en te voyant , il dira certainement : Daphnis , tu as fait un bon choix.

Philis y consentit ; elle pria son Berger , de lui cueillir des fleurs pour se parer d'une guirlande fraîche. Et Daphnis courut au bord du ruisseau & dans le bocage pour cueillir des fleurs ; pendant ce tems , Philis lava son beau visage dans l'onde claire du ruisseau. Daphnis ne tarda pas à venir avec son chapeau plein de fleurs ; les unes étoient de diverses couleurs , les autres blanches comme la neige ; celles-là étoient azurées comme le Ciel , celles-ci couleur d'or comme les étoiles , ou vermeilles comme les lèvres de Philis. Il répandit ces fleurs sur les genoux de la Bergere & s'assit à son côté : elle se mit aussi-tôt à composer une guirlande , & à disposer avec art les fleurs

diaprées. Daphnis cependant arrangea les boucles de sa brune chevelure, & orna d'un bouquet son sein d'albâtre. Lorsque Philis fut ainsi parée, Daphnis crut ne l'avoir jamais vue si belle. Il sauta, transporté de joie; & la conduisant par la main au rivage, ils entrèrent dans le bateau, & traversèrent rapidement le fleuve.

Bientôt ils arrivent devant la cabane: Je vais entrer, dit alors le Berger; & toi, Philis, attens un moment sous ce berceau; je vais revenir te présenter à mon pere.

Il entre aussi-tôt dans la cabane: Là, hésitant de parler, il s'arrête, il rougit, il baisse les yeux. O mon pere! dit-il enfin, puis il se tait. Que veux-tu, Daphnis! lui demande le vieillard. Mon pere! j'aime . . . Confus, après cet aveu, il reste encore en silence. Tu aimes, lui dit le vieillard, en lui tendant la main, & quel est l'objet de ton amour? Alors il s'approche de son pere, il met doucement sa main dans celle du vieillard. J'aime, dit-il, une jeune Bergere, la meilleure & la plus belle

de tout le pais. Tu es heureux, Daphnis ! dit le vieillard, si la beauté ne t'abuse pas, & si elle aime les Dieux ; car Jupiter, du haut de l'Olympe, vous bénira tous les deux, en arrêtant sur vous ses regards. Mais, Daphnis ! l'amour nous abuse souvent. Non, non, dit Daphnis, je ne m'abuse pas : tu vas voir, mon pere, si elle est belle & vertueuse ! A ces mots, il court sous le herceau & conduit sa Bergere par la main dans la cabane.

Phillis parut devant le vieillard ; l'innocence étoit peinte sur son visage. Elle sourioit en rougissant & d'un air timide ; elle avoit la tête penchée sur son sein ; à peine osoit-elle, à travers de sa guirlande, jeter un regard furtif sur le vieillard. Daphnis, tantôt fixoit les yeux sur son pere ; & plein de ravissement, il regardoit avec quelle attention, avec quelle bonté, le vieillard avoit les yeux attachés sur sa chere Phillis ; tantôt il regardoit la Bergere & rioit de son air timide. Il la conduisit auprès du vieillard, il baïssa tendrement la main de son pere.

Viens, Philis ! dit-il, baise aussi la main du meilleur des peres ; & Philis baisa la main du pere de Daphnis.

Cependant le vieillard en silence, ne cessoit de la considérer attentivement ; enfin il s'écrie en poussant un profond soupir : Ah ! quels traits mes yeux découvrent sur ton visage ingenu ! Ah ! ma fille ! ce sont-là tous les traits de Palémon ! Oui ce sont les traits du plus sincere des amis : c'est ainsi, que sa bouche sourioit dans sa jeunesse. Il mourut, hélas ! & la moitié de mon bonheur fut enseveli avec lui ! Ah ! ma chere enfant ! parle, réponds-moi donc ! es-tu la fille de Palémon ?

Je suis, reprit Philis, je suis la fille de Palémon ; hélas ! mes yeux n'ont jamais vû mon pere ! Il mourut lorsque je reposois encore dans le sein de ma mere. Tous les jours ma mere visitoit les cypres, que les Bergers avoient plantés autour de son tombeau ; tous les jours elle y alloit pleurer, & c'est sur la tombe de mon pere, qu'elle ma mise au monde.

A ces mots, le vieillard se leve, se précipite en tremblant au col de Philis. Ma fille, dit-il en balbutiant! ah! ma chere fille! & il retombe sans force sur son siège. Il leve, en soupirant, les yeux au ciel; il prend la main de la jeune Bergere: on voit qu'une joie mêlée de tristesse l'empêche de parler. Daphnis étoit ravi de ce spectacle; il court chercher une corbeille pleine de raisins, d'amandes, d'oranges & de pommes. Il prépare pour son pere & pour sa Philis ce repas champêtre. Il saute, il chante, en allant chercher les fruits; il ne sçait comment exprimer sa joie. Ah! Daphnis! disoit-il, ah! quel est ton bonheur? Non, il n'est point de mortel aussi fortuné que toi! En parlant ainsi, il fait placer Philis à côté du vieillard, & se met avec empressement à côté d'elle.

Hélas! dans quelle félicité, dit alors le vieillard, s'écouloient les années pendant lesquelles je jouissois de l'amitié de Palémon! Quelle sincérité! quelle vertu! . . . Il étoit pauvre, & cependant il soulageoit l'indigent.

Aucun Pasteur ne faisoit plus de sacrifices aux Dieux ; & si son troupeau s'augmentoît, c'étoit souvent par les défis qu'on lui faisoit pour le chant, & dans lesquels il avoit toujours l'avantage ; car personne ne chantoit si bien que lui. La droiture étoit empreinte sur son front ; on lisoit dans ses yeux le calme de son ame ; & cette douce tranquillité ne le quittoit jamais, pas même dans l'adversité. Jamais il ne répandoit des larmes que pour l'infortune des autres ; & il ne se plaignoit de sa pauvreté, que lorsqu'elle l'empêchoit de secourir les malheureux. Tel étoit Palémon, telles étoient ses vertus ! Il mourut, hélas ! il mourut dans l'Été de ses jours. Toute la contrée fut en proie à la tristesse, chacun avoit perdu son meilleur ami ! Jamais on n'avoit vu dans le canton autant de Bergers rassemblés, que le jour qu'on déposa son urne sur la petite colline qui est située près de sa cabane. Tous se rangerent tristement autour de ses cendres ; chacun enfouça dans la terre un rameau de cyprès autour de sa

tombe ; & Pan , qui les bénit , les fit croître pour former un bois qui le couvre de son ombre. Je possède encore une coupe qu'il a gagnée au combat du chant , & dont il m'a fait présent. La fougere & le chardon étoilé couronnent cette coupe , & par l'art du sculpteur , un serpent qui s'entortille autour , se redressé & mord le bord du vase pour en former l'anse. Hélas , cette coupe que je ne remplis que dans les jours les plus solennels , entretient le souvenir de mon meilleur ami !

Ainsi parla le vieillard. Daphnis & Philis l'écoutoient avec attendrissement. Le soir vint enfin , & Philis fut obligée de les quitter. Le vieillard la baïsa tendrement sur son front blanc comme la neige. Dis à ta mere , ajouta-t-il , dis-lui qu'Amyntas vit encore , qu'il a un fils ; que si elle consent que la fille de Palémon s'unisse à ce fils , & qu'elle nomme Amyntas son pere , il sentira rajeunir sa vieillesse défailante. Philis sortit alors , appuyée sur son Berger qui la conduisoit hors de la cabane ;

& le vieillard en sortit aussi pour les voir plus long-tems. Ses regards satisfaits les suivoient jusqu'à-ce qu'il les eut perdus de vue sous les arbres éloignés. Oh! dit-il, plein de ravissement, la joie que ressent un fils vertueux est la plus douce joie d'un pere; son bonheur est le bonheur le plus pur d'un pere! Que c'est une douce, une délicieuse récompense pour la peine qu'on prend de faire germer dans un jeune cœur les semences de vertus! Quelle riche récolte! quel doux fruit!

En parlant ainsi, il s'en retourna dans sa cabane. Cependant Philis & Daphnis étoient déjà montés dans le bateau. Daphnis traversa le fleuve avec précaution; & ayant descendu Philis sur la rive, il attacha le bateau à un saule. Ils chantoient en marchant ensemble, un air tendre que répétoient les échos, & qu'ils interrompoient souvent par des baisers qu'ils se donnoient. Il fallut enfin se séparer. Daphnis promit à sa Bergere de se rendre le lendemain dans la cabane de sa mere; &

le rossignol méla ses doux accens à leurs tendres adieux.

Daphnis s'en retournoit à travers le bocage; il alloit détacher son bateau, lorsqu'une voix qui sortoit du fond d'une oseraye, lui cria: Daphnis, viens avec nous sous ces saules; nous allons chanter l'un contre l'autre, & tu feras notre juge. Daphnis y étant allé, trouva deux Bergers; il s'affit vis-à-vis d'eux, & leur dit: Commencez, je consens à être votre Juge.

(*Alors MÉNALQUE chanta le premier.*)

„ O Muses! ó Pan! faites que mes chants
„ soient plus doux que ceux de la fauvette,
„ plus agréables & plus variés que ceux du
„ rossignol! C'est Ménalque qui chante, Mé-
„ nalque qui a toujours remporté le prix.
„ Oui, lorsque je chante, les jeunes Ber-
„ geres s'arrêtent souvent auprès de moi;
„ elles disent: Ménalque! ah! que tu chan-
„ tes bien! Mais, charmante Daphné, si
„ tu t'arrétois quelque jour, si tu disois
„ aussi: Ménalque! ah! que tu chantes
„ bien! . . .

(ALEXIS *chanta ensuite.*)

„ Je sçais une Bergere qui n'a encore vû
 „ que seize Etés. Elle est petite, sa taille
 „ est fine, sa chevelure est brune, son
 „ front égale la blancheur de la neige. Ses
 „ yeux lancent des regards pleins de feu,
 „ sa bouche sourit avec grace. Mais où
 „ es-tu maintenant, jeune Bergere? sur
 „ quelles fleurs bondis-tu, comme un ten-
 „ dre agneau? dans quel lieu folâtres-tu?
 „ comme tu fis dans cette soirée d'Autom.
 „ ne, où je fus blessé de tes traits. Ah!
 „ chere enfant! . . .

MENALQUE.

„ Que les oiseaux se taisent dans les lieux
 „ où Daphné aux yeux noirs fait entendre
 „ ses chants! que les doux Zéphirs volti-
 „ gent sans cesse dans les lieux où son pied
 „ mignon foule l'herbe tendre & les fleurs!
 „ que le trefle y croisse! Que son trou-
 „ peau y trouve les meilleurs pâturages!

ALEXIS.

„ Tous les soirs je fais traverser le ruisseau
 „ à mon troupeau, afin qu'il s'y baigne;

T

„ & mes brebis sont blanches comme les
 „ cygnes du fleuve. Je suis jeune & beau;
 „ tu es jeune & belle, ô Bergere folâtre!

MENALQUE.

„ Comme les doux Zéphirs du soir agitent
 „ doucement ces saules ! comme la Lune
 „ silencieuse s'avance ! ô mes chèvres & mes
 „ moutons ! ne grimpez pas sur ces bords
 „ escarpés ! Voici du peuplier, voici du
 „ lierre ; la rive pourroit s'écrouler sous vos
 „ pas ?

ALEXIS.

„ Que je te porte envie , petit mouton !
 „ tu bondis autour d'elle , tu manges le
 „ trefle de sa main ! Que je te porte envie,
 „ petit passereau ! tu voltiges sur sa fenêtre,
 „ tu vois son sommeil du matin , tu chan-
 „ tes, & elle aime ton ramage : Dans le
 „ lieu où je trouverai ma Bergere , dans
 „ l'endroit où elle me donnera le premier
 „ baiser : Ah ! j'y veux chaque année , je
 „ t'en fais le serment , ô Pan ! oui , j'y veux
 „ chaque année t'immoler un bélier !

Ainsi chanterent les Bergers , & Daphnis

dit: Alexis, tu as remporté le prix; ton chant est plus agréable à entendre que le murmure d'un ruisseau. Alexis s'empara de la chèvre qui avoit été marquée pour le prix. Daphnis, reprit le Berger vainqueur, on m'a dit que tu étois un excellent chanteur: si tu me veux chanter une chanson, je te fais présent de cette chèvre; & Daphnis plein de joie, se saisit de la chèvre, & chanta ainsi:

„ Répands ta clarté, brillante Lune! répands ta clarté sur le sentier que suit
 „ maintenant ma Bergere, qui retourne à sa cabane! Qu'aucune terreur nocturne,
 „ ô ma Bergere! ne te faisisse dans ton chemin solitaire! Que le paisible silence,
 „ que la douce lueur de la Lune t'accompagne! Que rien ne te trouble & ne
 „ t'empêche de penser à ton Berger! Que du sein de la prairie, le chant de la
 „ cygale résonne à tes oreilles! Que du fond de chaque bocage auprès duquel tu passeras,
 „ le rossignol te fasse entendre ses amoureux concerts! Que son chant soit

„ aussi tendre que ta pensée , quand tu
„ t'occupes de moi & que tu leves tes beaux
„ yeux vers le Ciel , en soupirant ! O ma
„ fidelle Bergere , le Printems regne pour
„ moi où tu es ! Tu répands la joie dans
„ les prairies ; tu fais exhaler aux fleurs
„ une odeur plus suave. Mais lorsque tu
„ me presses contre ton sein , lorsque tu
„ me donnes un baiser sur mes lèvres , ah !
„ mon cœur alors palpite avec précipita-
„ tion : je ne vois plus le Printems , je ne
„ respire plus l'odeur des fleurs , je ne
„ sens que ton baiser . . .

Ainsi chanta Daphnis. Je donnerois la
moitié de mon troupeau , dit Alexis , pour
sçavoir chanter comme toi.



D A P H N I S.

LIVRE SECOND.

Cependant Daphnis s'étant emparé de la chèvre, la fit entrer dans le bateau ; il quittoit la rive, mais ses pensées suivoient Philis. Plongé dans une rêverie profonde, il ne s'aperçût pas, que le fleuve orageux rouloit avec impétuosité ses flots. Déjà il étoit au milieu, lorsque, poussé contre une pointe de rocher, il rompit sa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement : la chèvre sauta hors du bateau & gagna la rive à la nage. Pour lui, il se voit menacé à tout instant d'être poussé par le fleuve contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugissemens : il sembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ces lionceaux, qui déjà rugissent, en venant du fond de leur antre au devant de leur

proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre aucun écueil ; il l'emporta seulement jusqu'au moment où l'obscurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il apperçut quelque foible lueur sur la rive. Alors, d'une voix alarmée, il appelloit à son secours, mais inutilement ; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Enfin une grande lumière frappe ses regards. Cette lumière, dont il approchoit avec vitesse, lui parût être dans un bateau sur le fleuve. Il éleva la voix, il appella du secours ; & le bateau, qui vint au-devant de lui, arrêta le sien.

Deux hommes qui péchoient, & qui, pour surprendre le poisson, l'éblouissoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé, requrent amicalement Daphnis dans leur barque, & l'ayant conduit à bord, le menerent près de-là dans leur cabane, dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par son âge, & vêtu d'une manière extraordinaire. Certes, se disoient les pêcheurs,

nous sommes heureux aujourd'hui ! Voilà déjà deux étrangers, que les Dieux nous ont amenés : voilà déjà deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de secourir des infortunés. Cependant l'un d'eux alla préparer des poissons pour leurs hôtes, & l'autre apporta du pain, du vin & des fruits. Le vieillard fit asseoir Daphnis & le Pêcheur bienfaisant à ses côtés. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté : il leur conta ses frayeurs ; comment il avoit vainement appelé du secours, & comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau & la lumière. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient avec amitié, (car comment l'amitié ne regneroit-elle pas parmi des infortunés rassemblés chez l'homme de bien qui leur prête du secours, & qui rend grâces aux Dieux de les lui avoir amenés ?) C'est ainsi, dis-je qu'ils s'entretenoient avec amitié, jusqu'à ce que l'autre Pêcheur apporta d'un air riant un plat de poissons apprêtés, qu'il plaça sur la table, & il s'assit aussi avec eux ; les deux Pêcheurs prie-

rent leurs hôtes de manger. O mon pere ! dit l'un d'eux au vieillard , ton vêtement est somptueux & extraordinaire , ton langage n'est pas semblable au nôtre ; il faut que tes malheurs t'aient conduit des régions lointaines. A ces mots , le vieillard soupira , sans pouvoir répondre : Hélas ! reprit-il enfin , ce n'est pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici ; je suis de la ville de Crotone, (*) où j'avois place dans le Sénat. Mais hélas ! les chefs de ce Sénat , qui devraient aimer les Dieux , la vertu & la justice , se plongent dans la volupté , corrompent les mœurs du peuple , & sacrifient la vertu & la justice à leurs intérêts & à leurs vices. Le peuple toujours aveugle , est trompé : il adore ceux qui sapient les fondemens de son bonheur. Je l'ai vu & j'ai combattu pour la vertu & pour la justice ; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de se-

(*) *Crotone* ; Ville au bord de la mer Jonienne , près du Promontoire de *Lacyme*.

mer parmi le peuple , leur donnoient toute sûreté pour persécuter la droiture & l'innocence. Enfin, ils m'ont exilé de la ville où j'ai reçu le jour. Justes Dieux ! si dans vos décrets vous êtes prêts de lui faire éprouver quelques calamités , ah ! calmez votre courroux , & rappelez ces calamités déjà près de ses murs coupables.

Ainsi parla le vieillard en soupirant , & il tomba dans un morne silence. Les autres remplis d'une tendre pitié , se turent aussi ; ils parurent saisis d'horreur, d'apprendre qu'il y eût un lieu au monde où la vertu & la droiture n'étoient pas à l'abri de l'injustice & du malheur ; car il est douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ses semblables font injustes & vicieux. Les Pêcheurs se mirent à consoler le vieillard ; ils tâchèrent de l'amuser par des entretiens pleins de gaieté , & par le récit de différentes aventures , jusqu'à ce que le sommeil vint les inviter au repos.

Ce ne fut pas sans inquiétudes que Daphnis passa la nuit ; il se rappelloit son

pere, il sentoit l'affliction qu'il devoit avoir; il pensoit à sa Philis : il se représentoit quelles seroient ses alarmes, s'il ne pouvoit pas se trouver au rendez-vous. Oh! dès le lever de l'aurore, disoit-il, je remonterai le long du fleuve.

A peine le soleil du matin eut-il frappé de ses rayons dorés le toit couvert de mousse, que les pêcheurs & leurs hôtes se trouverent tous rassemblés. Le vieillard prit son bâton, il embrassa ses hôtes, &, les yeux mouillés de larmes : Les Dieux, dit-il, récompenseront votre bienfaisance ; Daphnis les embrassa à son tour, & remonta avec lui le long du fleuve. Il accompagna le vieillard, en marchant d'un pas lent ; & le voyant fatigué, il le pria d'appuyer la main sur son épaule. A l'heure de midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage, où le vieillard pût se reposer ; & l'ayant conduit sous un ormeau, il le quitta & alla chercher des fruits : il revint bientôt ; & dès qu'ils se furent rafraîchis, ils continuèrent leur route. A l'approche du soir, Da-

phnis lui montra de loin sa cabane. Son pere Amyntas y étoit en proie à ses inquiétudes. Tristement assis, éclairé par la faible lueur d'une lampe, il s'occupoit de son fils. Il entend quelque bruit, il voit son fils; & tout-à-coup, transporté de joie, il se leve en tremblant & se jette au col de Daphnis. Mon fils, dit-il, ô mon fils. . . C'est toi. . . Que la nuit & le jour ont été tristes pour moi! Il s'interrompt alors & salue gracieusement le vieillard qu'il apperçut, en lui serrant la main; & Daphnis dit avec empressement à son pere, comment le fleuve l'avoit entraîné, comment les Pêcheurs l'avoient sauvé: il lui conte aussi l'histoire du vieillard. Il n'oublie pas le soin qu'il avoit pris de lui, en lui servant de guide pour remonter le fleuve. Et le pere l'écoutoit avec extase, charmé de trouver dans son fils ces preuves de vertu & de commisération.

O mon ami, dit Amyntas au vieillard, dispose de tout ce que les Dieux m'ont accordé! Que ma cabane te serve d'abri! A ces mots, il le conduisit à un siège couvert

d'une peau molle; & ayant mis son bâton de côté, il le pria de se reposer, & s'affit auprès de lui.

Ah ! quelle félicité ! reprit le vieillard plein de surprise & de joie, quelle félicité de se trouver avec des gens vertueux ! O mes bons amis ! c'est chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le sein de ma patrie. Cher ami ! lui répond le pere de Daphnis, ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de secourir les infortunés. Celui, qui ne le fait pas, est un monstre ! Pourquoi les Dieux mettent-ils ma cabane sous leur protection ? Pourquoi répandent-ils la bénédiction sur mes arbres ? Seroit-ce pour que je demeure seul à mon aise dans ma cabane, tandis qu'il y a de la place & de l'ombre pour plusieurs ? Ou seroit-ce, pour que je disipe tout seul l'abondance des fruits, qui font plier jusqu'à terre les branches de mes arbres ? Ainsi s'entretenoient les vieillards, & pendant ce tems Daphnis avoit couvert la table de lait, de pain & de fruits.

Bientôt ils allerent tous goûter les douceurs du sommeil. Daphnis rêva de sa chere Philis, jusqu'à ce qu'il fut réveillé par les airs que les Bergers matineux répétoient sur leurs flûtes, en conduisant leurs troupeaux dans les pâturages. Pour Daphnis, fâché de ce qu'il n'étoit pas encore midi, à peine daigna-t-il prendre son chalumeau & conduire son petit troupeau dans les champs. Il alla se reposer loin des autres Bergers, au bord d'un ruisseau qui couloit sous un ombrage solitaire de rameaux de saules. Tourmenté par ses impatiens desirs, il avoit peine à rester assis; tantôt il jouoit un air tendre, soupiroit & regardoit avec dépit la hauteur du Soleil; tantôt il caressoit ses moutons, qui païssoient aux environs, & qui s'approchoient de lui; ou il les appelloit pour leur présenter de sa main des plantes qu'il arrachoit: puis il se remettoit à jouer de son chalumeau, & à regarder en soupirant le Soleil, plein d'impatience de ce qu'il n'étoit pas encore au plus haut du Ciel.

Pendant ce tems , Aristus , (ainsi s'appelloit le vieillard de Crotone) étoit aussi sorti de la cabane pour visiter la contrée : il étoit monté sur une colline voisine , d'où il découvroit dans l'éclat de la lumière du matin une vaste région , des côteaui revêtus d'arbrisseaux , plus loin , des montagnes azurées , des campagnes & des prairies couvertes d'arbres fruitiers , & des forêts de sapins , de chênes & de pins élevés. Dans le lointain , le fleuve rouloit avec fracas ses flots mugissans au milieu des campagnes , des côteaui , des bocages & des rochers escarpés. Les ruisseaux d'alentour serpentoient plus doucement à travers le gazon , en produisant un petit gazouillement , ou tomboient agréablement en petites cascades , avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiseaux chantoit gaïement sur les rameaux humides de rosee , ou faisoit retentir dans l'air éclatant son ramage varié , auquel se mêloient les sùtes des Bergers & la voix des Bergeres qui faisoient paître en société leurs troupeaux sur les collines d'alentour , ou dans les

prairies. Le vieillard étonné, promenoit ses regards incertains, tantôt sur les objets les plus éloignés, tantôt sur les plantes & sur les fleurs, qui exhaloient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie, sa poitrine s'enfla, & il exprima son ravissement par ces mots :

Quelle félicité ! quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre ! O nature ! nature ! que tu es belle ! que tu as de charmes dans ta beauté ingénue, lorsque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontents ! Heureux le Berger ! heureux le Sage ! qui vit ignoré du peuple des Grands, & qui goûte dans ces riantes campagnes tous les plaisirs que la nature modeste exige & qu'elle nous procure ! Inconnu, il fait de plus belles actions que le Conquérant & le Prince dont le vulgaire admire la pompe. Ah ! je te salue, paisible vallon ! je vous salue, fertiles côteaux ! & vous ruisseaux ! prés fleuris ! bocages solitaires & sombres ! Temples consacrés aux doux transports, aux graves

méditations, je vous salue ! Que vous étalez de charmes à mes yeux dans cet éclat du matin ! La douce joie & l'innocence me fourrent de chaque colline & de chaque prairie ; la tranquillité & le contentement habitent ces paisibles cabanes que je vois ; ils reposent sur ces collines ou sur les bords des ruisseaux qui serpentent, ou sommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'ils vous manque peu de choses, ô Bergers ! Que vous êtes près du bonheur ! O vous qui fûtes assez malheureux pour abandonner la simplicité de la nature, pour chercher un bonheur plus varié ! Insensés ! qui nommez grossièreté les mœurs de l'innocence riante ; qui appelez pauvreté la modération dans les besoins que la nature satisfait par ses inépuisables richesses ! Vous avez beau construire avec peine des tiffus de bonheurs, le moindre souffle les détruira ! Vous allez à la félicité par des labyrinthes où vous errez sans cesse, toujours excédés, toujours mécontents. Vous croyez être parvenus au comble de la fortune ; vous vous

précipitez dans les bras séduisans de la fausse Déesse ; vous y rêvez quelques momens , vous vous réveillez bientôt , & vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avoit fascinée les yeux. Vous n'aviez point vu son dos hideux ni ses ailes noires & tannées avec lesquelles elle secoue sur vous le dégoût & la terreur. Et vous qui gouvernez des provinces ! vous , qui , du haut des tours de vos palais , parcourez la terre d'un regard insolent , & qui vous dites à vous mêmes avec orgueil : Tout ce que je vois est à moi , cet empressement pénible des peuples est pour moi : car je suis leur maître , & mon aspect les fait trembler. Répondez ! Pour qui les doux plaisirs coulent-ils du sein de cette paisible retraite , de ces fertiles campagnes & de toute la belle nature ? Pour qui les ruisseaux font-ils entendre leur murmure ? Pour qui la fraîcheur des ombres & la chaleur du Soleil ont elles des douceurs ravissantes ? Est-ce pour vous , Monarques , ou pour le pauvre Berger qui repose sur l'herbe , entouré de son troupeau ?

Il goûte le repos & il respire le ravissement; satisfait de ce qu'il possède, il ignore qu'il est pauvre; & quand il seroit le maître de toute la terre, pourroit-elle procurer plus de plaisir à celui qui est déjà content? Cette admirable & bienfaisante nature est pour lui une source intarissable de plaisirs & de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité ne le rendent mécontent de sa fortune. Son esprit tranquille & son cœur droit répandent sans cesse les plaisirs devant lui, comme tu répands, ô Soleil du matin! l'éclat qui t'environne sur les campagnes baignées de rosée. Ne soyez point irrités, ô Dieux! si je me suis cru malheureux, & si j'ai pleuré; si, en quittant Crotone, j'ai encore tourné un œil mouillé de larmes vers les murs paternels. C'est par un chemin sombre & fangeux que vous m'avez conduit dans des campagnes délicieuses. O ruisseaux! c'est sur vos bords que je vais goûter le repos; & vous arbres! recevez-moi sous la fraîcheur de vos ombres! Cabanes rustiques, soyez ouvertes à un étranger qui va

passer doucement sa vieillesse avec vos habitants, plus dignes d'envie que les Rois. Coulez sans cesse, torrens de volupté! Je vous apporte un esprit serein & pur, serein comme le ciel, lorsqu'il n'est obscurci par aucun nuage, pur comme un lac, que les plus petits flots sillonnent à peine, & dans lequel le ciel & toute la contrée se peint. Oui, paisibles ruisseaux! c'est près de vous que je vais, plein de transports, plein de reconnoissance envers les Dieux, repasser ma vie. Mes pensées la parcourront avec joie: heureux de ce qu'elles n'ont à frémir d'aucun crime. Mes jours s'écouleront ici comme vos ondes tranquilles; ils se faneront doucement comme se fane une rose qui exhale, en mourant, ses derniers parfums.

Ainsi parla le vieillard, pénétré du ravissement le plus délicieux; & après avoir jetté encore une fois sur toute la contrée ses yeux remplis de larmes de joie, il descendit du coteau pour regagner à pas lents la cabane d'Amyntas.

Daphnis & son pere le reçurent en l'em-

brassant : déjà le diner champêtre l'attendoit. Ces honnêtes vieillards se tenant par la main, s'affirent à table, & Daphnis s'y assit aussi. Il se hâta d'appaiser sa faim ; puis il laissa les vieillards , qui s'entretenoient avec amitié, & courut vers le fleuve, qu'il passa précipitamment, pour revoir sa chere Philis. Il arrive bientôt à la fontaine ; mais il n'y retrouve pas sa Philis ; il jette ses regards de tous côtés ; & quel fut son trouble ! Les noms qu'il avoit gravés sur l'écorce des arbres . . . il les trouva effacés. Dieux ! s'écria-t-il, en tremblant, est-ce-là le funeste avant-coureur de quelque affreuse disgrâce ? Ah ! pourvu que ma Philis ne sois menacée d'aucun malheur ! pourvu . . . mais hélas ! où est-elle ? Je crains ! je frissonne ! Nos amours ne sont-ils pas menacés ? Ainsi parloit Daphnis, agité par son inquiétude, lorsque Lamon sortit du bocage : Que viens-tu faire ici, Daphnis, lui dit-il ? Qui cherches-tu ? Philis, sans doute ! Eh bien, tu l'attens en vain. Philis ne t'aime plus. Tu pâlis ! l'infidèle ! . . . Non, elle ne

t'aime plus : j'ai triomphé de son amour ,
 je lui ai donné mon grand troupeau , toutes
 mes prairies , & maintenant elle m'aime.
 Oui , elle m'aime , cette belle enfant ! Tu
 vois ces arbres , sur lesquels vos noms étoient
 gravés ? Philis & moi , étant ici ensemble ,
 ce matin , au lever de l'aurore , nous en
 avons coupé les écorces. Adieu Daphnis ,
 disoit-elle en coupant les noms ! Je veux ef-
 facer jusqu'aux moindres traces de ton sou-
 venir. A peine Daphnis a-t-il entendu une
 partie de ce discours , que ses genoux flé-
 chiffent ; une sueur froide coule de ses mem-
 bres : il seroit tombé , si Lamon ne l'avoit
 pas soutenu , en le conduisant vers le ri-
 vage. Je vais t'éloigner , Daphnis , de ce
 lieu d'horreur , disoit-il : monte dans ton ba-
 teau ! infortuné Berger ! Peut-être les Dieux
 t'ont-ils réservé un autre bonheur. J'ai
 grand'pitié de toi , pauvre Berger ! Ainsi di-
 soit-il en se retirant.

Daphnis resta long-tems immobile & stu-
 pide , comme un homme qui se réveille
 d'un songe affreux , & qui tout frissonnant

ne ſçait pas encore que c'étoit un ſonge : ſon cœur palpitait , & des ſoupirs ſ'emprefſoient de fortir de ſon ſein tremblant. Un torrent de larmes coula enſuite de ſes yeux ; & il ſe jetta à terre , preſque ſans ſentiment. Elle eſt infidele ! ſ'écria - t - il ; elle eſt infidele ! & moi je vais être malheureux pour jamais. Elle qui pleuroit dans mes bras , quand ſa mere lui eut parlé de l'amour de Lamon ; elle eſt infidele ! Ah ! cruelle ! que n'ai-je expiré dès le premier inſtant dans tes bras ? Jour funeſte , où je t'ai vue pour la premiere fois ! où je t'ai vue pour mon éternel malheur ! Mais . . . non , non , ce ne fera pas pour mon éternel malheur. Non , l'amour que tu récompenſes ſi cruellement , fortira de mon cœur ; le mépris prendra ſa place , oui le mépris : il eſt dû à une Bergere qui change l'amant le plus tendre pour un grand troupeau ! Il parloit ainſi , plein de colere , & il croyoit pouvoir aiſément dompter ſon amour : mais une douleur mêlée de tendreſſe ſurmonta bientôt ſon courroux. Hélas ! que j'euffe

été heureux, cruelle, que j'eusse été heureux ! Mon bonheur eût surpassé celui de tous les mortels, si tu ne m'avois pas été infidèle. Maintenant je suis malheureux ! Nul mortel ne l'est autant que moi ! Tout ce qui m'environne va m'attrister. Le murmure des ruisseaux ne me charmera plus : le chant des oiseaux redoublera mon deuil : la chaleur du soleil & la fraîcheur de l'ombre me seront également indifférentes ; & mes moutons vont errer sans Pasteur, car il ne prendra plus soin de sa propre vie. Mais je veux retourner encore auprès de la fontaine, où je te tenois serré dans mes bras, où, plein d'ardeur, je t'accablois de mes baisers, où tu m'embrassois, ingrate ! avec une ardeur semblable à la mienne. Hélas ! je vais verser mes dernières larmes dans ce lieu fatal !

Daphnis, en gémissant, retourna près de la fontaine. C'est donc ici, disoit-il ; c'est ici où tant d'heures délicieuses se sont écoulées dans les embrassemens d'une infidèle ! O Philis ! . . . c'est ici que tu reposois ;

cruelle ! c'est au bord de ce ruisseau que je t'ai trouvée la première fois ! C'est ici , ô comble d'horreur ! c'est ici que je vois l'écorce qui portoit nos noms unis , arrachée par ta propre main ! Mais . . . s'il n'étoit pas vrai ? . . . si Lamon m'avoit trompé ! O douce pensée ! j'espère . . . je crains . . . ah ! fausse espérance ! je n'étois pas digne de Philis ! Lamon n'est-il pas plus aimable que moi ? Non , je n'en étois pas digne ! Pardonne , Lamon ; ah ! pardonne , si une fausse espérance a voulu te faire passer injustement pour imposteur ! Comme il disoit ces mots , il entendit du bruit du côté du bocage ; aussi-tôt il jette précipitamment la vue : il aperçoit Philis. Il fremit , elle pâlit ; & jettant à peine les yeux sur le Berger : Que viens-tu faire ici , dit-elle ? Je ne serois pas venue , si j'avois cru t'y trouver ; je m'en vais ! Je pourrai chercher une autre fois le ruban que j'ai perdu en ce lieu. Es-tu donc fâchée , cruelle ! dit Daphnis , d'être obligée de me voir encore une fois ! Alors elle fit semblant de chercher son ru-

ban, & elle marchoit ça & là le corps pansché. Daphnis se mit aussi à chercher; & elle continua: C'est le ruban que tu m'as donné & que j'entrelaçois dans mes cheveux avec des fleurs: si tu le trouves, tu peux le garder & le donner à ta nouvelle maîtresse. . . Mon ruban n'étoit pas à ton goût, disoit Daphnis. Lamon en a de plus beaux; mais si tu veux l'avoir, peut-être est-il près de ces arbres, dont les écorces sont coupées. En disant ceci, il fut impossible à Daphnis de préférer une seule parole: la violence de la douleur l'étouffoit; & ils restoient tous deux dans un profond silence, occupés à chercher. Cependant Daphnis s'étant insensiblement approché de Philis, l'entendit gémir; & la regardant en face, il la vit pleurer. Tu pleures, infidele! lui dit-il; tu pleures! Philis jettant ses yeux inondés de larmes sur Daphnis, le vit pleurer & lui dit aussi: Tu pleures, infidele! puis elle sanglota. . . . Oui pleure, ingrat, pleure en voyant une fille que tu rends à jamais malheureuse! A ces mots, Philis

cache tout-à-coup dans ses mains mignonnes son beau visage baigné de larmes ; & ses sanglots soulevoient sa gorge & l'empêchoient de parler. Daphnis se précipite alors à ses pieds ; il saisit une de ses mains ; il la presse, plein d'ardeur contre sa bouche ; il la baigne de ses pleurs. Ah ! Philis . . . Ah ! infidèle ! pleure, oui pleure sur mon infortune ! Berger injuste ! dit Philis, tu me nommes infidèle, moi, qui t'aimes par-dessus tout. Tu me rends malheureuse, perfide ! Tu aimes une autre Bergere ! A ces mots Daphnis se lève précipitamment : Moi, s'écria-t-il, moi, moi, infidèle ! ô Dieux, que je sois puni, si je le suis ! C'est Philis, qui est infidèle ! C'est Philis . . . elle aime Lamon ! . . . Oui, c'est toi ! N'as-tu pas coupé les écorces des arbres, où nos noms étoient écrits ? Lamon, Lamon lui-même, qui m'a trouvé tout à l'heure au bord du ruisseau, m'a dit : Qui cherches-tu ? Philis, sans doute ! Pauvre Daphnis, elle ne t'aime plus ; c'est moi qu'elle aime. Ce matin, elle a coupé elle-même les écorces des

arbres , pour effacer jusqu'aux traces de ton souvenir.

Philis resta surprise & interdite , son front devint plus ferein , ses sanglots s'arrêtèrent : enfin elle se précipita au col de Daphnis. Nous avons été trompés , s'écria-t-elle ! Ah ! le cruel Lamon ! Nous avons été trompés , te dis-je ! Hier , mon cher Daphnis , hier je pleurai ici , parce que tu n'y venois pas ; & jettant les yeux de tous côtés , je vis les écorces des arbres coupées. Quel fut mon trouble ! Mes genoux fléchirent sous moi , je ne sçavois que penser , lorsque Lamon sortit du bocage. Pauvre Philis , me dit l'impofteur , tu cherches Daphnis , tu es étonnée de trouver les noms coupés , & tu ne sçais pas encore tout ! Ah ! faut-il , que je t'apprenne cette fatale nouvelle ! Tu ignores encore , que Daphnis t'est infidèle ! Oui , Daphnis te trahit ! Hier il vint ici avec une autre Bergere , & je le vis couper les noms gravés sur l'écorce des arbres. Je veux t'oublier , Philis , dit-il ; je veux t'oublier pour toujours ! Alors il embrassa sa Bergere

& s'en retourna avec elle. A ces mots, que me dit Lamon, je tombai à terre, & le trompeur me releva. Pauvre Philis, me dit-il, viens, je vais te conduire à ta cabane: ne te chagrine pas, le perfide ne mérite pas tes larmes . . . Ah! Philis! si tu m'aimois, tu serois heureuse! Mon grand troupeau & mes vastes prairies seroient à toi. Ainsi dit le fourbe en me conduisant à ma cabane. O Dieux! que j'ai pleuré! Que j'ai passé une triste nuit! Et aujourd'hui, Daphnis, que n'ai-je pas souffert! J'irai, disois-je, j'irai le soir au bord de la fontaine, où j'ai si souvent reposé dans les bras du perfide; j'y pleurerai, j'y mourrai de désespoir. Je suis venue, je t'ai trouvé; j'ai été saisie à ta vue, cependant j'en ai été ravie: Je n'avois point de ruban à chercher; mais je voulois paroître fâchée. Ah! qu'il m'en a coûté! Je me suis mise à pleurer: tu as pleuré aussi, mon cher Daphnis! Ah! quel bonheur, de nous être retrouvés!

Le cruel! s'écria le Berger; ah! que nous sommes heureux, que son imposture

ne nous ait pas abusés plus long-tems ! Ma chere Philis ! Mon cher Daphnis ! se disoient-ils en s'embrassant tendrement & en se ferrant l'un contre l'autre. Ah ! reprit Daphnis , me pardonnes-tu de t'avoir cru infidele ! Et toi ? dit Philis. . . Puis ils pleuroient & ne se parloient que par leurs baisers : Daphnis plein d'ardeur lui baisoit son front blanc , ses joues , ses lèvres & ses yeux inondés de larmes ; & Philis lui forma une couronne de baisers tout autour de son beau visage.

La Bergere lui demanda ensuite , pourquoi il ne s'étoit pas rendu la veille auprès de la fontaine : il répondit , en racontant comment le fleuve l'avoit entraîné. Philis trembla : il n'oublia pas de parler des pêcheurs bienfaisans. Philis remercia les Dieux , & les pria de bénir les pêcheurs. Enfin il lui raconta l'histoire du vieillard , qu'une troupe d'hommes vicieux avoit chassé de sa ville paternelle , la maniere dont il l'avoit conduit en remontant le fleuve. La Bergere pleine de compassion pour le vieillard , &

ravie de joie d'aimer un Berger aussi sensible, l'embrassa, toute transportée : elle l'eût aimé encore plus qu'auparavant, s'il eût été possible d'aimer davantage. Philis lui apprit ensuite, qu'elle avoit dit à sa mere, qu'elle avoit été chez le pere de Daphnis ; combien elle avoit été attendrie, lorsqu'elle avoit entendu parler d'Amyntas son pere, & enfin qu'elle lui avoit ordonné, de le conduire dans sa cabane.

Maintenant viens avec moi, mon cher Daphnis, lui dit-elle en lui ferrant la main. O ma chere Philis ! dit-il, je suis le plus heureux des mortels ! Ah ! comment ai-je pu douter de ton amour ? Je ne mérite pas que tu m'aimes ! Non, je ne mérite pas. . . Soudain Philis lui donna, avec transport, un baiser sur les levres, pour l'empêcher d'achever les reproches qu'il se faisoit à lui-même.

Cependant ils traversoient le bocage & s'avançoient vers la cabane de Philis. A peine furent-ils arrivés sous le toit de feuillage, que Philis se mit à crier : Ma mere !

voici mon cher Daphnis que j'amene. Aussitôt elle courut dans la cabane, suivie de Daphnis; & la mere de Philis vint avec joie au-devant de lui. O fils du plus vertueux, du meilleur des amis! Les Dieux vous ont destinés à vous aimer mutuellement, & ils vous béniront! Elle fit asseoir Daphnis à côté d'elle; & Philis ayant apporté des figues, des grenades & du raisin, s'assit à côté de Daphnis. Philis prit la plus grande grappe; & mettant le premier grain sur les lèvres de Daphnis, elle mangea le second; & elle continua ainsi jusqu'à ce, que la grappe fût mangée. La mere les regardoit d'un air riant; & pendant ce tems, elle arrêta, qu'il falloit que dans trois jours l'hymen les unît pour toujours. Elle voulut, que ce fût avant les vendanges, qui approchoient; car les feuilles commençoient déjà à prendre une teinte rouge & jaune, & les grappes mûres sembloient sourire au vigneron. Daphnis embrassa Philis: Ah! dit-il, quels seront mes transports de joie, quand j'apercevrai l'aurore du troisième jour!

Mes chers enfans , reprit la mere en leur serrant à tous deux les mains , ô vous , la consolation & la joie de ma vieillesse ! quelle félicité pour le peu d'années , qui me sont encore réservées ! quelle félicité ce sera pour moi d'être témoin de votre bonheur ! Quel doux spectacle de voir des cœurs vertueux s'unir à des cœurs vertueux ! Ils se trouvent toujours plus aimables , & un tel amour ne meurt pas. Ah ! mes enfans ! je ne saurois retenir mes larmes ! (alors elle dit avec des paroles entre-coupées :) Je sais , hélas ! je sais de quelle félicité on jouit , & que dans les bras d'un époux chéri & vertueux , la misère même perd toute son amertume. O Palémon ! Palémon ! . . Oui , mes enfans , les Dieux ont pris soin de vous ! C'est pour votre bonheur mutuel que vous vous êtes rencontrés ! Peut-être , ma fille , que par amour pour moi , tu aurois écouté Lammon ; & peut-être aurois-tu été malheureuse , quoique ses pâturages s'étendent depuis les roseaux du fleuve , jusqu'aux pieds de la montagne azurée , & quoique ses bre-

bis & ses génisses sans nombre les couvrent d'une extrémité à l'autre. Ecoutez ce que je vais vous raconter : Un jour Palémon aidait à Timéas le vigneron à cultiver la petite vigne de son côteau. Ils creuserent la terre à l'entour d'un vieux tombeau élevé sur la crête du côteau, & ils trouverent un trésor. Regarde, disoit Timéas, regarde, voici un trésor. Je t'en donne la moitié ! Cela soulagera les maux auxquels le pauvre n'est que trop sujet ! car nous travaillons depuis le soleil levé jusqu'au soleil couché ; & que gagnons-nous ? de quoi faire un repas frugal, & quelques heures de sommeil pour nos membres fatigués. Je n'ai pas besoin de ton trésor, reprit Palémon ; garde-le tout entier. La pauvreté m'est chère, si tu appelles ainsi cet état de travail qui a endurci mes membres, & le soleil du midi ne me brûle plus. Quoi ! tu ne te réjouis pas, Palémon, du trésor trouvé, dit Timéas ? Non, Timéas, non, je ne m'en réjouis pas, poursuivit Palémon : si je l'avois trouvé seul, je l'aurois déjà enfoui plus

profondément qu'il n'étoit. De quoi me serviroit-il ? Resterois-je oisif à me reposer dans la prairie, à la fraîcheur de l'ombre, & à regarder mon voisin labourant son champ, ou cultivant sa vigne à la sueur de son front, ou le Pasteur veillant soigneusement à la garde de son troupeau, tandis que je languirois dans l'oïveté ? Enfin, mangerois-je davantage & avec plus d'appétit ? Non, non, rougis plutôt de tes desirs indiscrets, & enterrons le trésor. Palémon ! reprit Timéas, peu s'en faut que je ne te croye & que je n'enterre le trésor. Oh ! que je suis ravi, continua Palémon, lorsque je me réveille avec de nouvelles forces, après mon doux sommeil ! Les oiseaux matineux m'invitent aux travaux par leurs chants ; le soleil du matin me salue par ses rayons brillans. Je vais gaïement à mon travail de la journée ; & je chante, soit que je garde mon troupeau, soit que je cultive mon petit terrain, soit que j'aide mon voisin à cultiver le sien. Le travail assaisonne mon repas simple & me conserve la santé. Ah ! que j'ai de joie,

lorsque vers le soir je retourne à la cabane, que ma tendre épouse me reçoit dans ses bras, que, pour éteindre ma soif, elle m'apporte un vase plein d'eau fraîche, & quelquefois un peu de vin! Elle appaise ma faim avec du pain, du fromage & des fruits! Que je suis content alors! Dis-moi, Timé-
 tas, quand j'aurois tout le terrain depuis les monts Clibanien, jusqu'aux firtes de la Mer Jonienne, pourrois-je être plus content, plus gai, plus sain, plus heureux que je le suis? Enterrons ce trésor, dit Timé-
 tas, je le vois; il nous est inutile, & ils enterrent le trésor. Voilà ce que leur raconta la mere de Philis, en ajoutant que le juste est toujours assez riche; & elle se réjouit avec eux, jusqu'à ce que la pourpre du soleil couchant commençât à briller à travers le toit verdoyant du feuillage.

Daphnis fut obligé de s'en aller: Va, lui dit la mere de Philis, dis à ton pere, que je suis la plus heureuse des meres; & Philis sortit de la cabane avec lui, & l'accompagna jusqu'au rivage. Daphnis, lui dit-

elle en le ferrant dans ses bras délicats, dans trois jours, oui dans trois jours, l'hymen doit nous unir ! Que nous serons heureux ! Quel bonheur, Daphnis, sera égal au nôtre ? Que nos jours vont s'écouler agréablement ! Ah, Philis, reprit Daphnis en l'embrassant tendrement, nos jours seront comme un Printems perpétuel. Oui, dit-elle, ils s'écouleront comme ce ruisseau, qui fuit à travers ce pré fleuri. Il est vrai, mon cher Daphnis ; il est vrai, on voit aussi quelquefois des chardons ou des ronces sur ses bords, & souvent des jours sombres interrompent le Printems ; mais, mon bien-aimé, si nous sommes vertueux . . . car dans tes bras, les ronces même me porteront des roses, & les jours sombres seront pour moi comme l'éclat du Soleil. Oui, ma chere enfant ! reprit Daphnis, & mon pere me dit souvent : Ne t'impatiente pas, si tu es malheureux : le malheur m'a aussi visité, mais lorsqu'il me quittoit, lorsque le bonheur recommençoit à me caresser, je n'en étois que plus hepreux ! Oui, Daphnis,

poursuivit la Bergere , lorsque nous nous aimions sans espoir de jamais nous trouver, nous étions malheureux ; mais lorsque nous nous sommes trouvés , que nous avons senti vivement notre bonheur ! Lorsque nous nous croyions infideles , nous étions malheureux : que nous avons été heureux , au moment que nous avons découvert l'imposture !

En s'entretenant ainsi , ils se trouverent au bord du fleuve ; ils s'embrassèrent encore une fois , & Daphnis étant monté dans le bateau , Philis toute tremblante , lui cria de bien prendre garde que le fleuve ne l'entraînât encore. Elle le suivit des yeux jusqu'à-ce qu'il fût arrivé à l'autre rive : alors elle fit un cri de joie , & il lui répondit du rivage.

Daphnis ayant abordé , vit un homme arrêté devant une cabane voisine , & cet homme pleuroit devant celui à qui appartenait la cabane. Hélas ! disoit-il , que je suis malheureux ! Je ne le serois pas sans cet enfant , qui joue-là sur le gazon. Ah ! cher & malheureux enfant ! mais non , tu

n'es pas malheureux ; tu ris d'un air satisfait , en jouant sur le gazon , & tu ne pleures , que quand tu me vois pleurer. Hélas ! je demourois là-bas sur le penchant de cette montagne : ce Printems , mes arbres étoient couverts de fleurs , & les productions de mon jardin venoient à souhait , lorsqu'il survint tout-à-coup un orage ; un torrent formé par l'amas des eaux , emporta ma cabane , mes arbres , mon jardin , & roula du limon & des rochers dans l'endroit , où fleurissoit l'espoir de ma subsistance.

Daphnis gémit en passant : Béni soit l'homme , dit-il , qui assiste les infortunés ! Les Dieux le voyent & ils le bénissent. Mais , ô Dieux ! pourquoi suis-je pauvre ? J'ai vu hélas ! j'ai vu l'infortuné ! Mon cœur a été ému de pitié & de douleur de ne pouvoir pas le secourir ! Ah ! pourquoi suis-je pauvre ? ô Dieux !

Daphnis arriva tout triste dans sa cabane ; à peine pût-il raconter aux vieillards , qu'il avoit été dans celle de Philis , & que dans trois jours l'hymen devoit les unir.

Aux premiers rayons du Soleil , Aristus sortit & s'avança sur le gazon humide de rosée , où Daphnis & son pere l'allerent trouver. Le vieillard les pria de traverser la prairie avec lui : ils le suivirent , & il les conduisit sur un coteau voisin , que des arbres fruitiers ornoient tout à l'entour de leur ombrage verdoyant. De la cime de ce coteau on pouvoit parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe grasse & haute couvroit les petits sillons , dans lesquels on introduisoit , à travers la prairie , l'onde bien-faisante d'un ruisseau rapide , qui descendoit en murmurant entre les ronces & les vignes sauvages. De l'autre côté du coteau , une campagne cultivée s'étendoit au loin dans la plaine ; & au milieu étoit construite une cabane & un pressoir ; & sur le devant , une feuillée de sureaux ombrageoit les bancs de gazon , qu'on avoit formés.

Aristus embrassa Amyntas & son fils. O toi , mon ami , & toi , le fils de mon ami , dit-il , cette cabane , ces arbres , ce coteau , tout cela est à vous , je vous le donne. J'ai

acheté hier ce terrain, & je veux demeurer avec vous; les jours de ma vieillesse s'écouleront dans cette cabane, sous ces arbres, au bord de ces ruisseaux; & si je meure, si j'expire dans tes bras, cher Amyntas, alors, mes chers amis, ensevelissez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus, où fleurissent des lys bleuâtres. Amyntas, plein de surprise & de ravissement, fut long-tems sans pouvoir parler. Ah! dit-il enfin en embrassant son ami: Cher Aristus, que tu es généreux! Que ma vieillesse va s'écouler agréablement dans tes bras! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lys; & que ces arbres soient nommés par toi & par tes enfans, Aristus & Amyntas.

Le fils attendri, écouta cet ordre dans un triste silence; ensuite ils se rendirent tous sur le sommet du coteau, & ils entrèrent dans le herceau. Daphnis jettant les yeux à l'entour, découvrit au-delà du fleuve, la cabane de sa Philis: il fut de joie dans l'endroit où elle étoit: il appella

les vieillards ; & plein de transports , il leur montra la demeure de sa Bergere. Il fut long-tems à regarder attentivement , s'il ne la verroit pas sous le toit de fenillage , ou bien à travers les pampres verts , à la fenêtre de sa cabane ; mais il ne put pas l'apercevoir. Dans les transports de sa joie , il se mit à chanter d'une voix si haute , qu'elle auroit pu aisément l'entendre de son habitation. Il alla visiter la cabane , qui , sans être ornée , étoit propre , spacieuse & commode ; le Soleil du matin traçoit sur les murs blancs , les ombres mouvantes des arbustes & des rosiers qui se balançoient devant les fenêtres. O Aristus ! s'écria-t-il , avec ravissement , & courant à lui , il lui baïsa la main. Il fit ensuite le tour de toute l'habitation , & il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres , dont les branches , soutenues par des perches , ploient sous le poids des fruits jusque dans l'herbe : il y vit aussi des ceintres , formés par la vigne qui s'étendoit d'un arbre à l'autre. Ah ! Philis , que de choses agréables j'ai à

s'apprendre s'écria-t-il ! C'est ici que sera le lieu de notre demeure ! Bienfaisant Aristus ! & il courut encore une fois lui baiser la main. Aristus, témoin de la joie d'Amyntas & de Daphnis, éprouva le ravissement divin, qui n'est senti que de Dieu & de l'homme généreux. Quelle félicité céleste de voir les transports de reconnaissance de ceux à qui nous avons fait du bien !

Daphnis descendit gaïement pour conduire son petit troupeau dans les champs : Aristus & Amyntas restèrent sur le coteau, s'entretenant ensemble à la douce chaleur du Soleil du matin. Cependant Daphnis, conduisant son troupeau, se parloit ainsi à lui-même : J'ai maintenant un coteau, & notre cabane devient vacante ; ô Dieux ! vous m'avez exaucé, je puis désormais secourir l'infortuné que je vis hier ; je prierai mon pere de lui donner notre cabane. Il joignit les autres Bergers ; il leur raconta d'un air joyeux comment le vieillard avoit acheté le coteau pour le donner à son pere, & que le lendemain Phymen devoit l'unir avec Philis.

Il les pria tous de paroître à cette fête. Nous t'en félicitons ! Daphnis ! lui dirent les Bergers, tu es digne de ton bonheur. Nous paroîtrons à ta fête, couronnés de fleurs, nos flûtes bien accordées & conduisant nos Bergeres. Alors ils se mirent à conter comment ils vouloient se réjouir ; ils essayèrent leurs flûtes, & chacun se choisissoit déjà sa Bergere. Si-tôt qu'il fut midi, Daphnis les quitta : les Bergers lui promirent, encore qu'ils ne manqueroient pas de se rendre sur son côteau, dès le lever de l'aurore.

Cependant Daphnis voulut s'en retourner à son ancienne cabane ; mais déjà il n'y trouva plus Aristus ni son pere. Quelle fut sa surprise, lorsque l'infortuné qu'il avoit vu la veille, vint au-devant de lui ! Ah ! Daphnis ! Daphnis ! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes couloit de ses yeux, comment reconnoître un si grand bienfait ? comment exprimer mon ravissement, ma reconnoissance ? Les termes me manquent, mes larmes de joie ne peuvent suffire ! Ah !

Dieux ! que l'homme par qui vous faites du bien est heureux ! Oui , Daphnis , ton pere ma donné cette cabane & ces arbres. Daphnis transporté de joie , embrassa cet homme : Fais - moi , disoit-il , fais - moi le récit de cette agréable aventure ! Comment mon pere t'a - t - il trouvé ? Ce matin , continua l'homme , mon fils cueilloit des pommes sur ton côteau. Ton pere étant survenu , prit l'enfant sur ses genoux , & lui demanda , qui étoit son pere ? Philéas , dit l'enfant en balbutiant ; & où est votre cabane ? . . A cette demande , l'enfant répondit en pleurant : Nous n'avons plus de cabane , nous n'avons plus de jardin , nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui demanda ensuite , où j'étois ; & il lui ordonna , de m'aller chercher ; l'enfant sautant de dessus ses genoux , accourut pour me conduire à ton pere ; il fallut lui conter mon malheur : Philéas , me dit - il , cette cabane , qui est là - bas au bout de la prairie , & les arbres , qui l'ombragent , seront , & ta cabane & tes arbres ; j'habite maintenant ce côteau , fois mon voi-

fin & mon ami. Je crus entendre la voix d'un Dieu; je crus que c'étoit un songe; je ne pouvois pas le remercier, je ne pouvois que pleurer. A ces mots, Philetas se tut, & leva les yeux au ciel. Pendant qu'ils parloient ainsi, l'enfant ingénu avoit passé ses petits bras autour des genoux de Daphnis, & d'un air riant il levoit ses regards sur lui, comme s'il vouloit le remercier. Vis heureux! Philétas, vis heureux dans ta cabane; que tes arbres soient bénis! dit Daphnis; & en disant cela, il prit l'enfant dans ses bras & le baïsa, tandis que l'enfant, avec ses petites mains, se jouoit en souriant dans les boucles de ses cheveux, & qu'il les portoit sur son menton uni.

Daphnis aussi-tôt retourna sur son côté; là, il raconta aux vieillards sa joie imprévue; & si-tôt qu'il lui fut possible, il se hâta de passer le fleuve; mais Philis n'étoit pas encore auprès de la fontaine. Il alla se reposer à l'ombre d'un saule, où la chaleur du midi, & le murmure du ruisseau l'assoupirent. Tout-à-coup il fut réveillé

par une poignée de fleurs qui volèrent sur son visage ; il ouvrit les yeux , & il vit près de lui Philis qui rioit. Il voulut se précipiter dans ses bras , mais il étoit lié ; il tâcha de se dégager ; il ne put en venir à bout ; & Philis se mit à rire si fort , que son bouquet lui tomba du sein. *Mechante* , lui disoit *Daphnis* , attens ! attens ! que je sois en liberté , je sçaurai bien me venger ; & il se débattoit inutilement. Au moins tu ne te vengeras pas , *Daphnis* , disoit la *Bergere* , avant que je t'aie délié ; mais comment prétends-tu te venger ? Je veux te donner tant de baisers , tant de baisers , que ton visage deviendra rouge comme une rose ! Oh bien , *Daphnis* , je ne te délierai point , que tu ne m'ayes promis de ne point m'embrasser pendant une heure entière. *Philis* ! . . comment veux-tu que je fasse cette promesse ? *Philis* s'obstina : Hé bien , je ne t'embrasserai pas , s'écria-t-il enfin ; & alors la *Bergere* le délia. Il ne pourra tenir sa promesse , se disoit *Philis* ; mais il se contraignit malicieusement , pour

se venger, & resta assis à côté d'elle, sans l'embrasser. A quelques momens de-là, elle lui jeta des regards passionnés; il n'en tint compte. Daphnis, lui dit-elle enfin d'un ton naïf, & comme un peu fâchée, je crois que l'heure est passée. Oh non, dit-il, il n'y a pas encore un quart d'heure d'écoulé. Philis parut sourire d'un air confus & attendit encore. Ah! certainement l'heure est passée à présent, dit-elle un instant après. Oh! cela ne se peut, dit le Berger. Eh bien donc, c'est assez te venger, reprit vivement Philis! Comment peux-tu faire pour ne pas m'embrasser? A ces mots, elle se penche dans ses bras & elle applique ses joues sur ses lèvres, en le regardant avec un sourire plein de langueur. Daphnis sourit, la presse contre sa poitrine, & fait à l'instant pleuvoir un déluge de baisers sur ses joues.

Ah! que tu m'as fait de plaisir, dit Daphnis, interrompu par mille baisers! car il m'en a bien coûté pour me venger. Et quand j'aurois risqué de perdre tout mon

troupeau, je n'aurois pas pu souffrir plus long-tems. Mais, écoute, dit-il en prenant un air plus sérieux, j'ai mille choses à te dire ! Imagine ma joie ! Aujourd'hui mon pere a secouru un infortuné ; aujourd'hui, jour heureux ! j'ai versé & j'ai vu verser des larmes de vertu & de reconnoissance. O qu'elles sont délicieuses, les larmes que la bonté & la reconnoissance sincere font couler sur les joues, plus délicieuses que la rosée qui, au Printems, s'arrête & s'écoule sur les fleurs ! Mais écoute, ma Philis ! car il faut que je te conte tout. Le vieillard Aristus m'a acheté un grand côteau couvert d'herbe qui me vient jusqu'à la ceinture, & revêtu d'une forêt d'arbres chargés de fruits ; son sommet est décoré d'une grande cabane auprès de laquelle jaillit une fontaine. Ah ! Philis, tandis que nos cœurs étoient pénétrés de reconnoissance, Aristus pleuroit aussi. . . Qu'elles sont délicieuses, les larmes de celui qui pleure, parce qu'il a fait du bien ! Il est venu un infortuné à qui un torrent avoit emporté sa cabane & ses arbres, &

mon pere lui a donné notre cabane & nos arbres. C'est l'homme le plus droit , le plus digne que mon pere. . . A ces mots , Daphnis pleura ; Philis sanglotoit à ce récit , & Daphnis , par ses baisers essuya promptement toutes les larmes qui couloient de ses joues , de sorte qu'il n'en tomba pas une dans son sein. Qu'il fera beau voir , continua-t-il , nos moutons bondir autour du coteau , & se perdre dans l'herbe épaisse ! pendant que je soignerai les arbres , & toi , le jardin , ou tandis que nous reposerons à l'ombre , en nous embrassant & en rendant graces aux Dieux. Daphnis ! Daphnis ! repartit Philis , pénétrée de la joie la plus vive , & en le pressant contre son sein d'albâtre , vois donc combien nous sommes heureux ! Il est vrai que , dans l'indigence même , j'aurois été heureuse avec toi. Dans une humble chaumiere , dans une forêt solitaire , les fleurs du gazon auroient été pour moi des roses ; les fruits des arbrustes sauvages & les racines des plantes m'auroient semblé des mets délicieux ; mais les Dieux nous don-

nent encore les commodités & l'abondance. Que ce bonheur m'enchanter, parce que c'est le tien !

Allons, ma chere Philis, viens, lui dit le Berger en la relevant & l'embrassant ! viens, montons sur cette colline où tu vois ces courges plantées, peut-être verrons nous de-là notre cabane ; & ils monterent sur la colline. Daphnis, à l'ombre des larges feuilles de courges, jettant la vue à l'entour, se mit tout-à-coup à sauter : Philis ! s'écria-t-il, vois-tu là-bas notre coteau, celui qui est vis-à-vis de mon doigt, qui paroît couvert de tant de beaux arbres ? Oui, Daphnis ! s'écria Philis, oui, je le vois & la fontaine aussi. Comme elle fuit entre l'herbe & les arbrisseaux ! Je vois aussi la cabane : Daphnis, elle est grande & belle ; les arbres, qui s'élèvent au-dessus d'elle, se tendent les bras les uns aux autres, comme on fait en dansant, lorsqu'un Berger ou une Bergere veut passer dessous : je vois aussi devant la cabane un feuillage, un long feuillage de verdure. Ah ! cher.

Daphnis, embrasse moi ! ô que nous serons heureux ! Je me vois déjà assise dans le berceau, jouant avec un enfant, qui rit sur mes genoux, tandis que les autres jasant autour, & s'amusaient sur le gazon à cueillir des fleurs, ou qu'ils bondissent dans l'herbe au milieu des jeunes brebis, déjà grands comme elles. Ah ! quelle douce espérance ! . . Mais dis-moi, dis-moi vite, quel est le vieillard, qui sort de la cabane, & qui entre dans le berceau ? C'est Aristus, ma chère Philis. . . O Aristus ! s'écria la jeune fille transportée de joie ; bienfaisant Aristus ! ô notre père !

Ma chère enfant ! reprit Daphnis en s'asseyant entre les tiges des courges, & en la prenant sur ses genoux, ma chère enfant ! que je suis heureux ! Tu m'aimes, ah ! tu m'aimes ! cela seul, oui cela seul me rend heureux ! Quelle joie, quel ravissement j'éprouve depuis tout le tems que je t'aime ! Mais si tu ne m'aimois pas, ah ! tous les côteaux, tous les troupeaux, tous les biens ne seroient plus un bonheur pour moi ! Dans

tes bras, ma bien-aimée! dans tes bras, je suis le plus heureux des mortels! Demain, je dois faire serment devant le Dieu d'Amour, que je t'aimerai! Philis! quand les ans auront un jour blanchi ma tête, quand mon cœur battrà pour la dernière fois dans ma poitrine, alors il sera encore aussi plein d'amour, qu'il est maintenant. Ah! Daphnis! mon cher Daphnis! dit Philis en pressant tendrement ses joues contre les siennes.

Transportés de joie, ils restoient assis, ils s'embrassoient, ils gardoient le silence. Philis! reprit Daphnis, tous les Bergers & toutes les Bergeres se réjouissent de notre bonheur; tous ceux, qui demeurent autour de notre côteau, m'ont promis, de paroître à notre fête, & je les recevrai sous notre feuillage. Les Bergers & les Bergeres, qui habitent autour de notre cabane, dit Philis, m'ont aussi promis, de paroître à notre fête. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient & qu'ils se réjouissoient de sçavoir qu'on prenoit part à leur joie.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, le soir vint: Daphnis se leva pour repasser le fleuve; ils descendirent la colline, en se tenant par la main. Grands Dieux! dit Daphnis, que je serai ravi quand je verrai paroître l'aurore! Avec quels transports de joie, je saluerai ce jour! Oui Philis, si-tôt que je le verrai paroître, je volerai à ta cabane. Moi, dit Philis, aux premiers rayons de l'aurore, je serai à la fenêtre, pour te voir venir à travers le feuillage; & lorsque je te verrai, mon cœur treffaillira de joie, comme si je ne t'avois pas vu depuis bien longtemps. Je crierai au-devant de toi, comme la jeune hirondelle, quand sa mere lui apporte de la nourriture dans son bec. Oui, dit Daphnis en l'embrassant, je t'apporterai aussi la nourriture sur mes levres; je t'apporterai mille baisers.

C'est ainsi qu'ils s'entretenoient jusqu'à ce, que Daphnis fût monté dans son bateau.

DAPHNIS.

LIVRE TROISIEME.

Ils passerent tous deux la nuit dans des songes agréables. Mais à peine l'hirondelle matineuse eut-elle salué l'aube du jour, que tout-à-coup le chant des Bergeres & les flûtes des Bergers dissipèrent les songes de Daphnis. Les Bergers & leurs belles montoient déjà le côteau, en se tenant par la main, & chantoient pour Daphnis, & devant sa cabane, un joyeux épithalame. Transporté de joie, Daphnis se leve: Je te salue, s'écria-t-il à plusieurs reprises, je te salue, ô le plus heureux de mes jours! Bientôt il parut couronné de fleurs, ses cheveux bruns noués avec un ruban neuf, & paré pour la fête. Il s'avança légèrement au milieu des jeunes garçons & des jeunes filles qui le reçurent, en poussant des cris d'allégresse. Déjà Aristus & Amyntas s'é-

toient mêlés parmi cette jeunesse, & se réjouissoient de la voir paroître à la fête de Daphnis.

Ils descendirent ensuite le côteau ; & les vieillards les suivoient des yeux, d'un air satisfait. Arrivés au bord du fleuve, ils sautèrent dans les bateaux, rangés sur la rive, & décorés d'un beau berceau de verdure. Ils passèrent, en chantant, à l'autre rive, où plusieurs bateaux, pareillement décorés de feuillages & de banderolles, attendoient les Bergers & les Bergeres de ces bords. Ils sortent des bateaux, ils les attachent, & s'avancent, en chantant à haute voix, vers la cabane de Philis, où une troupe nombreuse de jeunes filles & de jeunes garçons étoit assemblée. Ils se mêlent gaiement ensemble ; mais Daphnis vole dans la cabane, où Philis l'accueillit par mille baisers.

Pendant ce tems, les Bergers & les Bergeres attendoient, en chantant. Un jeune Berger d'une rare beauté, dont les longs cheveux étoient blonds, conduisoit la jeunesse de l'autre rive. Il portoit sous son

bras une lyre d'ivoire, avec laquelle il ressembloit au bel Apollon, lorsque ce Dieu lui-même étoit Berger. Aucun Berger de ces cantons ne l'égaloit pour les graces & la sagesse. Il avoit une grande connoissance de l'influence des astres, de la vertu des simples; & malgré sa jeunesse, il étoit déjà l'oracle des contrées d'alentour. D'ailleurs il étoit aussi le meilleur faiseur de chansons; & si-tôt qu'il en paroissoit une nouvelle de lui, tout le canton la chantoit. C'étoit la vertu, l'amour & les plaisirs de la jeunesse qui étoient l'objet de ses chants: on chantoit ses hymnes dans les Temples, les jours solennels. Quand il étoit aux pâturages, assis auprès de son troupeau, les jeunes filles & les jeunes garçons venoient s'y rendre; & ils le prioient de chanter un air aux accords de sa lyre. Ils s'afféyoient autour de lui, comme les agneaux qui se reposent, pendant l'ardeur du midi autour de la tige d'un arbre qui étend sur eux ses branches & son ombrage. Les accens de sa voix se marioient si mélodieusement aux

sons de sa lyre, qu'ils oublioient tout & qu'ils croyoient être parmi les Dieux. La nature l'avoit doué de bien d'autres talens; car il sçavoit travailler artistement des statues en bois, qu'il plaçoit dans les Temples: Celles des Nymphes de la grotte étoient de sa main sçavante; & dans le bocage voisin, il avoit placé, sous le chêne le plus élevé, la figure de Pan.

Il avoit aussi sculpté un Cupidon: on auroit reconnu le petit Dieu, quand même il auroit été sans flèche, & sans carquois. La gaicté de son sourire, la vivacité de sa contenance découvroient que c'étoit Amour. Il plaça cette statue dans un berceau de son verger. Un jour le jeune homme étant dans le berceau à répéter, au clair de la Lune, une chanson d'amour, entendit un bruit doux, comme quand le Zéphir se joue dans le feuillage, ou que les abeilles font entendre leurs bourdonnemens; & un parfum plus délicieux que celui des roses, se répandit autour de lui. C'étoit le fils de Vénus, escorté d'une troupe d'Amours folâ-

tres, qui descendoit dans le berceau, sur un nuage argentin. Les petits Amours étoient répandus, en partie sur les rameaux qui se balançoient, en partie sur des fleurs comme des abeilles.

Jeune homme, dit l'Amour, c'est à moi que tout l'Univers bâtit des autels; c'est moi que tout l'Olympe révere; ce fut moi qui rendis autrefois les Dieux jaloux du séjour d'Apollon parmi les Bergers; c'est moi qui aiguise l'esprit; qui rends les mortels plus humains, & les cœurs droits plus sensibles à la vertu. Le Prince m'honore sur son trône, comme le Berger dans son hameau: j'enflamme le vicieux pour son châtement; mais je comble la vie de l'homme de bien des plus grands plaisirs qu'un mortel puisse goûter: je lui fais éprouver les desirs voluptueux, la douleur tendre, les transports languissans. Mais il est peu de mortels qui m'aient révééré encore avec un cœur aussi sensible que toi: je veux te rendre heureux; nul mortel ne le fera autant que toi. Amour dit & disparut.

Le jeune homme éprouva, depuis ce moment, des sentimens nouveaux. Une douce passion pour une beauté, qu'il ne connoissoit encore qu'en idée, l'entretenoit dans une délicieuse mélancolie. Dès que les oiseaux faluoient le retour de l'aurore, si-tôt que la Lune commençoit à paroître, il se rendoit dans le berceau du Dieu d'Amour; & toutes les fois qu'il y arrivoit le matin, il trouvoit la tête de son Amour couronnée d'une guirlande fraîche. Surpris, il prit cela pour un heureux présage. Un soir, étant dans le berceau, il réfléchit sur les guirlandes, & résolut de veiller auprès de la statue. Il veilla en silence, jusqu'au milieu de la nuit; alors il entendit du bruit: il se tint caché derriere la statue, & une jeune fille traversa doucement les bosquets qui couronnoient son jardin. Intimidée, elle s'avançoit, à petits pas, vers le berceau; une robe blanche couvroit, en voltigeant, son corps délié; les boucles de sa brune chevelure flottoient sur son vêtement blanc & le long de ses épaules découvertes.

Sa taille avantageuse la faisoit ressembler à Junon , mais sa gravité étoit plus riante. Entrée dans le berceau , elle fixa d'un œil languissant la statue. Amour ! dit-elle en soupirant , jusqu'à quand me dois-tu faire éprouver tes tourmens ? Hélas ! je soupire , je languis ! Ah ! Damon , si tu voyois ces larmes , si tu voyois ces larmes de tendresse , qui ruissellent de mes yeux languissans ! tu les effuyerois par tes baisers ! tu soupirerois , tu m'aimerois ! Quand est-ce que panchée dans tes bras , je ferai heureuse ? Quand est-ce , ô Amour ! que je chanterai tes louanges en versant des larmes de joie ?

A ces mots , elle ceignit la tête de l'Amour d'une guirlande de fleurs. Damon tout transporté , l'avoit entendu. L'amour s'étoit puissamment emparé de son cœur palpitant : il soupire ; il s'avance en tremblant & sans parler ; il se précipite à bras ouverts dans ceux de la jeune fille qui le reçoit ; & il éprouve dans ce moment , qu'il est le plus heureux des mortels. Tel étoit le Berger qui conduisoit la jeunesse de l'autre rive.

Le Soleil du matin s'élevoit de derriere les montagnes; & les prairies fourioient à l'éclat de ses rayons. Philis sortit enfin de sa cabane, les Bergers & les Bergeres la saluerent par des cris de joie. Daphnis, beau comme le jeune Bachus & fouriant comme l'Amour, la conduisoit par la main, & la mere de Philis les accompagnoit, aussi gaie que les jeunes Bergeres. Ils se rendirent tous, deux à deux, dans les bateaux; & cette grande flotte traversa le fleuve. On dit qu'on vit alors des Amours voltiger dans les feuillages des bateaux, & que ce furent le doux frémissement des feuilles, le parfum des roses, & leurs jeux folâtres dans les rubans & dans les fleurs sur le sein des belles, qui les firent découvrir. Arrivés sur la rive, chaque Berger pressant doucement sa Bergere, l'enleva du bateau. Daphnis & Philis, marchant les premiers, les conduisirent sur le côteau, d'où Amyntas, pénétré de la joie la plus vive, vint au-devant de la mere de Philis & la reçut à bras ouverts. Je te salue, lui disoit-il en

lui serrant les deux mains ; je te salue , ô épouse du meilleur de mes amis ! Que d'heureux jours sont réservés à notre vieillesse ! Je te salue ! Aristus , & Philétas à qui Amyntas avoit donné sa cabane , accoururent aussi au-devant de Philis : ils la bénirent & l'embrassèrent.

Cependant les Bergers & les Bergeres formant un cercle , se rangerent comme une couronne de fleurs autour de l'autel construit pour l'Amour ; ils chanterent des épithalames. Daphnis & Philis se tenoient devant l'autel ; jamais couple plus beau , plus tendre , n'avoit sacrifié à l'Amour. Des couronnes de roses blanches & rouges ceignoient leurs têtes ; une chaîne de fleurs diaprées descendoit de leurs épaules & entourait leurs reins. Daphnis tenoit dans sa main un tourtereau , Philis une tourterelle ; ils égorgerent ces innocens animaux , qui battoient doucement de leurs ailes les mains qui leur donnoient la mort. Philis touchée de compassion , trembloit ; ils posèrent ensuite les victimes sur la pierre destinée au sacrifice ;

& les couvrant de petites branches aromatiques , ils verserent du miel & de l'huile par-dessus. Chaque couple de jeunes filles & de jeunes garçons s'avança , posa une guirlande sur le sacrifice , qui fut bientôt embrasé ; & une nuée de doux parfums monta , avec les chants & les vœux , vers l'Olympe.

„ O Amour ! chanterent les Bergers & les
 „ Bergeres , accompagnés par des flûtes ,
 „ Dieu charmant de la tendresse ! ô qu'il
 „ est doux d'aimer & d'être aimé. Tout
 „ aime ! Les Divinités des bois , celles des
 „ fleuves ressentent les effets de l'Amour.
 „ Le rossignol , pendant les nuits silencieu-
 „ ses , chante ton pouvoir ! Tout aime , ô
 „ Amour ! Dieu charmant de la tendresse !
 „ L'Amour ne germe - t - il pas déjà dans
 „ l'enfant qui balbutie , lorsque , d'un air
 „ riant , il joue avec des fleurs ? Oui , il
 „ germe , comme , aux premiers jours du
 „ Printems , une jeune fleur germe dans le
 „ bouton ! ô Amour ! Dieu charmant de la
 „ tendresse.

„Celui qui n'aime pas , passe ses jours
„dans un hiver aride ; il est semblable à
„une eau dormante , qui ne murmure pas ,
„à un oiseau de nuit , qui ne chante
„point , à un arbre stérile qui ne fleurit
„jamais. O Amour ! Dieu charmant de la
„tendresse !

„Vous qui aimez & qui êtes aimés !
„Les fleurs n'exhalent-elles pas pour vous
„un parfum plus doux que pour les autres ?
„Les fontaines ne vous charment - elles
„pas par leur murmure ? Tous les oiseaux
„ne vous disent-ils pas , par leurs chants ,
„des airs amoureux ? O Amour ! Dieu
„charmant de la tendresse !

„Que Pan protege vos troupeaux , &
„Cérés & Bacchus vos fruits & vos pâm-
„pres : Que vos Penates habitent avec
„plaisir vos cabanes ! Et toi , Hymen ! se-
„coue ton flambeau sur les époux ; afin que
„leur amour ne se refroidisse jamais ! O
„Hymen ! Dieu charmant de l'Hyménée !

Pendant ce tems , le pere de Daphnis ,
Aristus & Philétas , retirés sur le panchant

du côté, avoient offert une victime à Pan, le Dieu tutelaire de l'homme champêtre : Ils lui avoient sacrifié un bœuf, dont les cornes étoient entourées de lierre & de rejettons de sapins. La mere de Philis adressa des prières secrètes à la Déesse des mystères des femmes, & fit quelques cérémonies particulières.

Tous se rassemblèrent ensuite dans le berceau, où la mere de Philis avoit eu soin d'orner de fleurs une longue table, & de la couvrir de mets & de fruits savoureux. Ils commencerent à entourer la table : Philis & Daphnis étoient au haut bout, ainsi que dans une guirlande bien faite le lys & la rose se trouvent placés sur le front blanc d'une jeune fille qui se pare. Le petit enfant de Philétas étoit assis à côté de Philis ; la joie & les grâces sourioient sur ses joues ; sans cesse il levoit les yeux sur elle, & lui baisoit la main. Aristus & la mere de Philis, Amyntas & Philétas étoient assis ensuite : L'amitié & la satisfaction rajeunissoient leurs fronts. Les deux sœurs, les deux

qu'on faisoit à ses voisins, les mots bas & enjoués qu'on disoit à l'oreille de sa Bergere, tout annonçoit la liberté, la joie & le bonheur. Mais bientôt la vive jeunesse quitta le berceau pour commencer des jeux plus gais. Ils danserent d'abord tous en rond, en se tenant fortement par la main. Daphnis étoit le premier dans le rond, Philis la dernière; & quand le rond se fermoit, ils se joignoient & s'embrassoient. Ensuite toute la bande formoit un cercle en dansant. Il fallut aussi que Daphnis & Philis dansassent quelquefois seuls au milieu du rond: Alors les filles & les garçons dansoient autour d'eux; ou bien les meilleurs danseurs & les meilleures danseuses figuroient les danses du moissonneur, ou du semeur, ou du vendangeur, ou du marinier, qu'ils caractérisoient par leurs mouvemens; pendant ce tems, les autres chantoient les airs du moissonneur, du semeur, du vendangeur & du marinier. Les garçons, dans des mouvemens rapides soulevoient en tournant les filles riantes, de maniere que leur vêtement

léger voloit en l'air. Enfin fatigués par la danse, ils retournerent dans le berceau pour se rafraîchir à l'ombre, pour manger des fruits, pour folâtrer & pour se raconter des aventures.

Une fois mon Berger s'étoit bien trompé, dit une jeune Bergere en passant la main sous le menton de son Berger; il s'étoit bien trompé, dit-elle, en adressant la parole à Philis: je lui avois promis de l'aller joindre au bocage, à une certaine heure; mais le pauvre Berger fut obligé de m'attendre bien long-tems. J'arrivai enfin, toute essoufflée, sans fleurs, mes cheveux en désordre & ma guirlande déchirée. . . Oui, oui, l'interrompit le Berger. . . & la gorge toute découverte. . . Je voulus me précipiter dans ses bras, continua la Bergere en rougissant; mais il recula: Berger! lui dis-je, je n'ai pas pu arriver plutôt; comme je me hâtois de venir te trouver, Damoët a couru après moi; & s'étant jetté sur mon sein, il m'a déchiré malicieusement ma guirlande; il m'a enlevé mes fleurs & m'a défait mes rubans:

ainsi disois-je, & je voulus l'embrasser ; mais lui, plein de colere, prit la fuite. Berger ! ne me fuis pas, m'écriai-je ; il m'apportera d'autres fleurs ! A ces mots, il couroit encore plus fort ; je le suivis des yeux & je vis qu'il frapoit la terre de son pied &c. . . Oui, l'interrompit encore le Berger, j'étois furieux : La cruelle ! disois-je ; elle m'est infidele, & c'est peut-être déjà depuis long-tems. Elle vient de me le dire & elle veut encore m'embrasser. Je dis encore bien d'autres choses, & je courois çà & là comme un forcené ; en courant ainsi, je me retrouvai insensiblement devant elle ; je tremblois, je pleurois de rage & de douleur. Je jettai la vue sur elle & je vis un petit enfant qui jouoit sur ses genoux, qui rattachoit ses rubans & qui lui ajustoit des fleurs sur le sein. Vois-tu, méchant, me dit-elle, en me regardant d'un air triste & tendre, vois-tu que le petit Damcèt m'a apporté d'autres fleurs ? Est-ce-là Damcèt, m'écriai-je avec surprise, qui t'a défait les rubans ? Et j'étois plein de confusion & de

ravissement, en découvrant mon erreur. . .

Oui, répondis-je; ainsi reprit la jeune fille; oui c'est-là Damcet: pourquoi t'es-tu mis en colere, mon cher Berger? Ah! certainement rien ne m'arrêtera plus à l'avenir, puisque cela te fâche si fort. Alors tu t'approchas de moi, tu me ferras la main; & tout éploré, tu cachas ton visage dans mon sein. Plus je te disois: Leve-toi, mon Berger; que je t'embrasse! Plus tu pleurois, en disant: Je ne suis pas digne que tu m'embrasses. Ainsi conta la jeune fille; & se tournant vers son Berger, elle lui donna un baiser.

Il est bien doux de se raccommo-der ainsi, dit Philis en embrassant Daphnis! Oui reprit Daphnis, jamais, ma chere enfant, jamais je n'éprouvai de plus doux transports que lorsque nous nous raccommo-dames après la tromperie de Lamon.

Un jour ma Bergere m'a attrapé, dit un autre Berger, tenant sur ses genoux la Bergere qui rioit à son récit. J'étois couché au bord du fleuve, & je dormois. Tout-

à-coup je fus éveillé par une voix : Berger , me dit la voix gracieuse , hélas ! toutes les fois que tu te promenes sur le bord du fleuve , je te suis des yeux en soupirant ; & lorsque tu t'éloignes de cette rive , rien n'égale ma douleur. Mais lorsque tu viens dormir sur ces bords , ah ! quel est alors mon ravissement ! J'accours au rivage & je te donne un baiser ; je ne puis le celer plus long-tems , je t'aime ! Une Nymphé jeune & belle t'aime ! Ne veux-tu pas l'aimer à ton tour ? Je ne puis , disois - je , je ne puis t'aimer , ô Nymphé ! J'aime déjà une aimable Bergère ! Mais , continua la Nymphé , si tu me voyois , si tu voyois les boucles de ma verte chevelure , flotter sur mes épaules plus blanches que la neige , & autour de mes reins déliés : si tu voyois mes jones vermeilles , ma bouche mignonne , mes yeux bleus , tu changerois volontiers ta Bergère pour une Nymphé. Je ne puis t'aimer , ô Nymphé ! repartis-je ; ne te courrouce pas ; je ne puis t'aimer , quand même tu serois belle comme une des Graces , ou

comme Vénus même. J'aime ma chere Chloé, & je ne la quitterois pas pour tout l'Univers. Je vais, ô Nymphé! je vais quitter ce rivage, & je n'y reviendrai plus que ton amour ne t'ait quitté. Cruel! dit la Nymphé, je te poursuivrai dans les campagnes; les Faunes t'enleveront tes brebis & te porteront dans le fleuve. Hélas! dis-je, quand les Faunes devroient m'arracher la vie, je ne sçaurois aimer que ma Chloé. Ils t'enleveront ta Chloé, vouloit encore dire la Nymphé; mais ses dernieres paroles se changerent en éclats de rire. C'étoit Chloé elle-même: elle s'avança, se tenant les deux côtés. Je n'ai pu garder plus long-tems mon sérieux, dit-elle. . . Tout cela est vrai, interrompit la jeune fille, je ne pus m'empêcher de rire: car il alloit s'emporter contre la Nymphé; & j'en étois d'autant plus ravie, que je connoissois mieux par-là la tendresse & la fidélité de mon Eerger. En parlant ainsi, elle le pressa contre sa poitrine.

Au milieu de ces amusemens, le soir vint:

la Lune s'éleva paisiblement de l'horizon. Alors Daphnis & Philis rassemblèrent tous les Bérgers & toutes les Bergeres sous le berceau de genévriers. Le melon, dans son rézeau de verdure, & les grappes de raisin les invitoient à table : La pomme & la poire colorées comme des joues vermeilles, la grenade avec sa couronne verte & sa poitrine entr'ouverte : La douce figue & tous les fruits qu'offre l'Automne bienfaisante, & tous ceux qui sont enfermés dans des écosses veloutées, ou dans des écales dures, se présentoient à leurs yeux. Tous ces fruits étoient dans des corbeilles rangées en file, entre-mêlés de fleurs, de plantes odoriférantes ; & de grands vases remplis de vin & de cidre, couronnés de pampres, & du lierre sacré.

Pendant qu'ils se plaçoient autour de la table, Damon, le jeune homme qui jouoit si bien de la lyre d'ivoire, & qui avoit sculpté l'Amour, aborda Daphnis : Ami ! lui dit-il en lui présentant une large coupe, accepte cette coupe ! Je l'ai travaillée pour

toi ; qu'elle soit le gage de notre amitié ; que pleine de vin , elle fasse le tour de la table ; & que celui qui boira de cette coupe chante une chanson ! Transporté de joie , Daphnis prit la coupe : Ton amitié m'est précieuse , Damon , dit-il en tournant la coupe dans sa main pour en admirer le travail. Bacchus y étoit représenté en relief , sur son char traîné par des tigres caressans : Silène , riant d'une façon grotesque , suivoit le char de Bacchus , & des Faunes badins le soutenoient des deux côtés par-dessous les bras sur son âne. Une troupe pétulante de Nymphes , de Satyres & de Faunes , armée de thirses , de tambourins , de castagnettes & de cistres , ou portant des outres sur les épaules , suivoit confusément Silène. Au-dessus de ces figures , dans la guirlande de fleurs , sculptée sur le bord supérieur de la coupe , de petits enfans folâtroient & répandoient des fleurs sur la troupe : L'Amour voltigeoit au milieu & lançoit des traits sur les Nymphes , dont les unes lui sourioient malignement , & les autres affectoient de fuir ;

mais elles se retournoient d'un air agaçant & regardoient si elles étoient assez près pour être remarquées par le Dieu.

Cependant Daphnis plein de joie , remplit la coupe d'un vin pétillant & chanta ainsi : . . . „ O vin ! que tu es agréable dans „ les bras de ma Bergere ! Quand son baïser t'accompagne , je ne favoure que la „ joie : Car le baïser de celle que j'aime , „ ouvre soudain mon cœur à la félicité. Au „ pied de ce côteau , je veux construire „ un berceau sacré pour Bachus & pour „ l'amour ; je l'ornerai de pampres : je „ veux alors , à l'ombre de ce berceau , sur „ le sein de ma belle , rendre graces à „ l'Amour de mes transports , & à Bachus „ de ma joie.

Après avoir chanté , il rendit la coupe à Philis , qui la prit en souriant & chanta ainsi : . . . „ O rose ! que tu exales une „ odeur agréable , quand mon Berger te cueille , & quand il te place sur mon sein , „ en me donnant un doux baïser ! alors je „ ne respire que la joie : Car le doux baïser

„ de mon Berger ouvre soudain mon cœur à
 „ la félicité. Oui, mon Berger, construis
 „ un berceau pour Bachus & pour l'Amour;
 „ & moi je cultiverai, pour le Dieu d'A-
 „ mour, des roses auprès des pampres; &
 „ je veux alors, dans tes bras, rendre
 „ graces à l'Amour de mes transports.

C'est ainsi que la coupe faisoit le tour de
 la table, & augmentoit la gaieté, les ris
 & les jeux. Tous chantoient des chansons
 plaisantes ou amoureuses. Un jeune homme
 malin chanta: . . . „ Peu s'en est fallu que
 „ je ne t'aye aimé, Bergere cruelle & ma-
 „ ligne! Mais tu peux être cruelle & mali-
 „ gne, & mépriser l'Amour! Tu peux me
 „ fuir tant que tu voudras: Car je t'ai vue
 „ près du puits profond, puiser de l'eau
 „ pour tes brebis; oui, oui je t'ai vue ti-
 „ rer le scéau, en te baissant toujours; je
 „ te regardois, pauvre Bergere! J'ai vu
 „ ton sein & je n'ai rien vu.

Une petite & jeune Bergere chanta à son
 tour, avec autant de délicatesse que la
 jeune alouette: . . . „ Je ne veux point

„ aimer , dis-je sans cesse. Quand je vois
„ les oiseaux se bécqueter sur les rameaux
„ naissans , je répète toujours : Je ne veux
„ pas aimer. Quand j'apperçois certain
„ Berger , ce brun , ce beau Berger : Non ,
„ non , dis - je encore , je ne veux pas ai-
„ mer. Ah ! dites - moi , mes compagnes ,
„ vous qui avez déjà aimé ; je n'ai rien à
„ craindre , rien du tout , n'est-il pas vrai ?
„ Quoique je soupire chaque fois que je ré-
„ pete : Non , beau Berger , non , je ne
„ veux point aimer.

La coupe parvint enfin à Damon qui l'a-
voit sculptée. Damon , s'écrierent tous les
Bergers & toutes les Bergeres , il faut que
tu accompagnes ta chanson avec ta lyre ; où
est - elle ? Je ne veux pas , je ne veux pas
l'accompagner : Je veux chanter sans ma
lyre , disoit-il , lorsqu'une Bergere rusée vint
en riant mettre la lyre dans ses bras. Tou-
tes les Bergeres & tous les Bergers batti-
rent des mains , & s'écrierent : Il faut , il
faut que tu joues de ta lyre. Il la prit
& se leva. Tout fut alors dans un grand

silence & chacun écouta avec attention.
Il commença donc à chanter en s'accompagnant :

„ Jeunes filles , jeunes garçons ! aimez
„ & buvez ; que vos cœurs tressaillent ;
„ que la joie soit empreinte sur vos fronts
„ & sur vos joues embrasées ! Car croyez -
„ en mes paroles , aimable jeunesse ! J'ai
„ vu , j'ai vu Bacchus , ce Dieu toujours
„ jeune , toujours gai : Il étoit couché sous
„ un feuillage de verdure , appuyé d'un air
„ riant sur une outre , & à demi-couvert
„ par les ombres mouvantes des tiges de
„ pampres. L'Amour posoit un de ses bras
„ sur les genoux de Bacchus : De l'autre
„ main , il se ceignoit la tête de rejettons
„ de vignes. Des Faunes yvres chanceloient
„ autour du berceau , & dansoient
„ avec les Nymphes ; ils se courboient en
„ dansant ; ils soulevoient en l'air les Nymphes
„ échevelées ; ils imprimoient des baisers
„ enflammés sur leur cœur palpitant.
„ Amour ! Amour ! s'écria Bacchus , ah !
„ sans toi , le vin même est insipide. Ah !

„ que le cœur que l'Amour ne fait pas pal-
„ piter, est délégué! qu'il est vuide! Le
„ nectar, le nectar même est insipide. Ne
„ laisse jamais, ô Amour! ne laisse jamais
„ un instant mon cœur sans tendresse. Quand
„ j'aime, oui, quand j'aime, je sens que
„ je suis Bacchus, que je suis le Dieu du
„ vin & de la joie. O Bacchus! reprit
„ Amour, ô Bacchus! que ne dois-je pas
„ à ta liqueur? Tu inspires du courage à
„ l'homme timide, tu rappelles à la vie
„ l'Amour près d'expirer! Tu fais que l'A-
„ mour sourit encore au vieillard refroidi,
„ comme le Soleil qui se ranime prêt à se
„ coucher. Tu rends les plaisirs plus pi-
„ quans, tu assaisannes les baisers: oui,
„ quand je bois, quand je bois, je sens
„ que je suis Amour, le Dieu de la ten-
„ dresse & du ravissement. Ainsi parlèrent
„ les Dieux. Jeunes filles & jeunes gar-
„ çons, aimez & buvez! Que vos cœurs
„ treussent, que la joie soit empreinte
„ sur vos fronts & sur vos joues embra-
„ sées. „ Ainsi chanta le jeune homme, &
„ il se mit à boire.

LIVRE TROISIEME. 365

Les Bergers & les Bergeres resterent long-tems assis : ils sembloient écouter encore. Ils se réjouissoient, ils chantoient, ils buvoient, ils s'embrassoient, jusqu'à ce qu'enfin la Lune parut à une grande hauteur. Alors ils quitterent le berceau, ils accompagnèrent Daphnis & Philis jusqu'à l'entrée de la chambre nuptiale, en sautant confusément, en jouant des instrumens & en dansant comme les Faunes & les Bacchantes dansent sur les montagnes. O Hymen ! chanterent-ils, Dieu de l'Hyménée ! ô Hymen ! La Driade répéta d'une voix mélodieuse ces chants d'Hyménée dans le feuillage ; & les rossignols chanterent sur les arbres voisins des airs amoureux.



LA NUIT.

Nuit silencieuse ! avec quel charme tu viens me surprendre au pied de cette roche revêtue de mousse ! J'ai vu encore Phœbus, au moment qu'il se perdoit derrière les degrés de ces montagnes. Il jeta un dernier sourire à travers le brouillard léger, qui, semblable à une gaze d'or, étoit étendu sur les vignobles, les bocages & les prairies. Toute la nature, enflammée par la douce reverberation du pourpre qui brilloit sur les bandes des nuages, célébroit son départ. Les oiseaux lui faisoient entendre leur dernière chanson, & cherchoient avec leurs compagnes la sûreté dans leurs nids. Le Berger, accompagné de son ombre qui s'allongeoit, jouoit, en s'en retournant à sa cabane, son air du soir sur son chalumeau, lorsque, retiré à l'écart, je m'endormis doucement.

Est-ce toi, Philomèle ! qui par tes tendres accens m'aurois éveillé ? seroit-ce un

Faune aux aguets ? Ou est-ce une Nymphe timide , qui traverse les bosquets touffus ?

Oh , que tout ce qui m'environne est beau ! que cette contrée sommeille paisiblement ! Quelle douce ivresse se répand dans mon cœur palpitant !

D'un air timide , mes yeux parcourent la sombre forêt , & se reposant sur des espaces éclairés , qu'en perçant la voûte épaisse des feuilles tremblantes , la lune forme ici sur ce tronc couvert de mousse , là sur ce gazon agité , ailleurs sur les rameaux tremblotans étendus dans l'obscurité. Souvent , frappés par les formes bizarres des tiges tortueuses , ou des branches qui frémissent dans l'obscurité , ou des noires ombres de la nuit , mes regards reculent d'effroi ; souvent aussi , ils se promènent sur les flots qui bondissent comme des lumières sur le noir ruisseau , dont les ondes se précipitent à mes côtés. Car Phœbé , assise sur son char , tantôt traînés par des biches légères , tantôt par des dragons au corps grêle & circulaire , plane sur le sommet resplendissant des arbres.

Quel parfum suave, vous exhalez, tendres fleurs ! Et toi, aimable violette, qui ne t'ouvres que pendant le silence de la nuit pour répandre tes odeurs balsamiques ! Ah ! quel doux parfum vous exhalez dans cette obscurité ! invisibles, & sans la parure relevée des couleurs éclatantes, vous êtes trahies par la volupté que je respire. Vous bercez dans votre sein délectable des Zéphirs assoupis, qui s'étoient fatigués à se jouer autour de vous pendant la journée, & qui trouvent, à leur réveil, un amas de rosée, conservé dans les coupes pures de vos feuilles.

Mais quel son aigu, quel chant enroué, se fait entendre du sein de cette prairie marécageuse ? Ce sont de petites raines de bniſſon, assises sur des feuilles, chantant leur air assoupissant, accompagné par les voix plus grosses des grenouilles qui habitent l'étang voisin, dans lequel elles se balancent sur des tiges flottantes, se reposent dans les roseaux, & levant leurs têtes verdâtres du fond du marais, chantent les at-

traits de la lune : Aussi ravies dans leurs chants rauques, que le rossignol dans ses accens mélodieux. Tel un misérable rimailleur chante d'un air riant les vertus de son Mécène : Dans sa fureur poétique, autant que peut la supporter sa pauvre tête, lorsqu'il voit en esprit la table de son patron, couverte de mets & de bouteilles, il ne se croit point inférieur dans ses vers insipides à Haller & à Klopstock dans leurs chants immortels.

Là-bas derriere cette prairie, s'élève doucement un côteau, revêtu de buissons, où, dans les intervalles des chênes élancés, l'on voit les rayons de la lune se confondre & sautiller avec les ombres de la nuit. Là fuit un ruisseau gazouillant : J'entens, j'entens le bruit de ses eaux ; il se précipite sur des pierres couvertes de mousse, il s'échappe en écumant à travers le vallon, & ses flots bondissans semblent vouloir baiser les fleurs qui bordent ses rives.

C'est-là qu'un jour, au clair de la lune, je trouvai sur les bords émaillés la plus

belle des mortelles. Mollement étendue sur les fleurs, elle étoit vêtue d'une robe aussi légère que la nue la plus transparente dont la lune se plaît à se voiler comme d'une gaze déliée. Son bras délicat soutenoit un luth, posé sur ses genoux, tandis que sa main rapide tiroit des cordes sonores les sons les plus mélodieux : Accords plus enchanteurs, plus touchans que les doux accens de Philomele.

Elle chanta. Toute la contrée célébra ses concerts, le rossignol se tut pour les entendre ; l'Amour, appuyé sur son arc écouta avec ravissement derrière un bosquet. Je suis le Dieu de la tendresse, le Dieu des transports les plus doux ; mais, par le Styx ! depuis que je suis Amour, j'ai goûté peu de félicités qui égalent ce ravissement, cette volupté ! Ainsi dit en lui-même l'Amour.

Phœbé commande à ses dragons de ralentir le bruit de leurs ailes. D'un air attentif elle se penche sur le côté de son char d'argent, elle pousse un profond soupir, la chaste déesse !

La belle cessa de chanter. Déjà dans les grottes d'alentour, Echo avoit répété trois fois les derniers sons de sa voix : La nature célébroit encore ses chants, le rossignol muet restoit encore perché sur les branches touffues. Alors je m'approchai de la jeune fille ! Beauté divine ! Déesse ! . . . Ainsi lui dis-je, en balbutiant, en lui pressant la main, & en soupirant. Interdite, la jeune fille baissa les yeux, elle rougit, elle sourit : Sans force je tombai à ses côtés ; mes paroles entrecoupées, mes lèvres tremblantes, lui peignirent alors mon trouble & mes inexprimables transports.

Ma main gauche jouoit avec ses mains mignonnes, posées sur ses genoux légèrement vêtus ; tandis que mon bras droit étoit entrelacé autour de son cou d'albâtre, ombragé par les ondes de sa chevelure, & que ma main descendoit sur son sein palpitant. La belle alors soupira, je le sentis : Pleine de langueur, elle baissa les yeux, & par un foible effort, elle détourna ma main de son sein soulevé. Intimidé, j'abandonnai le sein

de la belle, & je renonçai mal-à-propos à une victoire certaine.

Ah! jeune beauté! jeune beauté! Qu'est-ce que j'éprouve! Je crains biens que tout volage que je suis, tu n'aies fait de moi un éternel esclave!

Mais! Dieux! qu'apperçois-je là-bas sur cette plaine obscurcie? Je vois des flâmes bondir avec des flâmes, je les vois fuir & se poursuivre: Les voilà qu'elles dansent en cercle, les voilà qu'elles s'élancent avec la rapidité des éclairs par dessus les forêts & les côteaux.

Vous êtes des Dieux! Le pieux villageois tremble à votre aspect, & l'audacieux philosophe vous nomme, d'une bouche impie, des vapeurs enflâmées. Oui, vous êtes des divinités bienfaisantes, qui daignez apparaitre la nuit, pour conduire l'amant égaré, auprès de son amante, qui l'attend avec impatience; ou, vous éclairez leurs pas, lorsqu'ils vont chercher les bocages discrets. Mais vous égarez les jaloux & les envieux qui voudroient les trahir, vous les conduisez dans des marais fangeux.

Mais, qu'êtes-vous devenues, divinités fugitives! Echappées à mes yeux, je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuse : Je n'y apperçois plus qu'un petit ver-misseau, qui, semblable à une petite lampe, brille suspendu à la tige d'une plante : Il jette une foible lumière, comme la lampe expirante du cabinet d'un grave savant, qui s'est endormi au milieu des *in folio*, tandis que sa chère moitié, pleine de dépit, occupe seule la couche nuptiale. Muse ! dis-moi, tu le fais, pourquoi des insectes portent-ils une lumière sur la partie inférieure de leur corps, d'où vient ce prodige ? Jupiter aima un jour, comme il lui arrivoit assez souvent, une belle mortelle. Junon toujours tourmentée par sa vieille jalousie, le poursuivit sans cesse : Elle ignoroit, la bonne déesse, les mœurs plus douces des dames de nos jours, qui sourient sans coït, & qui savent prendre une vengeance plus modérée, lorsqu'elles voyent que leurs maris les négligent, pour appaiser l'ardeur de leurs feux auprès d'une suivante plus

jeune & plus fringante. Enflammée de colère, ses yeux vigilans éclairerent toutes ses démarches; Elle le trouva un jour à la clarté de la lune, à l'abri d'un bocage solitaire, métamorphosé en Scarabée, qu'il folâtroit sur le sein naissant, & dans les plis de la robe d'une jeune & belle fille; dans sa bouillante fureur, elle considéra long-tems du haut d'un nuage cette scene merveilleuse. Les insectes n'aiment d'ordinaire que les insectes: Quel prodige de voir un ver-misseau ailé, brûler pour une jeune fille! Ainsi, dit-elle, avec une raillerie amere, lorsque Jupiter reprit sa premiere forme, & ferra dans ses bras la belle effrayée. Malheureuse! s'écria Junon en fureur, tu feras ce qu'il étoit tout-à-l'heure! Et soudain la jeune fille, en punition de l'outrage fait au lit conjugal, fut métamorphosée en ver-misseau rampant. Au sortir des embrassemens de Jupiter consterné, elle monta la tige foulée d'un lis. Et pour laisser à jamais un monument de son ignominie, Junon transplanta dans son corps un rayon qu'elle

dérocha à l'étoile du soir, & qui fut communiqué à toute l'espèce de ces vermineux.

Dans le firmament, parsemé d'étoiles, flottent désormais de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits amours folâtraient sur leurs surfaces éclatantes, & font distiller la rosée féconde sur les fleurs qui demain doivent briller sur le sein des jeunes beautés, & qui doivent rafraîchir le cep de la vigne; car souvent ces petits Dieux malins prennent leurs ébats sur les gorges des belles, ou sur les fruits de la vigne.

Mais quoi, ils pâlisent, les nuages? Pourquoi te caches-tu, ô Diane! sous l'épaisseur de ce voile? Chaste déesse, ta pudeur seroit-elle alarmée à la vue des jeux pétulans de ces Dieux sur les nuages? Ou un satyre malin a-t-il fait retentir l'air du nom d'Endymion!

Répands ta clarté sur ma route, douce divinité! Je veux sortir de ce bocage; je veux visiter cette colline, où de jeunes pampres ombragent le ruisseau qui serpente dans le vallon. Sur la crête de cette col-

line, dont la vue s'étend au loin, est situé un berceau, où s'entrelace la vigne rampante, pour former une voûte élevée, garnie de grappes. Là souvent appuyé contre la verte muraille, le verre couronné de roses, je chante les airs joyeux de *Hagedorn* & de *Glein*, ces airs que leur avoient dictés les plaisirs & les amours.

Le voilà qu'il s'élève, le berceau ceinturé ! une douce horreur se mêle à l'obscurité qui repose sous sa voûte : Car Bacchus a pris ce berceau sous sa protection.

Souvent, au milieu du silence de la nuit, on y entend avec surprise les accens des chansons à boire, & les sons argentins des coupes pleines. Le passant égaré l'entend, & y portant un regard curieux, il ne voit rien : Alors il recule d'effroi, & faisi d'étonnement & de respect, il passe son chemin.

Ah ! je te salue, sombre berceau ! Oh, que ces tiges, chargées de raisins, forment un ceintre agréable ! Quel charme de voir sautiller ces feuilles à la clarté de la lune !

Mais quel doux frémissement parcourt

ton feuillage , & bondit de grappe en grappe ? Ce font des Zéphirs , & . . croyez en ma Muse sincere ! Ce font des ames de hivers & d'amans futurs , portées sur les ailes embaumées des Zéphirs complaisans qui voltigent avec les amours , qui s'assemblent sur la surface de la grappe , qui folâtrant , qui jouent , qui se poursuivent dans le labyrinthe de la grappe balsamique , & qui , fatiguées de leurs jeux , se rassemblent dans le creux de la feuille de pampre , ou qui se baignent dans les gouttes de la rosée , conservées dans les fleurs , & qui sommeillent sur les œillets , & se mettent à rire , lorsqu'à leur réveil , ils voient qu'une jeune beauté les a cueillies & les a placées sur son sein.

O vous , mes amis ! Ensevelis maintenant dans un lâche sommeil ! Ah ! que n'êtes-vous ici ! Pour moi , si de loin j'avois vu briller à travers le feuillage , la lumière qui vous éclaire ! Si de loin j'avois entendu vos chansons ! Comme j'aurois volé dans vos bras , & enivré de joie , comme j'aurois mêlé ma voix aux refrains de vos airs !

Mais qu'est ce que j'éprouve ? Quest-ce que j'entends ? La gaieté, les jeux & les ris montent la colline : Seroit-ce Bacchus , accompagné de son joyeux cortège ?

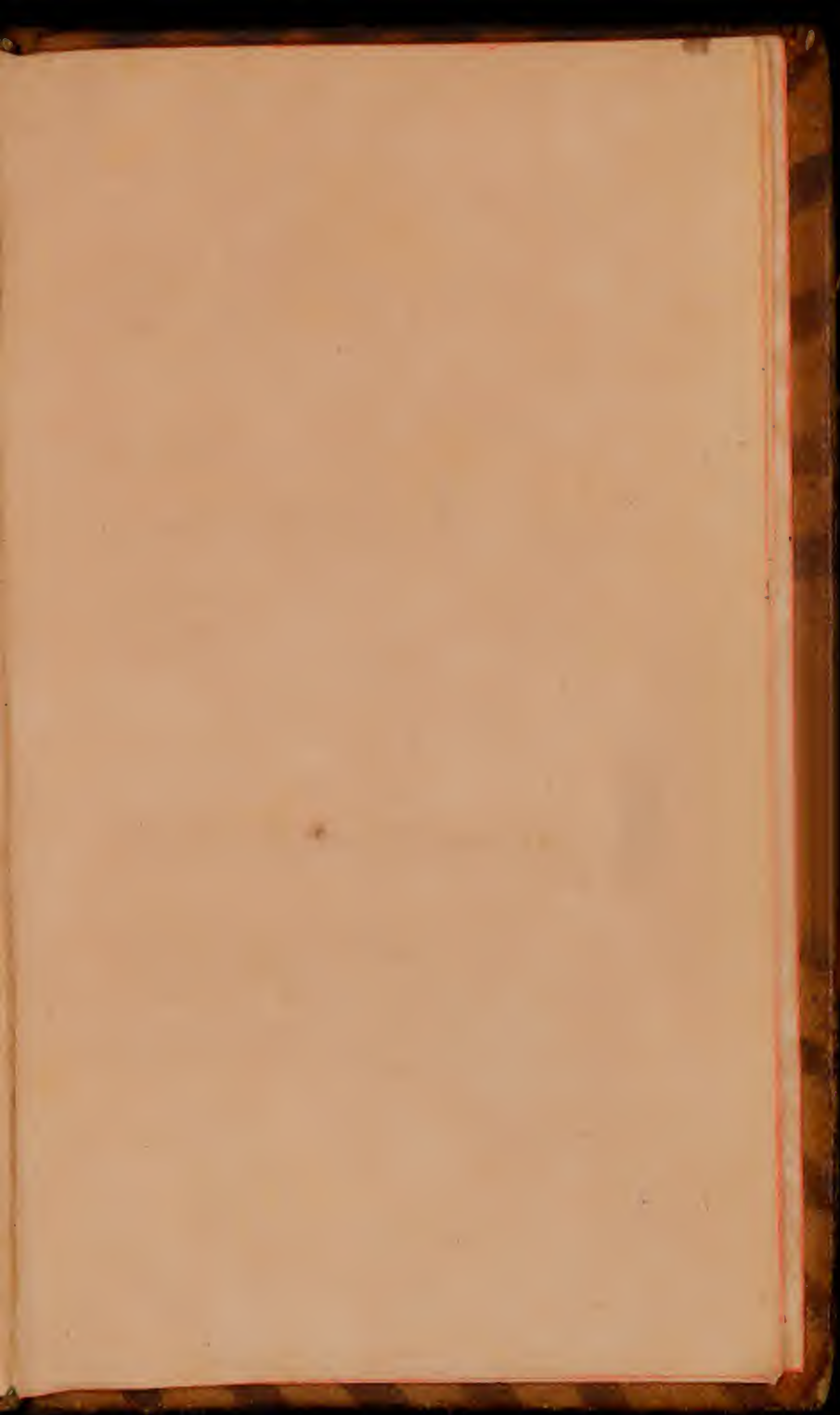
Mais non ! Ah ! quel transport de joie ! c'est vous que je vois , ô mes amis ! vous montez la colline ! ça ! couronnons nous de bourgeons de vignes ! asseyons-nous en rond dans ce berceau ! - - - qui de nous entonnera une chanson bacchique ? Je veux qu'elle retentisse à travers le bocage voisin ; je veux que les antres d'alentour la disent aux antres lointains.

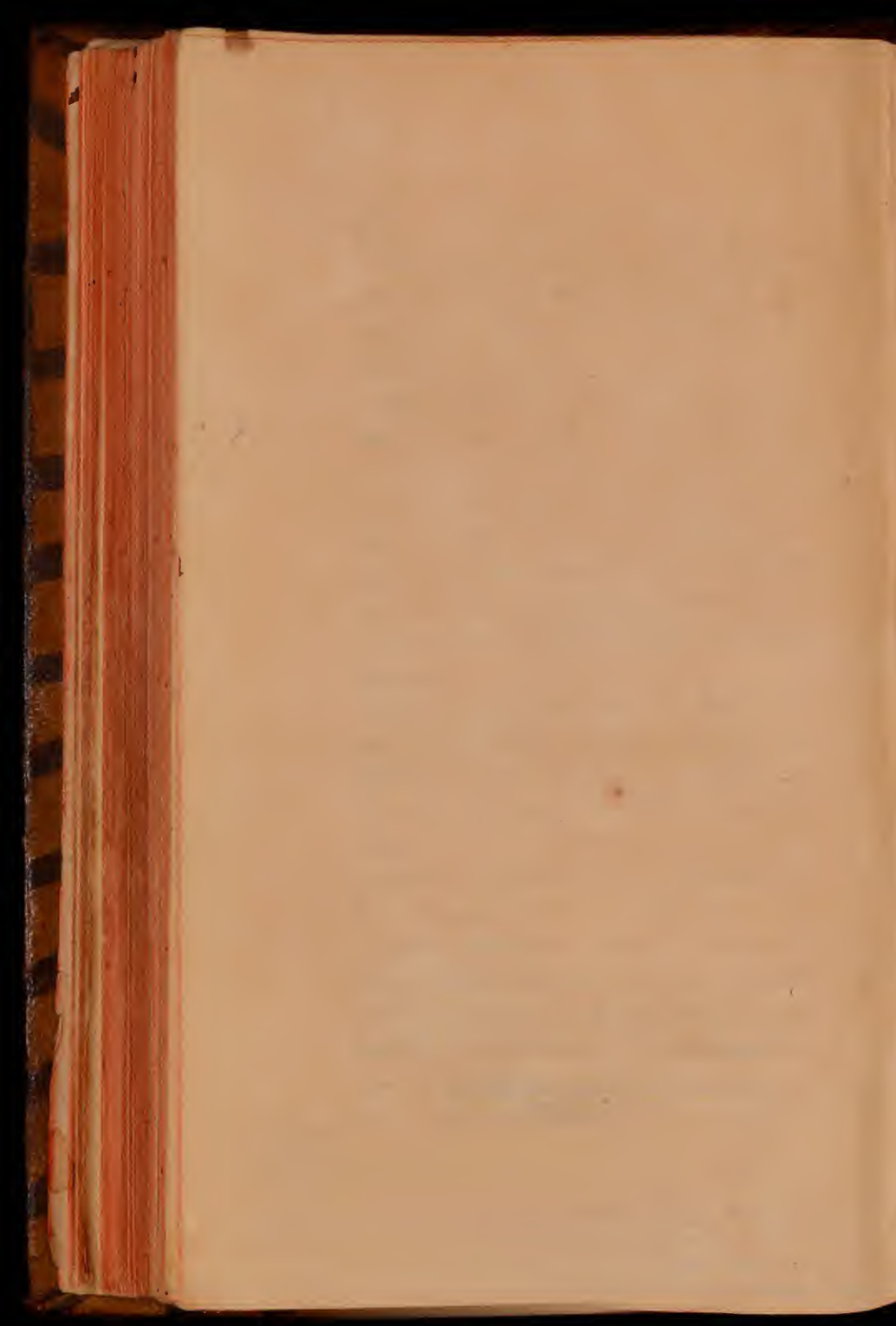
Le Faune qui dort dans sa grotte l'entend & se réveille : étonné , il prête une oreille attentive , il se leve en sautant , répète notre chanson , & entame son outre de vin.

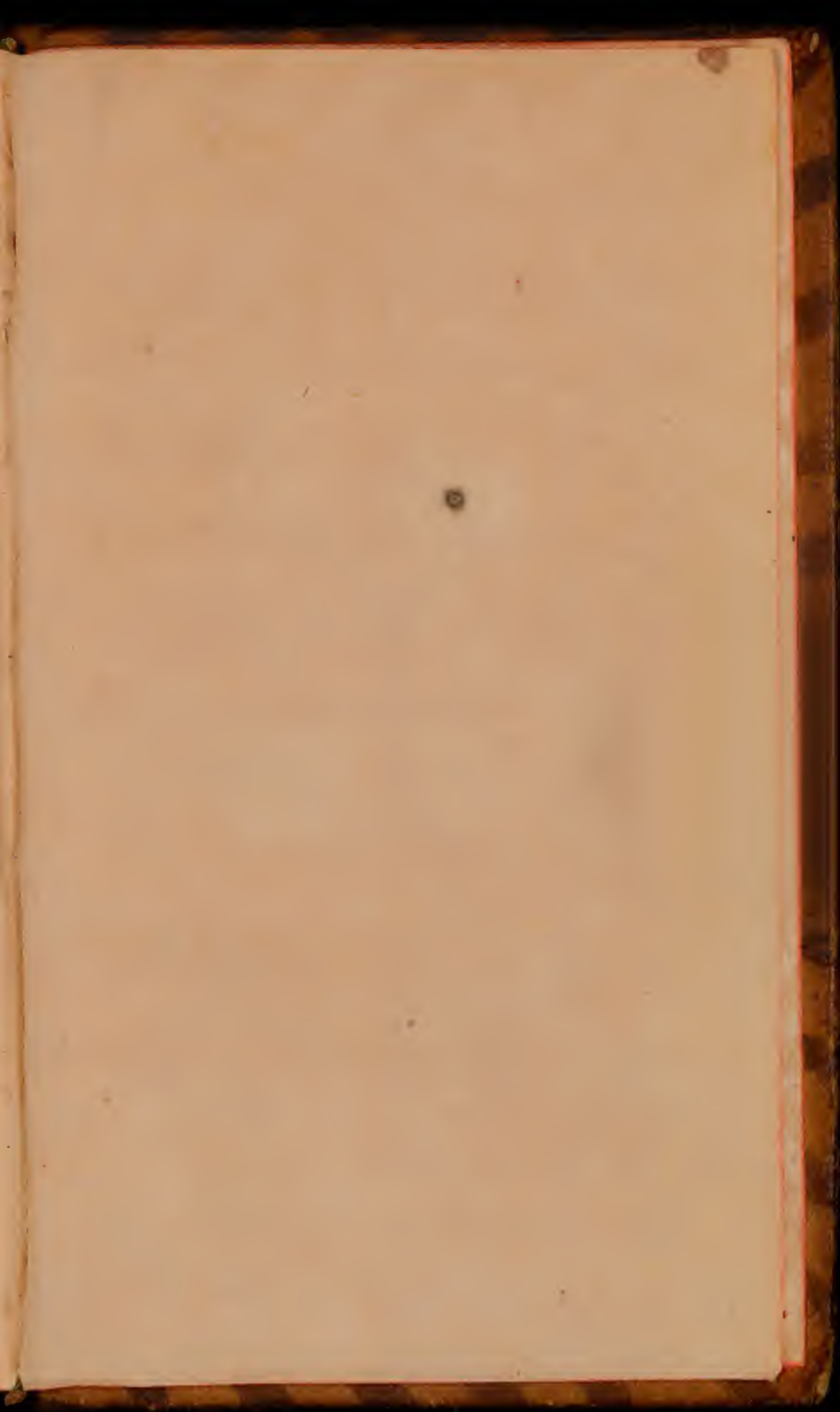
Phœbus , lorsqu'il s'avance dans son char d'or de derrière cette montagne , nous trouve encore assemblés. Hélas ! s'écrie-t-il alors , depuis que je suis Phœbus , je n'ai jamais été si gai que ces mortels ! il dit , & amassant de tristes nuages , il pleut pendant toute une journée.

8205

UNIVERSITÀ DI PADOVA
ISTITUTO
FILOSOFIA DEL DIRITTO
e di
DIRITTO COMPARATO













UNIVERSITY OF CHICAGO
HACON
101

F E S N E

O E U V

T O I

UNIVERSITA DI PADOVA
FACOLTA DI GIURISPRUDENZA
Ist. di Filosofia del Diritto
e di Diritto Comparato

II

Q

155

Il a donc fallu que Madame N*** ait
 gasé. Je l'avois bien priée de ne vous en rien
 dire. Je voulois vous lire cet Ouvrage, sans
 vous dire que j'en fusse l'Auteur, jusqu'à ce
 que j'eusse sçu quel auroit été votre jugement,
 libre des préventions de l'amitié, & par-là,
 quel est le jugement que je dois attendre de
 tous les Connoisseurs.

Après-demain, quelles délices ! Après-demain,
 je serai près de vous sous la feuillée : je verrai
 le Printems, je vous verrai ; mais n'oubliez
 pas qu'une Epître dédicatoire vaut au moins
 cent baisers. Adieu. Je suis, &c.



D A P H N I S.

LIVRE PREMIER.

Au milieu du Neatus, (*) fleuve, qui
 prend sa source dans les monts Clibanien,
 d'où ses flots se précipitent à travers les
 prairies & retentissent sous des ceintres de
 verdure, il est une petite Isle consacrée aux

(*) Neatus ; Fleuve, qui se jette dans
 la Mer Jonienne, entre Pétilie & Cro-
 tone.

Q

colorchecker



MSCPCC0613

